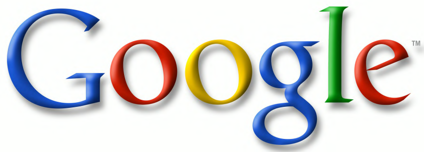


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

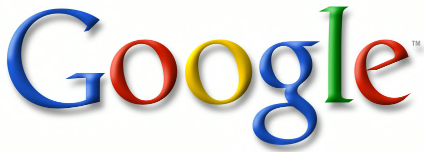
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`







* Cambio alh. #

Salons de Peinture

15 plaquettes rel. en 2 vol.

Pieces contenues dans ce volume

Lettre au sujet du portrait de Saïd-Pacha.

Memoire sur le laminage du plomb

Reflexions sur quelques causes de l'état present de la peinture en France &c

Lettre sur l'exposition des ouvrages de peinture, sculpture &c de l'année 1747.

Lettre de l'Auteur des Reflexions sur quelques causes de l'état present de la peinture en France et de l'examen des ouvrages exposés au Louvre en 1746.

Reflexions sur quelques circonstances présentes contenant deux lettres sur l'exposition des Tableaux en 1748 à M. le Comte de R... et une autre lettre à M. de Voltaire au sujet de sa Tragédie de Semiramis.

arts
Tome 1er.

LETTRE

AU SUJET DU PORTRAIT DE SON EXCELLENCE SAÏD-PACHA,

AMBASSADEUR EXTRAORDINAIRE du Grand-Seigneur à la Cour de France, en 1742.

Exposé au Salon du Louvre le 25. Août de la même année.

Le prix est de six sols.



A PARIS,
Chez PRAULT pere, Quay de Gêvres, au Paradis.

M. DCC. XLII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.


DEPT. HISTORY OF ART
OXFORD



LETTRE

AU SUJET DU PORTRAIT DE SON EXCELLENCE SAÏD-PACHA,

AMBASSADEUR EXTRAORDINAIRE du Grand Seigneur, à la Cour de France, en 1742.

J'Avois cru jusqu'ici, Monsieur, que les préjugés n'étoient accrédités que chez le vulgaire ; mais l'erreur où vous êtes sur le compte de Son Excellence Saïd-Pacha, m'apprend que les hommes qui ont, je ne dis pas seulement beaucoup d'esprit, mais en-

core beaucoup de jugement, ne sont pas exempts de prévention.

Eh, quoi! Vous ne pouvez pas imaginer, dites-vous, que la flatterie n'entre pour quelque chose dans tout ce que l'on débite d'avantageux au sujet de *Son Excellence*? Vous convenez cependant que tout le monde se réünit sur les louanges qu'on lui donne, & c'est ce qui vous embarrasse; car vous sentez bien que de ce concours de voix qui s'accordent si rarement, & qui vous paroissent si peu faites pour s'accorder, il faut conclure nécessairement que S. E. mérite tous les Eloges qu'on lui donne; conséquence à laquelle il n'est pas possible de résister.

Seriez-vous encore arrêté par le préjugé national, dont je veux essayer de vous débarrasser? Je ne pardonne qu'à nos Dames (& vous en devinerez aisément la raison) l'idée que nous inspire le seul nom de certains Peuples: Je ne sai si cette idée fait tort aux autres Nations; mais je pense qu'elle ne fait pas beaucoup d'honneur à la nôtre. Pourquoi le *Turc* & le *Persan* ne sont-ils pas

à nos yeux des hommes ordinaires ? Leur nom seul est-il de mauvaise augure ? En vérité, c'est une chose assez singuliere de voir à quel point l'assemblage différent de certaines lettres de l'alphabet prend sur notre esprit, & quelquefois même sur nos cœurs ! Cette illusion est toujours pour moi un nouveau sujet d'étonnement: Mais ce qui me frappe encore davantage, c'est de voir cette erreur plus commune chez les Nations les plus civilisées, tant il est vrai, que polir notre esprit, ce n'est pas toujours le perfectionner. Nous ne recueillons souvent de nos études & de nos exercices, que de l'orgueil & de la prévention.

Oui, Monsieur, j'ose le dire, (& je ne croi pas me tromper) l'amour propre entre pour beaucoup dans le préjugé déraisonnable que nous concevons contre certains Peuples. Nous ressemblons assez, en ce point, aux Romains qui traitoient sans miséricorde, de barbares, tous les Etrangers : Ils n'éstimoient qu'eux ; &, par la même raison, méprisoient souverainement tout ce qui s'éloignoit de leur maniere d'agir, ou de leur façon de penser.

M. Racine ; pere de celui dont la piété vient de faire estimer les talens, observe ingénieusement dans sa Préface sur sa Tragédie de *Bajazet*, que *le Peuple ne met gueres de différence entre ce qui est à mille ans de lui, & ce qui en est à mille lieues.* Le jugement que l'éloignement des lieux nous fait porter tous les jours sur certaines Nations, l'éloignement des tems nous le fait porter sur nos Prédécesseurs dans les Sciences & les Beaux-Arts. Vous savez la fameuse querelle des Anciens & des Modernes : Eh bien, ce qui nous a fait humilier les Anciens, est précisément ce qui nous fait quelquefois juger peu favorablement des Etrangers ; même cause, même effet. L'amour propre est un vrai Protée ; il se déguise sous mille différentes formes, & toujours pour nous tromper.

Puisqu'il nous trompe, essayons, de secouer le joug, & reconnoissons que les vertus & les talens sont de tous les lieux & de tous les tems, quoiqu'ils ne se ressemblent pas chez tous les Peuples & dans tous les âges.

Un nouveau témoignage de cette vérité vient d'éclatter à nos yeux en la

personne du nouvel Ambassadeur de *Sa Hautesse*. Le portrait de S. E. que l'on est sur le point d'exposer au Louvre, m'a fait naître l'idée de joindre aux observations générales que je viens de faire, quelques remarques particulieres qui pourront achever de vous désabuser.

SAÏD-PACHA est le fils & le digne héritier de *Mehemet Effendi*, ci-devant Ambassadeur en France de la part du Sultan *Achmet III.* & dont toute la France a connu & révére encore le mérite éminent.

Je ne vous ferai point ici l'énumération de tous les Titres honorifiques de *Saïd-Pacha*. Quelques soient ces Titres, ceux qui l'approchent savent qu'il en mérite encore de plus relevés, & qu'il les mérite d'autant plus, qu'il ne se croit pas même digne de ceux qu'il a.

Vous ne vous étonnerez point de tant de modestie, avec tant de qualités capables d'inspirer de l'orgueil; lorsque vous saurez que S. E. joint le mérite du cœur, à celui de l'esprit, & qu'Elle a reçû dans sa Patrie une éducation bien supérieure à

celle que l'on y reçoit ordinairement. Il eſt vrai que ſon émulation, ſon goût & ſa pénétration, n'y ont pas peu contribué. Le deſir d'apprendre, naturel à ceux qui méritent de ſavoir, a multiplié les travaux de S. E. ſon diſcernement en a facilité les progrès. On ne peut aſſez admirer ceux qui ſavent ſe faire des reſſources dans les endroits où les reſſources qui ménent à l'inſtruction ne ſont pas fort communes.

Ce n'eſt donc point par les ſecours que nous avons ici, que *Son Excellence* eſt parvenue à ſavoir beaucoup; mais, dès qu'Elle a ſû, Elle a voulu que les ſecours même que nous avons fuſſent rapprochés de ſes Compatriotes; & S. E. les leur a communiqués par l'établiſſement d'une Imprimerie dans ſa propre maiſon: Par-là, ſa demeure eſt devenue l'azile des Sciences & des Arts, dans un Pays où les Arts & les Sciences ont la Religion même pour antagoniſte.

J'ai vû, à la Bibliothéque du Roi, un *Atlas* ſorti de cette Imprimerie de Conſtantinople, & il m'a paru bien exécuté, autant que j'en ai pû juger, dans une

Langue dont les caractéres même me sont étrangers.

Par le goût décidé que S. E. a témoigné de bonne heure pour les études les plus utiles, vous pouvez, Monsieur, juger de ses connoissances; elles sont variées & fort étenduës : & ce que je trouve encore plus digne de notre estime, ses connoissances ne l'empêchent pas d'être modeste & réservé sur les choses mêmes qu'il sait le mieux. Ce ne sont pas ceux qui sont les plus instruits qui décident le plus volontiers.

Si toutes ces qualités lui font honneur, la justice que lui rendent ses Compatriotes n'en fait pas moins à sa Nation. Dix ans d'Ambassade chez les différens Peuples avec lesquels le Grand Seigneur a les plus grands intérêts à démêler, prouvent assez le cas que l'on fait de S. E. à la Porte Ottomane.

L'Art des Négociations, si difficile dans les affaires même les plus familieres de la société, si important, lorsqu'il a pour objet les intérêts des Nations, a toujours été l'un des principaux objets des études de *Saïd-Pacha* : on l'en a ré-

compensé par le choix que l'on a fait de lui pour l'envoyer successivement en Moscovie, en Suéde, en Saxe, en qualité d'Ambassadeur de Sa Hautesse : Il est venu, en dernier lieu, justifier ici les espérances qu'il y avoit données il y a vingt ans ; il les a surpassées. Il est chéri de la Nation Françoise ; &, ce qui doit la flatter infiniment, elle n'aime point un ingrat.

Plusieurs relations bien circonstanciées * ne vous laisseront rien à désirer sur la pompe & la magnificence de l'Entrée de S. E. sur la réception honorable qu'on lui a faite, sur les riches présens dont on l'a comblé ; ce sont autant de détails que j'abandonne à des plumes, plus exercées que la mienne dans l'art des descriptions.

Mais ce que je ne craindrois pas de répeter après toutes les relations du monde, c'est que le mérite intérieur, &, si j'ose le dire, domestique & familier, de S. E. n'est inférieur en rien au mérite de représentation. Doüé d'un cœur compatissant, & d'un esprit aisé, doux,

* *Voyez les Mercures de Juin, Juillet, &c.*

affable, (sans que pour cela il perde rien de la décence & de la dignité convenable) il est né pour la société; il est formé pour éclairer les autres; &, ce qui vaut encore mieux, pour s'en faire aimer en les éclairant. Le bon sens, & certain air de gravité, naturel à S. E. ne lui ôte rien de la confiance intime & de l'aimable vivacité qui nous plaisent si fort. Destinée par goût, par état, & par le choix du Souverain, à l'art insinuant des Négociations, je pense bien qu'après nous avoir plû en s'accomodant à notre goût, S. E. saura plaire encore à d'autres Peuples qui pensent différemment. (L'Homme d'Etat sait être de tous les Pays.) Mais ce dont je répondrois aussi, c'est que *Saïd Pacha* sera par-tout également grand, sage, équitable, & bienfaisant.

Cette derniére qualité me donne occasion de vous rappeller un trait qui caractérise le bon cœur de S. E, & qui vous fera voir quel étoit ici son crédit.

Un Soldat des Gardes Françoises, garçon d'honnête famille, avoit joint à la faute de s'entoller indiscretement, celle de déserter jusqu'à sept fois. Vous

ſçavez que ce crime eſt du nombre de ceux qui ne laiſſent aucun eſpoir de grace aux criminels. Celui-ci ſe trouvoit encore dans un cas plus déſavorable : la déſertion qu'une jeuneſſe imprudente lui avoit fait réiterer tant de fois, ne lui laiſſoit plus attendre que la mort, lorſque je ne ſçai quel hazard, heureux pour le coupable, inſtruiſit de ſon ſort, M. *Aved*, l'un des Membres de l'Académie Royale de Peinture, & celui qui a fait en dernier lieu le Portrait de *Saïd-Pacha*. Les Peintres ſont faits pour concevoir & ſentir les choſes vivement. Les entrailles de M. *Aved* s'émeuvent au récit qu'on lui fait de la mort prochaine de ce malheureux. Les bons cœurs ignorent, dans ces ſortes de cas, ce que c'eſt que la réflexion. Tout autre que M. *Aved*, & que ceux qui penſent comme lui, n'eût peut-être vû, dans le récit qu'on lui faiſoit, que la dure néceſſité de laiſſer périr un coupable dévoué au châtiment. M. *Aved* voit quelque choſe de mieux ; il prend la réſolution d'employer, (pour ſauver ce malheureux,) le crédit, que ſes talens, ſa franchiſe, ſon bon cœur & ſon eſprit lui ont acquis ſur celui de

l'Ambaſſadeur. Un homme eſt en danger de perdre la vie : il n'en faut pas davantage pour intereſſer vivement M. *Aved* : il part, il vole chez S. E. lui communique le fait dont il s'agit, la ſollicite, écoute les objections, y répond, les fait diſparoître : S. E. écrit en Cour, demande la grace, & l'obtient. Il me ſemble que cette anecdote intereſſante dont je puis vous certifier la vérité, honore également le pouvoir ſouverain, les arts & l'humanité.

Ceux qui ſont accoutumés à confondre le faſtueux avec le magnifique, & qui ne jugent de la libéralité que par la profuſion, m'ont paru peu ſatisfaits de la ſage économie que S. E. a jugé à propos d'obſerver dans ſa dépenſe. Cependant ceux qui ont mérité le plus auprès de lui, ont lieu de louer ſa généroſité ; ils ſe trouvoient même payés avant d'avoir rien reçû. Il arrive ſouvent que l'amateur d'une Profeſſion, la récompenſe aux dépens de pluſieurs autres. S. E. a rendu juſtice à tout le monde. Ne faire tort à qui que ce ſoit, eſt, ce me ſemble, un aſſez grand ſujet d'éloges pour tout homme en place, qui, par état, eſt obli-

gé d'employer & de payer les soins & les travaux de tant de Citoyens.

Ceux qui ont eu le bonheur d'entretenir S. E. (& je connois plusieurs personnes qui ont joui souvent de cet avantage) trouvent que sa conversation est également agréable & solide. Si notre Langue qu'il possede, est en lui un mérite de plus, il n'étoit pas moins flatteur pour nous de la lui entendre parler.

S. E. connoît les Beaux-Arts, & sçait juger des Artistes. Elle en a visité plusieurs, & a fait à tous ceux qui se sont présentés, un accueil qui doit les flatter.

De jolis Vers lui ont été adressés ; Elle les a goûtés. Si dans ce genre Elle n'a pas été plus célébrée, c'est que la Poësie ne trouve rien à gagner pour elle dans les éloges où la fiction devient inutile ; & que ceux qui aiment le plus la vérité, ne sont pas ceux qui reçoivent le plus de Dédicaces.

La Peinture a paru sur-tout fixer l'attention de S. E.

Elle a vû le Cabinet de M. *Massé*, excellent Peintre en miniature, dont la main habile a sçû tant de fois multiplier avec succès l'Image de notre Roy, si

chere à ſon Peuple, & qui l'eſt devenuë à tous les autres.

M. l'Ambaſſadeur s'eſt auſſi tranſporté chez M. *Chardin*, connu par cette admirable ſimplicité qui le rend ſi fidele Imitateur de la Nature, & qui fera dire un jour, qu'il étoit dans ſon art, ce que notre incomparable *La Fontaine* étoit dans le ſien, c'eſt-à-dire, inimitable.

Ne penſerez-vous pas avec moi, Monſieur, qu'en voyant ces chef-d'œuvres reconnus pour tels, S. E. aura ſenti tout le prix de ce *ſimple* & de ce *vrai* ſi rares, ſi difficiles à ſaiſir dans un ſiécle où l'art en tout genre eſt ſi voiſin de la *maniere* & de l'*affectation?*

Il eſt ſans doute encore beaucoup d'autres célèbres Artiſtes de toute eſpece à qui S. E. a eu occaſion de rendre juſtice. Si elle n'a pas viſité tous ceux qui le méritent, c'eſt que l'abondance occaſionne naturellement l'embarras du choix. Au ſurplus, il eſt peu d'Etats où l'on éprouve, en viſitant les habiles gens, le chagrin de les trouver en trop grand nombre pour les voir chacun en particulier.

Le premier Peintre qui ait eu l'hon-

neur de faire le Portrait de S. E. eſt M. *De la Tour*, ſi fameux dans un genre où les crayons le diſputent aux pinceaux dont ils ſçavent ſe paſſer, & qui dans les Tableaux qu'il nous a donnés, ne nous laiſſe d'autre appréhenſion que celle de voir la gloire de l'Auteur durer plus long-temps que ſes ouvrages qui devroient durer toujours. Il y a bien du mérite à rendre ſon nom immortel par des ouvrages ſi périſſables. Il eſt peu d'Artiſtes ſur leſquels on ait à faire de pareilles obſervations; car malheureuſement les mauvais Tableaux ne ſont pas toujours ceux qui durent le moins.

Ce Portrait de S. E. n'eſt pas le ſeul qui nous reſte.

Dans celui que M. *Aved* doit expoſer au Louvre, S. E. eſt peinte en pied dans ſon Cabinet, debout devant un Bureau, ſur lequel ſont ſes Lettres de Créance & des Livres tels que le *Grotius*, & des *Traités de Paix*, par leſquels le Peintre a caractériſé ſon ſujet. Les qualités du cœur & de l'eſprit dont je vous ai fait, Monſieur, une foible ébauche, m'ont paru auſſi parfaitement bien ſaiſies & repréſentées dans ce Tableau, où d'ailleurs

la ressemblance est frappante dans tous les traits.

M. *Aved* a saisi l'instant où S. E. est prête à partir pour faire son Entrée dans *Paris*. Les Troupes qui l'ont accompagnée, se laissent voir dans l'éloignement. Comme cette magnifique Cérémonie s'est faite en Hyver, tout ce qui paroît dans le lointain annonce la rigueur de la Saison. Les Arbres desséchés, les frimats répandus dans le vague des Airs, prouvent assez que pour soutenir la curiosité du Parisien, & pour la justifier pendant un si grand froid, qui ce jour-là même étoit redoublé, il ne falloit rien moins qu'un si grand spectacle, dont S. E. fut le principal ornement, & dont elle fit une véritable Fête, par l'air affable & noble à la fois qui satisfit tout le monde.

Un Globe, une Lunette d'approche, une Carte Géographique, &c. placés ingénieusement dans le Tableau, ne sont pas seulement destinés à l'orner; ils le sont encore à donner au Spectateur une idée des connoissances acquises par S. E. dans l'Histoire, l'Astronomie, la Géographie, &c. & généralement dans tou-

tes les Sciences & les Beaux-Arts, qui décorent ceux même dont le mérite personnel ſemble être au-deſſus de toute décoration.

Je m'arrête en cet endroit de ma deſcription, par la raiſon que je vous ai déja dite de mon peu de talent pour en faire une bonne : de plus longues & de meilleures ne vous manqueront pas ; mais peut-être n'y trouveriez vous pas les obſervations que je vous envoye ; & c'eſt ce qui m'a déterminé à vous en faire part. Je voudrois bien, ſans oſer l'eſpérer, qu'elles vous occupaſſent agréablement ; mais n'eſt-ce pas aſſez pour moi d'être lû ſans ennui ? Quoiqu'il en ſoit, ſoyez perſuadé, Monſieur, que je ne me repentirai point d'avoir écrit une ſi longue Lettre, ſi, par-là, je ſuis parvenu à vous ôter ce mauvais préjugé dont je vous ai d'abord entretenu, & à vous retracer, avec quelque ſuccès, des véritez que vous êtes plus qu'aucun autre en état de développer.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Monſieur,

A Paris ce 18 *Août* 1742.

On croit que les Vers suivans trouvent ici naturellement leur place, c'est pourquoi l'on ne fait point difficulté de les y mettre, quoiqu'ils soient déja connus.

VERS
DE M. DE BONNEVAL,
A SON EXCELLENCE
SAÏD-PACHA,

Ambassadeur Extraordinaire du Grand Seigneur.

Des Decrets du Divan, sage dépositaire,
Tu lis dans tous les yeux les secrets de nos cœurs:
On se souvient toûjours de ton illustre Pere,
Et l'on se plaît à voir ses dignes Successeurs.
Tu fis briller alors ces graces naturelles,
Que le printems de l'âge authorise toûjours.
La cohorte des Ris, des Jeux & des Amours
T'offrit à chaque pas des conquêtes nouvelles;
Mais déja ta raison connoissant son pouvoir,
D'imiter Mehemet, te faisoit un devoir.
C'est ainsi que conduit dans la noble carriere

503338224

Par les soins assidus d'une Divinité,
Télemaque ne vit que les pas de son pere
Pour suivre le chemin de l'immortalité.
Puisse, ton Fils & toi, reporter à Bysance,
L'inaltérable sceau d'une heureuse alliance;
Mais à condition, que ce fils à son tour,
Viendra renouveller celui de notre amour.

Vû ce 22. Aoust 1742. JOLLY.

Le Privilege est au Glaneur François.

MÉMOIRE
SUR
LE LAMINAGE
DU PLOMB.

Par M. REMOND DE SAINTE-ALBINE.

TROISIEME EDITION.



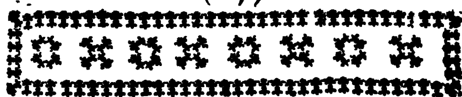
Fonderie du Plomb Laminé.

A PARIS,
De l'Imprimerie de JACQUES GUERIN, rue S. Jacques, à S. Thomas d'Aquin.

M. DCC. XLVI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.





AVERTISSEMENT.

PLUSIEURS Artiſtes célèbres, auxquels s'étoient joints un certain nombre de Sçavans & quelques Amateurs, avoient conçu le deſſein de former, ſous le nom de SOCIÉTÉ DES ARTS, une nouvelle Académie. Monſeigneur le Comte de Clermont, Prince du Sang, avoit bien voulu non-ſeulement s'en déclarer le Protecteur, mais encore permettre que les aſſemblées ſe tinſſent en ſon Hôtel; & ce qui mérite encore plus de loüanges

L'honneur que les Propriétaires du Laminoir me faiſoient, en ſe perſuadant que mon Mémoire pouvoit produire quelque impreſſion ſur le Public, exigeoit de moi de la reconnoiſſance. Juſques-là je n'avois été que Rapporteur dans leur affaire; je devins leur Avocat. Malgré le Jugement que l'Académie des Sciences avoit prononcé en faveur de leur Plomb, & ſur lequel le Parlement avoit déclaré les oppoſitions des Plombiers mal fondées, la Manufacture éprouvoit encore beaucoup de contradictions, ainſi qu'en éprouve tout ce qui eſt nouveau.

Pour mettre le Public en état de décider entre le Laminoir & ses adversaires, non-seulement je rassemblai toutes les preuves capables de déterminer les suffrages, mais encore je répondis à plusieurs objections, que j'avois passées sous silence dans la crainte de sortir des bornes académiques. Les Commissaires, nommés *par la Société des Arts pour examiner mon Mémoire,

* La Société des Arts, ainsi que les autres Académies, nommoit des Commissaires pour l'examen des Ouvrages que les Associés vouloient faire imprimer, & à la tête desquels ils se proposoient de prendre la qualité d'Académiciens.

approuverent les additions que j'y avois faites, & ils penſerent comme moi, qu'on n'eſt point trop long, quand on ne dit que ce qui eſt néceſſaire.

Autant que j'ai pu, je me ſuis preſcrit cette regle. Cependant quelque ſoin que j'aye pris pour n'être pas prolixe, je ne répons point de ne pas ennuyer. Par des notes marginales, j'avertis de ce que chaque article renferme. Ainſi l'on pourra s'arrêter aux endroits qui piqueront le plus la curioſité.

Les perſonnes qui n'avoient pas vû le Laminoir,

& qui en lûrent la deſcription dans la premiere édition de cet Ouvrage, furent ſurpriſes qu'elle ne fût pas accompagnée d'une Planche. En effet, il étoit naturel de faire graver cette Machine ; mais quelques-uns des Intéreſſés, par des raiſons qui leur parurent plus ſolides qu'à moi, ne purent ſe réſoudre à le ſouffrir. Leurs ſucceſſeurs n'ont pas ſuivi leur exemple. Ils ont déſiré qu'on joignît au Mémoire ſur le Laminage un deſſein exact du Laminoir, & pourvû que leurs intentions ſoient ſuivies, les Lecteurs n'auront rien à déſirer

dans cette édition, si ce n'est que l'Auteur eût pû donner plus de perfection à son Ouvrage.



Explication de quelques termes, dont l'intelligence est nécessaire.

ROUET ou ROUE DE CHAMP B. Roue dentelée, dont les Dents sont paralleles à l'Axe.

HÉRISSON D. Roue dentelée, dont les dents sont placées dans la circonférence de la Roue, & selon la direction de son plan.

LANTERNE F. Roue faite comme un Tambour fort large, qui auroit peu de hauteur, & dont le pourtour, au lieu d'être plein, seroit à jour. Elle est composée de deux Tourtes, ou Pieces de bois rondes, assujetties ensemble à leur circonférence par divers Fuseaux, qui sont placés à distance égale les uns des autres. Les dents d'une autre Roue, en rencontrant ces Fuseaux, font marcher la Lanterne.

ROUE DE RENVOI G. Espece de petit HÉRISSON que l'on place entre deux Roues, afin que, mû dans une certaine direction par l'une de ces Roues, il oblige l'autre de tourner du même sens que la premiere.

VIS SANS FIN R. Vis qu'on peut faire marcher en des ſens contraires.

PIGNON S. Piece Cylindrique de Fer, dans la circonférence de laquelle ſont pluſieurs Canelures, où peut engrener, ſoit une Vis, ſoit une Roue dentelée, ſelon qu'on veut ſe ſervir de l'une ou de l'autre pour la faire tourner.

ERRATA.

Page 20, *lignes* 12 & 13, ou de côté différent, *liſez*, ou de côtés différens.

Page 22, *ligne premiere*, ne demeurât, *liſez*, demeurât.





MÉMOIRE
SUR LE LAMINAGE
DU PLOMB.

L'ART de laminer le Plomb eſt connu depuis pluſieurs années en Angleterre ; mais l'établiſſement de cet art en France peut être mis au nombre des nouveautés, qui méritent l'attention de cette Compagnie. *

PEU de Perſonnes ignorent, que laminer un métal, c'eſt le réduire d'une certaine épaiſſeur à une moindre par le ſecours d'une forte compreſſion. Ce que c'eſt que le Laminage.

* La Société des Arts.

Trois conditions essentielles à remplir dans le Laminage.

QUOIQUE plusieurs moyens soient propres à produire cet effet sur les métaux, le choix entre ces moyens n'étoit pas indifférent à l'égard du métal, dont il s'agit dans ce Mémoire. Le Plomb par sa pesanteur est difficile à manier. Il falloit chercher un remede à cet inconvénient. Ce métal est d'un usage commun. Les Acheteurs avoient intérêt qu'on diminuât leur dépense autant qu'il seroit possible. Il est de peu de consistence. On ne pouvoit éviter avec trop de soin tout ce qui est capable de lui causer quelque altération.

LA Machine dont on se sert pour le laminer, & qui est la même que celles dont on se sert à Hambourg pour laminer le Cuivre, satisfait à ces trois conditions essentielles.

Voici de quelle maniere elle est construite.

Un Arbre vertical A, mobile sur son axe, porte une Roue de champ B horizontale. Deux autres Arbres C, mobiles comme le premier sur leurs axes, sont situés horizontalement & parallelement l'un sur l'autre. Le plus élevé porte trois Rouës verticales, qui lui sont assujetties d'une maniere fixe. Celle du milieu est un Hérisson D. Celles des extrémités sont deux Lanternes E, & la Roue, dite Roue de Champ ou Roüet, engrene dans celle dont elle est voisine. L'arbre inférieur ne porte que deux Lanternes F. Toutes deux sont verticales : elles ne lui sont point assujetties, & elles peuvent faire leurs révolutions indépendamment de leur axe commun. L'une est sous le Hérisson D ; l'autre répond à la derniere Lanterne de l'Arbre supérieur : mais une Rouë de renvoy G se trouve entre ces deux

Description du Laminoir. Pl. I. & II.

Roüës des extrémités ; & pour la placer, il a fallu diminuer leurs diametres.

Des Chevaux, attelés à des leviers H de treize pieds de longueur, font tourner l'arbre A vertical. Sa Roue B, agissant sur la premiere Lanterne de l'arbre horizontal le plus élevé, met ce second arbre en mouvement. Le Hérisson, entraîné par les révolutions de son axe, oblige la Lanterne inférieure correspondante, de se mouvoir dans une direction opposée, & la Lanterne, portée par le même arbre que celle ci, est forcée au contraire par la Roüe de renvoy, de suivre la même direction que les Roues supérieures. Entre ces deux Lanternes est un Veroüil I, avec lequel on peut attacher alternativement à chacune l'arbre qui leur sert d'essieu.

Un Cylindre K, dont la situa-

tion eſt horizontale, eſt adapté fixement à l'extrémité de cet arbre. Ce Cylindre eſt de fer fondu. Il a un pied de diamerre ſur cinq pieds de long, & ſon poids eſt de deux mille huit cens livres. Selon que l'arbre eſt conduit par l'une des deux Lanternes, le Cylindre tourne en différens ſens. Il tourne plus vîte, quand il eſt mû par la plus éloignée. La raiſon en eſt ſenſible. Alors quatre Rouës ſeulement agiſſent. Dans l'autre cas, cinq Rouës ſont néceſſaires, & par-là les frottemens ſont augmentés.

Au-deſſus de ce Cylindre en eſt un ſecond L de même matiere, de même volume, & dans la même poſition. Celui-ci eſt embraſſé à ſes deux extrémités par un double collet M, qui lui laiſſe la liberté de ſe mouvoir ſur ſon Axe, & qui, traverſé perpendiculairement par quatre colonnes Voyez Pl. III.

de fer N, peut monter ou descendre le long de ces colonnes, mais toujours parallelement au premier Cylindre. Chaque colonne est tournée en vis dans sa partie supérieure.

Le double collet, attiré par une Bascule O, tend toujours à s'élever ; mais quatre forts Ecrous P, que les vis des colonnes retiennent, & dont chacun par le bas est armé d'une Rouë Q de fer horizontale, s'opposent à l'effort du contrepoids.

Pl. II.

Pl. III.

Une vis sans fin R, qui à l'aide de deux Pignons S fait marcher les Ecrous en tel sens qu'on veut, fournit le moyen de hausser ou de baisser le double collet, autant qu'il convient d'approcher ou d'éloigner les cylindres, & malgré leur grand poids la moindre force suffit pour cette opération. Les différentes pièces, qui peuvent y servir, composent ce

qu'on appelle le Régulateur.

C'eſt entre les Cylindres que les Tables de Plomb ſe laminent. Le Cylindre ſupérieur recevant ſon mouvement de l'inférieur par le ſecours de la Table interpoſée, les révolutions de l'un & celles de l'autre ſont toujours contraires, & par cette diverſité concourent à chaſſer la Table vers le même point. Après qu'elle a paſſé toute entiere par le Laminoir, on tire le veroüil, & pour lors les mouvemens des Cylindres changeant de direction, la Table retourne au lieu d'où elle étoit partie. On la fait aller & venir ainſi, juſqu'à ce qu'elle ſoit réduite de l'épaiſſeur qu'elle a en ſortant de la fonte, à l'épaiſſeur qu'on veut lui donner. Il n'eſt pas inutile d'obſerver, que jamais au retour de la Table on ne fait deſcendre le Cylindre ſuſpendu par la Baſcule. Pl. III.

Pendant le Laminage, la Table n'eſt ſoutenue dans toute ſon étendue que par des Rouleaux T qui ſont mobiles ſur leurs axes, & portés par un Chaſſis V. Ce Chaſſis a cinquante pieds de long ſur ſix de large, & les Cylindres ſont poſés en travers dans le milieu de ſa longueur.

Pl. III. Près d'une de ſes extrémités, & vis-à-vis la forme où l'on coule le métal, eſt une Grue tournante *A*. Elle ſert pour tirer du moule la Table *B*, & pour la porter au Laminoir. Le Fondeur a ſoin, en jettant la Table, de former un anneau dans le milieu du côté qu'elle préſente à la Gruë. On accroche au cable de la Gruë cet anneau, & quoique les Tables, dont ordinairement la longueur eſt de ſix pieds, la largeur de quatre pieds huit pouces, & l'épaiſſeur de dix-huit lignes, peſent environ deux mille ſix cens

livres ; deux hommes peuvent les enlever par la méchanique suivante. Un Cric *C*, adapté fixement au Cylindre *D* sur lequel se dévide le cable *E*, engrene dans une petite Lanterne de fer *F*, & l'essieu de cette Lanterne est terminé des deux côtés par une manivelle *G*. Les hommes, en tournant les manivelles, font marcher par le moyen de la Lanterne le Cric, dont le mouvement oblige le cable de se plier sur le Cylindre, & la Table de monter à la hauteur à laquelle il est nécessaire de l'élever.

Il ne faut pas une plus grande force, pour verser de l'auge dans le moule le Plomb fondu. L'auge, aussi longue que le moule est large, présente sa longueur à la largeur du moule, & peut contenir trois mille cinq cens livres de métal. Dix ou douze pieds au-dessus de l'auge est un arbre hori-

zontal, & mobile ſur ſon axe. Deux leviers, ſitués ainſi que l'arbre horizontalement, le traverſent à angles droits, & vers chacune de ſes extrémités il eſt armé d'une demi-poulie. L'auge eſt attachée par deux de ſes angles à des cables, qui paſſent ſur les demi-poulies, & qui faiſant diverſes circonvolutions autour de l'arbre, lui ſont fortement aſſujettis. En baiſſant les leviers du côté oppoſé à l'auge, on la fait lever du côté dont elle eſt attachée, & le Plomb coule en nape dans le moule, d'un mouvement toujours également prompt.

Des principaux moyens dont on s'eſt ſervi pour remédier à la peſanteur du Plomb.

De la conſtruction & des opérations que je viens de décrire, réſultent les trois avantages demandés.

On conçoit aiſément que tout Corps ſe meut avec d'autant plus de facilité, qu'un plus petit nom-

bre de parties de ſa ſurface touche les corps voiſins, & qu'ils lui font moins d'obſtacle.

On conçoit auſſi aiſément, que moins l'allure des Chevaux eſt contrainte, & moins ils ont de poids à ſoutenir, moins ils ſe fatiguent.

Par le moyen de la Gruë tournante, avant le Laminage, & par le moyen des Rouleaux, pendant que la Table ſe lamine, le métal éprouve le moins de frottemens & de réſiſtance qu'il eſt poſſible.

Par la longueur des leviers auxquels les Chevaux ſont attelés, on leur épargne du travail. Plus le cercle qu'ils parcourent a de diametre, plus la portion de cercle, qu'ils décrivent à chaque inſtant, approche de la ligne droite, & plus par conſéquent ils tournent avec aiſance Plus ils ſont éloignés du corps ſur lequel

ils agiſſent, moins ils ſentent de poids, & moins par conſéquent ils ont de peine à le mettre en mouvement.

L'Inventeur du Laminoir ne s'eſt pas ſeulement propoſé de faciliter les opérations : il s'eſt efforcé d'en diminuer le nombre.

Si chaque Cylindre faiſoit toujours ſes révolutions du même ſens, on ſeroit obligé, après le premier paſſage de la Table, de la reporter d'un côté du Chaſſis à l'autre, pour qu'elle pût paſſer une ſeconde fois.

Si l'on ne pouvoit faire marcher chaque Cylindre de différens ſens, qu'en faiſant marcher alternativement le Roüet en ſens contraires, il ſeroit d'une néceſſité indiſpenſable que les Chevaux tournaſſent tantôt d'un ſens, & tantôt du ſens oppoſé.

Pour laminer le métal à une ligne, il faudroit ainſi près de

deux cens fois transporter la Table, & changer la direction des Chevaux.

En changeant celle du mouvement des Cylindres, on supplée au transport de la Table.

En se servant d'un Veroüil pour opérer ce changement, on se dispense de donner alternativement aux Chevaux une direction différente.

Un autre point étoit important. Si quand on veut éloigner les Cylindres l'un de l'autre, on employoit, pour faire monter le Cylindre supérieur, les moyens dont on a coutume de se servir pour lever les corps pesans, il seroit difficile de le mettre précisément à la hauteur dont on auroit besoin. Il seroit plus difficile encore, après qu'on l'y auroit mis, de s'assurer qu'il ne descend pas par son propre poids : attention cependant nécessaire, parce

que toutes les fois que la Table revient au lieu d'où elle est partie, l'approximation des Cylindres, comme on verra plus bas, pourroit être nuisible. Le premier article exigeroit beaucoup de tâtonnemens. Le second imposeroit beaucoup de sujetion. Avec le Régulateur & la Bascule, on évite un double embarras.

Moyennant ces divers secours, c'est assez de six hommes pour servir la machine, & de six chevaux pour la faire marcher toute l'année onze heures par jour, & l'on peut en dix heures de travail réduire une Table à une ligne d'épaisseur.

Par quelles raisons le Plomb Laminé est moins coûteux, que le Plomb simplement fondu.

La modicité des frais du Laminage produit celle du prix du Plomb laminé. Ce prix n'excede pas de beaucoup celui du Plomb ordinaire.

Quoique celui-ci coûte un

peu moins que l'autre, cependant il y a de l'épargne à faire usage du Plomb de la nouvelle Manufacture.

Cette épargne est double. On consomme moins de matiere, & l'on employe moins de soudure.

Le Plomb simplement fondu ne peut jamais être égal dans son épaisseur. On demande au Plombier cent pieds quarrés de Plomb d'une ligne. Si les Tables qu'il livre n'avoient précisément qu'une ligne dans toutes leurs parties, cent pieds ne peseroient qu'environ cinq cens cinquante. Mais ces Tables ont toujours en différens endroits une ligne & demie, deux lignes, & souvent davantage; & par cette raison cent pieds pesent quelquefois huit & neuf cens. Ainsi l'on est contraint d'acheter beaucoup plus de matiere, qu'on n'a besoin d'en employer.

Le Plomb de la Manufacture

eſt toujours au contraire d'une épaiſſeur parfaitement égale, & les différens morceaux, coupés d'une Table à tel endroit qu'on voudra, ſeront toujours de même poids, s'ils ſont de même grandeur & de même condenſité. Ainſi, point de matiere ſuperflue.

Si l'on compare ſur ce principe la dépenſe d'un Ouvrage fait de nouveau Plomb, avec celle d'un Ouvrage de même nature fait de Plomb commun, on trouvera la différence d'un tiers de matiere pour certains Ouvrages, & de moitié pour d'autres.

On pourra dire qu'à la vérité l'on porte plus d'argent chez le Plombier, mais qu'auſſi l'on remporte plus de marchandiſe, & que cette marchandiſe a une valeur réelle.

La Réponſe à cette objection ſe préſente naturellement.

Ce n'eſt pas perdre une ſomme,

que d'en acheter un effet, dont on peut toujours retirer la valeur. Mais c'eſt ſe priver gratuitement de la joüiſſance de cette ſomme, que de l'échanger contre un effet qui ne peut être d'aucune utilité.

En ſe ſervant du Plomb du Laminoir, on épargne ſur la ſoudure, auſſi-bien que ſur la matiere.

Les Tables ayant, après qu'elles ſont laminées & coupées, vingt-cinq & trente pieds de long ſur quatre pieds huit pouces de large, ont une fois plus de longueur & de largeur que les Tables ordinaires. De cette différence, il ſuit qu'il faudra la moitié de ſoudure de moins dans la plûpart des Ouvrages de grand trait *.

Non-ſeulement on dépenſe moins de matiere & de ſoudure,

* Il eſt queſtion ici des Ouvrages où l'on n'eſt pas obligé de multiplier les Soudures, pour augmenter la ſolidité.

mais encore on diminue les frais de la Charpente & des réparations.

Le Plomb commun ſurcharge la Charpente par l'excès d'un poids inutile. Le nouveau Plomb ne la charge que d'un poids néceſſaire. Pour un moindre poids, il faut un moindre ſoutien *.

Les inégalités du Plomb commun, lorſqu'il eſſuye quelques ſecouſſes violentes, ou que ſes endroits les plus épais manquent de ſupport, occaſionnent néceſſairement des caſſures aux endroits foibles. Dans le nouveau Plomb, il n'eſt point d'endroits foibles, du moins eu égard à l'épaiſſeur, puiſqu'elle eſt la même dans toutes les parties.

* L'Auteur n'ignore pas que les Charpentiers donnent ſouvent à leurs Pieces de bois plus de volume que n'en exige l'uſage auquel elles ſont deſtinées ; mais il ſuppoſe que le Gouvernement, ou le Particulier lui-même, puiſſe remédier à cet abus.

Les tuyaux faits du premier ſont ſujets à des éruptions fréquentes. Sa ſurface peu liſſe en eſt une cauſe. Le limon y dépoſe toujours quelque ſédiment, & ce ſédiment intercepte dans la ſuite le paſſage de l'air & l'écoulement des eaux. Le ſecond étant d'une ſurface très-unie, les vaſes que l'eau charie, couleront plus aiſément ſur cette ſurface, & s'y arrêteront moins.

On objeſte que les vaſes, en s'arrêtant ſur la ſurface du Plomb ſimplement fondu, doivent inſenſiblement la rendre égale. Mais il eſt évident qu'elle ne peut jamais par-là le devenir autant que celle du Plomb laminé, & nous ſommes en droit de dire que celui-ci, puiſqu'il éprouve moins d'accidens que l'autre, exige moins de réparations.

Ces raiſons d'œconomie ne ſeroient pas ſuffiſantes pour faire

préférer le Plomb de la Manufacture à celui des Plombiers, si le Plomb dans le Laminage souffroit quelque altération, ou par le déchirement, ou par la division de ses parties.

On déchire les parties d'un métal, quand après les avoir couchées en un sens, on vient à les rebrousser en sens contraire.

On les divise, quand on les oblige de se mouvoir, ou de côté différent, ou du même côté, mais plus vîte les unes que les autres.

C'est dans le dessein d'éviter le premier inconvénient, qu'on ne comprime jamais la Table que dans la même direction.

Comment on évite l'altération du Métal.

C'est dans la vue de prévenir le second, que pour comprimer la Table, on a choisi l'action de deux Cylindres, & qu'on observe de prendre des Cylindres d'un grand diametre & d'un égal volume, & de les tenir exactement paralleles.

TOUTE pression met en mouvement les parties du métal. La pression continue a cet avantage, qu'elle les meut toutes dans un même sens.

En vain ces parties seront-elles mues dans un même sens, si les unes se meuvent plus vîte que les autres.

Un moyen d'empêcher cette inégalité de mouvement, c'est de faire ensorte que les Cylindres agissent également, & sur les surfaces des Tables, & sur toute la matiere qui se trouve entre ces surfaces, & que non-seulement l'une & l'autre surface, mais chacune de leurs parties, souffrent un même degré de pression.

SI les Cylindres n'étoient pas d'un diametre proportionné à l'épaisseur des Tables, le Levier par lequel ils pressent n'auroit pas assez de force, & l'on courroit risque que le milieu de l'épaisseur

Mauvais effets qu'on auroit à craindre, si l'on n'eût pas employé les précautions marquées ci-dessus.

du métal ne demeurât en repos ; tandis que les parties qui terminent cette épaisseur feroient en mouvement.

S'ils étoient inégaux, le Cylindre, qui feroit d'un petit volume, communiqueroit moins de mouvement à la superficie qu'il toucheroit, que l'autre superficie n'en recevroit du Cylindre, dont le volume feroit plus considérable.

S'ils n'étoient pas paralleles, les différentes parties de chaque ligne comprimée auroient différens degrés de vîteſſe.

Dans le premier cas, le lit supérieur & le lit inférieur de la Table ſe ſépareroient néceſſairement des Lits intermédiaires. Elle ne devroit ſon accroiſſement qu'à des feüilles détachées, qui pouſſées par les Cylindres, viendroient ſe rabattre les unes ſur les autres à ſon extrémité. Ces Feüil-

les seroient alors placées verticalement, & quand on rapprocheroit les Cylindres, elles ne pourroient plus passer sans se plier & sans se briser.

Dans le second cas, le lit voisin du plus gros Cylindre recevroit une extension & plus grande & plus prompte, que le lit voisin du Cylindre plus foible. Il en seroit de même des autres lits correspondans dans chaque moitié de l'épaisseur de la Table. Tous ces lits, marchant d'une inégale vîtesse, cesseroient de faire corps. Le métal ne feroit plus composé que de plusieurs couches entiérement désunies. Peut-être même à la fin la Table se rouleroit-elle sur l'un des Cylindres.

Dans la troisieme supposition, il arriveroit selon les apparences ce qu'on voit arriver lorsqu'en forgeant un morceau de métal, on ne frappe que sur l'un des

bords. Le côté de la Table le plus comprimé, au lieu de s'allonger en ligne droite, décriroit une courbe, & la Table insensiblement formeroit un demi-cercle, auquel le point du plus grand éloignement des Cylindres serviroit de centre. Plus on approcheroit de ce centre, plus on trouveroit d'épaisseur, & moins les parties auroient de mouvement. Plus on approcheroit de la circonférence, plus l'épaisseur diminueroit, & plus aussi les parties acquéreroient d'accélération. La plûpart, contraintes par la pression d'abandonner leurs places, s'échapperoient du côté dont elles éprouveroient moins de résistance, & elles refouleroient celles qui seroient moins comprimées.

Nouvelle précaution importante.

POUR ne pas courir ce risque, ce n'est pas assez que les Cylindres soient paralleles ; il faut aussi que la

la Table, autant qu'il eſt poſſible, ſoit jettée d'une égale épaiſſeur. Les Anglois, & après eux les Entrepreneurs de la Manufacture, ont reconnu cette néceſſité. Ne pouvant éviter qu'il ſe trouvât toujours quelque légere différence, & ſentant que cette différence deviendroit d'autant moins importante que les Tables ſeroient plus épaiſſes, ils ne leur donnent jamais moins de ſeize à dix-huit lignes.

Ils ont une ſeconde raiſon d'en uſer ainſi. Quand on coule le Plomb, toutes les vaſes & les parties les plus brûlées prennent le deſſus, & c'eſt à cauſe de cela que le lit ſupérieur de la Table s'appelle le *Feu*. Elle eſt d'autant plus parfaite, que ce lit après l'écumage du Rable eſt moins épais, & plus la Table a d'épaiſſeur, moindre eſt l'épaiſſeur de ce lit relativement à celle de la Table.

PAR la précaution que nous venons de dire, & par les autres marquées ci-dessus, les Entrepreneurs se sont mis en état de n'avoir point à craindre du Laminage les mauvais effets dont on a vu le détail.

Expériences qui prouvent qu'on ne doit point craindre du nouveau Laminoir les mauvais effets dont on a parlé.

La figure réguliere & l'égalité parfaite des Tables Laminées montrent suffisamment, que le nouveau Laminoir ne produit pas le dernier de ces effets. Deux expériences prouvent qu'il ne produit, ni le premier, ni le second.

Que sur les Tranches des côtés d'une Table, à quelque distance de sa fin, l'on trace plusieurs lignes droites qui coupent l'épaisseur du métal; à quelque degré qu'on le lamine, ces lignes paroîtront toujours conserver la même rectitude à l'égard des extrémités de la Table.

Il est presque superflu de remarquer que le contraire arrive

roit, ſi les divers lits du métal ceſſoient d'être unis. Il eſt auſſi ſuperflu de faire obſerver, que ſi la poſition demeure la même entre les divers lits du métal, elle demeure à plus forte raiſon la même entre les diverſes parties de chaque ligne comprimée.

Qu'à l'extrémité de la Table, du côté dont ſe fait ſon principal accroiſſement, on marque d'un ſigne reconnoiſſable quelque endroit ; on verra ce ſigne ſubſiſter encore après le Laminage. Cela ne pourroit être, ſi l'augmentation de la longueur des Tables ne venoit que de l'addition de la matiere, qui ſe détacheroit de leurs ſuperficies.

Une troiſieme expérience, répétée chaque jour à la Manufacture, fait voir combien les Cylindres agiſſent également, & ſur les ſurfaces de la Table, & ſur le milieu de ſon épaiſſeur. Jamais,

quand la Table eſt parvenue à ſa plus grande longueur, ſes ſurfaces aux extrémités ne débordent que d'une ou de deux lignes les lits qui ſe trouvent entre deux.

Il eſt donc certain, que dans le Laminage les parties du métal ne changent pas ſenſiblement de ſituation les unes par rapport aux autres. Mais de quelle maniere les Tables s'allongent-elles? C'eſt ce qu'il faut examiner.

Les parties du Plomb dans leur état naturel ſont ſphériques. Pour peu qu'après avoir fait fondre un morceau de ce métal, & l'avoir laiſſé ſe refroidir, on le rompe; on en diſtingue les grains.

Ces grains s'applatiſſent par la preſſion. Si après avoir forgé le métal, on conſidere les tranches, ou qu'on découvre l'intérieur, on s'apperçoit du changement de la configuration des parties.

Lorſque ces parties, en s'applatiſſant, ont rempli les intervalles qu'auparavant elles laiſſoient vuides, celles qui ſont rangées dans une certaine ligne ne peuvent occuper un plus grand eſpace, ſi elles ne chaſſent celles du rang ſuivant, & ces dernieres ne peuvent reculer, ſans faire reculer toutes celles des rangs plus éloignés.

De quelle maniere la longueur des Tables augmente ſi conſidérablement par le Laminage.

Ces Principes établis, il eſt aiſé d'expliquer de quelle maniere ſe fait l'accroiſſement des Tables entre les Cylindres. Il doit être proportionné à celui de chacune des parties, qui compoſent chaque rang de la longueur des Tables, & cent de ces parties ne peuvent croître chacune d'une ligne, que la Table ne croiſſe de huit pouces quatre lignes. Elle ne s'allonge pas fort conſidérablement, tant que les parties du métal conſervent quelque choſe de leur premiere rondeur. En cet

état, les parties ne ſont pas comprimées dans toute leur ſurface : par conſéquent elles ne doivent recevoir qu'une médiocre extenſion. Elles ne touchent que par des lignes fort courtes les parties du rang voiſin : par conſéquent elles ne peuvent les pouſſer qu'avec une force médiocre. Quand toutes ces parties ſont changées en Lames, chacune eſt comprimée dans toute ſa ſuperficie, & doit ainſi s'étendre plus qu'auparavant : chacune touche par une ligne d'une certaine longueur la lame qu'elle pouſſe, & dès-là l'impulſion doit être plus forte, que lorſqu'elle ſe faiſoit par une ligne plus courte. Plus ces Lames deviennent minces, plus elles s'allongent à chaque preſſion de la Table ; plus par conſéquent elles obligent les Lames ſuivantes de reculer, & plus l'accroiſſement de la Table devient ſenſible.



Quelqu'un demandera ſans doute, comment les grains du métal ſe transformant en Lames, & les Lames ne ſe déplaçant point, il ſe peut faire que la largeur de la Table n'augmente pas, & que ſon épaiſſeur diminue ſouvent de dix-ſept dix-huitiemes.

Deux réponſes ſatisfont à cette queſtion.

La Table ne s'élargit point, parce que les Lames, qui paſſent enſemble entre les Cylindres, ſouffrent dans cet inſtant une égale preſſion, & qu'elles s'empêchent ainſi réciproquement d'acquerir en largeur plus d'eſpace que n'en occupoient les Grains.

L'épaiſſeur de la Table diminue, & le nombre des lames, dont cette épaiſſeur eſt compoſée, ne diminue point, parce que la Table devenant plus mince de dix-ſept dix-huitiemes, les Lames, ou priſes ſéparément, ou priſes

ensemble, perdent aussi dix-sept dix-huitiemes de leur épaisseur.

Une maniere d'opérer, si simple & si convenable au métal, pouvoit assurer au Laminoir l'approbation des Juges désintéressés, mais elle ne pouvoit le garantir de la critique des personnes qui ont intérêt d'en décrier l'usage.

Défauts reprochés au Plomb de la Manufacture dans un Ouvrage intitulé : *Observations sur le Plomb laminé.*

Si on les en croit, cette Machine rend le plomb double, & lui fait perdre sa malléabilité : les Tables Laminées sont remplies de soufflures : on y remarque plusieurs lits de crasse & de corps hétérogenes : aux extrémités, la séparation des feüillets est si grande, qu'on peut placer la main entre deux : à la tranche des côtés, on voit diverses couches appliquées les unes sur les autres, & ces couches finissant en différens endroits, on ne peut douter du dérangement des parties du métal : il suffit de dérouler les Tables

pour en sentir la roideur, & pour que les surfaces, & sur-tout l'une des deux, se boursoufflent : quand on ouvre les bouffissures, on trouve que ce sont des feüillets, & qu'ils se détachent, sans avoir jamais été joints : leur disjonction & les lits de crasse, qui les séparent, empêchent la soudure, même celle qui est plus forte que la soudure ordinaire, de mordre sur aucune des Tables : enfin, elles sont plus usées par le Laminage, qu'elles ne pourroient l'être par le service de plusieurs siecles, & les Vaisseaux, faits de Plomb de la Manufacture, perdent l'eau de deux manieres différentes. A certains endroits, elle dégoute directement : en d'autres, elle filtre par des détours imperceptibles, & forme des especes de bouteilles sur la surface extérieure.

Quelques personnes ont examiné ce Plomb avec soin, & Expériences & raisonnemens qui détruisent ce qui

est dit dans l'Ouvrage intitulé : *Observations*, &c.

elles n'y ont point reconnu les défauts que ses Adversaires lui reprochent.

Les Plombiers, pour découvrir si leurs Tables sont doubles, ont coutume de frapper doucement dessus avec quelque instrument de bois, & par la surdité du coup ils sont avertis de la défectuosité du métal. On a usé de cette épreuve sur diverses Tables de la Manufacture ; le son d'aucune n'a paru suspect.

On a roulé & déroulé plusieurs Tables prises au hazard, les unes de Plomb Laminé, les autres de Plomb ordinaire. Celles de la premiere espece ont fait moins de résistance & moins de bruit que celles de la seconde. On a pris dans les deux especes quelques morceaux de même grandeur. Leur épaisseur étoit pareille, autant que le pouvoit permettre l'inégalité du Plomb commun,

Après avoir placé ſur une Table les uns & les autres de maniere que la moitié de chacun débordât la Table, & après les avoir aſſujetis, on a chargé de poids égaux les moitiés que rien ne ſoutenoit. Le Plomb du Laminoir a toujours le plutôt cédé.

Il n'étoit beſoin d'aucune recherche, pour ſçavoir ſi ce Plomb a des ſoufflures. Cette imperfection, venant de l'humidité du ſable dans lequel on coule le métal, ſe rencontre dans celui-ci, comme dans celui des Plombiers. On doit obſerver ſeulement, que dans les nouvelles Tables les ſoufflures ſont un peu plus longues & plus larges, mais beaucoup moins profondes, & par-là à certains égards d'une conſéquence bien moins dangereuſe que dans les Tables ordinaires *. Les Cy-

* Plus les ſoufflures ſont profondes, moins il reſte d'épaiſſeur au métal, lorſque la partie

lindres, obligeant l'air de s'étendre, doivent produire cette différence.

A l'égard des Lits de Matiere étrangere, l'attention la plus scrupuleuse ne peut en faire appercevoir aucun dans l'intérieur du Plomb de la Manufacture. Il est parfaitement homogene. Sans doute on trouvera quelque crasse aux deux superficies. L'air, & les autres corps qui les touchent, y déposent nécessairement des impuretés. Tous les corps sont sujets à cet inconvénient. Quand même on en garantiroit le Plomb, les parties brûlées qui, comme nous avons dit, se trouvent dans le lit supérieur, feroient toujours paroître la matiere de ce lit moins pure que le reste du métal.

Dans aucune des Tables, la tranche des deux bouts ne s'en-

qui couvroit le vuide est enlevée, soit par l'action du Soleil, soit par quelque autre cause.

tr'ouvre au point que les Plombiers voudroient le perſuader. Mais on y remarque des eſpeces de feüillets, qui ſe détachent quelquefois les uns des autres. Cela n'eſt pas ſurprenant. Lorſqu'une certaine ligne de la largeur de la Table eſt comprimée, les Cylindres, en chaſſant la Table d'un côté, rencontrent de l'autre une éminence, formée ſucceſſivement de tous les rangs tranſverſaux des parties du métal. Les premiers rangs, ſoutenus par tous ceux qui ſont derriere, réſiſtent aſſez pour que les divers Lits, dont chacun eſt compoſé, demeurent dans la même ſituation, les uns par rapport aux autres. Les derniers rangs au contraire ont moins d'appui. L'obſtacle, qui dans le reſte de la Table empêche les Cylindres d'agir plus ſur les ſurfaces que ſur le milieu de l'épaiſſeur, devient moins grand

vers les extrémités. Ainſi, près de ces extrémités, les lits voiſins des Cylindres doivent être mus un peu plus vîte que les plus éloignés. Cette différence n'eſt pas aſſez conſidérable pour cauſer un dérangement ſenſible entre les divers lits, mais elle peut l'être aſſez pour cauſer leur ſéparation, ſi les Chevaux, en s'arrêtant trop bruſquement, donnent des ſecouſſes trop violentes au métal. L'accident, dont il eſt queſtion ici, n'eſt point particulier au Plomb. On éprouve le même effet ſur l'Or & ſur l'Argent aux Laminoirs des Monnoyes, & à l'Argue ou à la Filiere chez les Ouvriers qui tirent des métaux ; & quand on déchire les Tables de la Manufacture à deux ou trois pouces de leurs extrémités, on trouve la matiere très-compacte. Il eſt à propos d'ajouter que les Entrepreneurs ne délivrent au-

cune Table dont on n'ait ôté cette partie défectueuse, ce que l'on appelle *Parer*, & ce que les Plombiers eux-mêmes sont obligés de faire à leur Plomb, pour en ôter les bavures.

Peut-être découvrira-t-on dans la tranche des côtés des nouvelles Tables certaines couches, qui ne sont pas de toute la longueur de ces Tables. Quelque précaution qu'on prenne pour jetter le métal de la même épaisseur, il a toujours quelques inégalités. Quand elles sont produites par la surabondance de matiere, le nombre des lits de la Table augmente. Ces lits surnuméraires finissent, où la matiere superflue commence à manquer.

Divers morceaux de Plomb du Laminoir ont été contournés d'une infinité de façons différentes. A deux de ces morceaux seulement, il s'est élevé des bouffissu-

res. On les a ouvertes, & l'on a reconnu qu'elles étoient causées, ainsi que celles du Plomb ordinaire, par des ventosités.

Aux endroits où ces ventosités se rencontrent, les lits dans l'un & l'autre Plomb sont disjoints par l'air interposé. Plus bas, ils sont unis aussi intimement dans l'un que dans l'autre.

Toutes les fois qu'on a fait souder des tuyaux du premier, il a très-bien pris la soudure. Refroidie, elle a résisté à tous les efforts qu'on a faits pour l'enlever, & cette soudure n'étoit composée, comme celle qui est en usage, que de deux parties de Plomb sur une partie d'Etaim.

Pour ce qui regarde la derniere objection, l'on s'est informé s'il y avoit à Paris quelques Réservoirs faits de Plomb de la Manufacture. Les Entrepreneurs en ont indiqué deux, l'un à l'Hôpital de

la Pitié, l'autre à la Salpêtriere. Le premier est à couvert, & n'a pas une grande capacité. Le second est exposé à l'air, & contient deux mille vingt-cinq pieds cubes. L'extérieur de l'un & de l'autre a paru très-sec. Afin d'avoir de nouvelles preuves que le Plomb Laminé conserve bien l'eau, l'on a fait quelques Vaisseaux de ce Plomb, & pendant près de trois mois ils n'ont donné aucune marque que l'eau se perdît, ni par écoulement, ni par filtration.

Témoignages favorables au Plomb de la Manufacture.

SON ALTESSE SÉRÉNISSIME *, qui daigne faire son intérêt particulier du succès de tous les établissemens utiles, a voulu, pour mieux juger des effets du Laminoir, le voir deux jours différens. Par toutes les expériences que

* MONSEIGNEUR LE COMTE DE CLERMONT. Ce Prince présidoit à l'Assemblée dans laquelle l'Auteur a lû ce Mémoire.

peut conseiller la curiosité secondée des lumieres, elle s'est assurée de la vérité des faits que j'avance. Un de Messieurs les Honoraires[1], que son zele pour l'embellissement d'un Edifice, destiné au Culte Divin, rend avide de s'instruire de tous les secrets des Arts, a mis les nouvelles Tables aux plus rudes épreuves. Ce n'a jamais été qu'à l'avantage du Laminoir. Messieurs Aubert[2], Renard[3], Habert[4] & de Gua[5], me dispensent par leur Rapport, de

[1] M. le Curé de S. Sulpice.

[2] Feu M. Aubert étoit Architecte, & de l'Académie Royale d'Architecture. C'est lui qui a donné les Desseins, & a conduit le Bâtiment des nouvelles Écuries du Château de Chantilly.

[3] M. Renard du Tasta, Directeur de la Monnoye de Paris, est mort avec la réputation d'un des hommes les plus versés dans toutes les connoissances, qui ont pour objet l'emploi des Métaux.

[4] M. Habert, habile Chymiste.

[5] M. l'Abbé de Gua, de l'Académie des Sciences, & Professeur de Philosophie au Collége Royal.

parler du jugement * qu'ils ont porté de ces Tables. Plusieurs autres Membres de cette Compagnie ont suivi d'un œil curieux les opérations du Laminage. Quelques-uns ont vu les Réservoirs. Tous ont unanimement accordé leurs suffrages à la Manufacture.

L'EXAMEN de Messieurs d'Ons-en-Bray, de Meyran & Geoffroy, nommés par l'Académie des Sciences pour donner leur avis au sujet du Plomb Laminé, n'a pas été moins favorable à ce Plomb que l'examen des personnes déja citées. L'Académie, sur le témoignage de ces trois Commissaires, ne s'est pas contentée, comme quelques gens l'insinuent, de louer la Machine avec laquelle on lamine le

Jugement de l'Académie des Sciences.

* Ces Messieurs avoient été choisis par la Société des Arts, pour examiner le Laminoir & le Plomb de la Manufacture. Leur Rapport est imprimé à la suite de ce Mémoire.

métal. Elle approuve le métal même, & elle a jugé, ainsi qu'il paroît par un Extrait de ses Registres *, *que les Tables sortent d'entre les Cylindres sans vents ni soufflures ; qu'on peut s'en servir très-utilement à couvrir des Eglises & des Terrasses, & à construire des Réservoirs & des Bassins, & que les objections des Maîtres Plombiers contre l'usage du Laminoir ne sont point suffisantes.* Sans doute en prononçant que les Tables n'ont ni vents ni soufflures, elle a seulement entendu que les vuides, causés par ces imperfections, ne sont nulle part d'une profondeur apparente. Ce n'est pas seulement la Compagnie en corps, qui s'est déclarée pour le Plomb Laminé. Quelques Académiciens en font usage dans leurs Bâtimens.

* On trouvera, après le Rapport des Commissaires & le Jugement de la Société des Arts, l'Extrait des Registres de l'Acad. des Sciences, & les autres Certificats qui seront énoncés.

Jugement des Fontainiers du Roi.

Dans une queſtion où il ne s'agiroit que d'une Théorie ſçavante & délicate, on ne s'aviſeroit pas de joindre d'autres autorités à celle de l'Académie des Sciences. Mais dans une matiere de la nature de celle que nous traitons, ſon Jugement acquiert une nouvelle force, en étant confirmé par celui des gens de l'Art. Meſſieurs Denis, Chevillard & Vitri, tous trois Fontainiers du Roi, dans un Procès-verbal qu'ils ont fait par ordre de Monſieur le Duc d'Antin, certifient,

Que la méthode uſitée à la Manufacture, de jetter les Tables en Bâtardeau de même largeur que la Table, leur a paru la meilleure à cauſe que les vaſes & le Plomb brûlé ſe ſéparent mieux du bon Plomb par le moyen du Rable, qui rejette dans les Lingotieres le ſuperflu de la Table;

Que le Laminage, fait de la

Table entre deux Cylindres ; lui donne une épaiſſeur parfaitement égale, remplit les pores, fait devenir le métal de même nature que celui qui eſt forgé ſur la Table de Lyés avec la maſſe, & le rend très-propre à faire des Réſervoirs, Baſſins, Chaîneaux, Faîtages, Lucarnes, Tuyaux de deſcente, & autres Ouvrages de même eſpece ;

Que les Plombs de la Manufacture, qui peuvent être tournés en tuyaux, prendront bien la ſoudure, tant en nœuds qu'en longueur, & feront de bons tuyaux ;

Que ſi les nouvelles Tables ne ſont pas exemptes des accidens qui arrivent à toute eſpece de Plomb, elles paroiſſent du moins à tous égards ſupérieures aux Tables ordinaires.

Jugement des Architectes.

PRESQUE tous les Architectes les plus célébres ſont d'accord

ſur ces articles avec les Fontainiers, & l'Académie d'Architecture doit bien-tôt, en donnant au Laminoir des marques autentiques de ſon approbation, détromper le Public des bruits qu'on avoit répandus, qu'elle n'étoit pas favorable à cette machine *.

Les Jugemens précédens confirmés par l'expérience des Anglois.

APRÉS tant de témoignages en faveur de la Manufacture, on ne peut gueres révoquer en doute ſon utilité, ſur-tout lorſqu'on eſt inſtruit que depuis le commencement de ce ſiecle les Anglois, Nation auſſi verſée dans la connoiſſance des Arts, que célébre par ſes progrès dans les Sciences, ne ſe ſervent dans tous leurs Ouvrages que de Plomb Laminé. Les Plombiers publient que cette Nation en conſomme peu, &

* Depuis la lecture de ce Mémoire, l'Académie d'Architecture a donné la déciſion que l'on promet ici. Voyez page 70.

qu'elle n'en employe qu'en peu d'endroits, & par petits morceaux. Un ſeul fait détruit cette objection. Les Ouvrages des Laminoirs ſuffiſent pour occuper deux mille Ouvriers dans Londres, & dix mille dans le reſte de l'Angleterre. On ne lamine dans ce Pays que des Tables de cinq pieds de large. Donneroit-on cette largeur aux Tables, ſi l'on n'avoit beſoin que de morceaux d'une petite ſuperficie? D'ailleurs la Ville de Londres n'a point de maiſon qui n'ait ſon Réſervoir, & point de Réſervoir qui ne ſoit de Plomb. La plûpart des Egliſes y ſont couvertes de ce métal, & dans toute la Grande Bretagne il eſt rare de voir ſur quelque Bâtiment un peu conſidérable, ſoit public, ſoit particulier, une autre couverture. Tous ces faits ont été conſtatés par pluſieurs Lettres qu'on a reçues. Ils viennent de l'être

l'être de nouveau par la réponse de M. l'Ambassadeur de France * à M. le Duc d'Antin **. M. le Duc d'Antin sur cette réponse a résolu de faire employer du Plomb Laminé dans le premier Ouvrage qu'ordonnera Sa Majesté.

A ces faits, on en oppose un qui d'abord paroît digne d'attention. Objection tirée d'un article du Reglement des Plombiers.

Par l'Article XXXVI. des Statuts des Maîtres Plombiers, il leur est défendu de débiter du Plomb passé par le Moulin.

Le Laminoir, disent les Adversaires de la nouvelle Manufacture, est un Moulin à Plomb, comme le Moulin à Plomb est un Laminoir. On a proscrit le Moulin, parce qu'il détérioroit le

* M. le Comte de Broglie, depuis Maréchal de France, mort l'année derniere.

** Feu M. le Duc d'Antin, Bisayeul du jeune Duc de ce nom, & Directeur Général des Bâtimens du Roi.

métal. On a donc auſſi proſcrit le Laminoir, puiſque ſous un différent nom il doit opérer les mêmes effets.

Réponſe à cette objection.

Les Entrepreneurs de la Manufacture peuvent répondre à cette objection,

Que l'on ſuppoſe gratuitement que le Laminoir eſt la même machine que le Moulin;

Que quand on prouveroit que c'eſt la même machine, il faudroit prouver qu'elle n'a point été perfectionnée;

Que quand même il ſeroit conſtant qu'elle n'a point été perfectionnée, ce ne ſeroit pas la premiere machine utile, qui auroit eſſuyé dans ſa nouveauté des contradictions.

Arrêt du Parlement, qui montre le peu de validité de cette même objection.

Lorſque le Parlement a ordonné par ſon Arrêt l'enregiſtrement des Lettres, qui donnent aux Entrepreneurs le Privilege d'établir un Laminoir, cette Compagnie

n'ignoroit pas l'Article du Reglement des Plombiers. Ce n'est qu'après s'être fait instruire des différences, qui sont entre ce Laminoir & le Moulin dont elle a défendu l'usage, qu'elle a fait droit sur la demande des Entrepreneurs, & débouté les Plombiers de leurs oppositions. Il seroit hardi d'avancer qu'elle a prononcé légérement, ou qu'on l'a surprise. Une discussion, qui a duré plusieurs mois, a précédé la décision. Cette décision n'a été donnée que sur l'avis de Messieurs de l'Académie des Sciences, & l'Académie a pour garans de son avis trois de ses Membres les plus distingués.

Nouvelles raisons de préferer les Tables de la Manufacture aux Tables ordinaires.

On aura de la peine à croire que l'Académie se soit trompée, ou qu'elle ait voulu tromper le Parlement. On n'aura pas moins de peine à se persuader, que les Tables des Plombiers puissent,

je ne dis pas être préférées, mais comparées à celles de la Manufacture, pour peu qu'on fasse les réflexions suivantes.

Les Tables des Plombiers sont, ou forgées, ou simplement fondues.

Pour juger si les Tables forgées doivent entrer en parallele avec les Tables laminées, il suffit de se rappeller les effets du choc, & ceux de la pression continue. C'est un effet nécessaire du choc, aussibien que de la pression continue, d'applatir les grains du métal, & de les convertir en lames. Mais le choc agit inégalement & par secousses. La pression agit au contraire toujours également, & toujours d'une maniere uniforme.

Comparaison des effets du choc, & de ceux de la pression continue.

Le choc, en comprimant une partie, pousse les parties voisines dans des directions contraires. La pression, que les parties du métal reçoivent du Laminoir, les meut

toutes du même ſens. Sous le maillet, elles prennent des figures irrégulieres & différentes. Entre les Cylindres, elles ſont forcées de prendre des figures régulieres & ſemblables. Quand on forge une Table un peu longue, certaines parties ſont fortement agitées, tandis que d'autres n'ont preſque aucun mouvement. Dans le Laminage, le mouvement d'une ligne de la Table ſe communique à toutes les lignes ſuivantes, & s'y doit diſtribuer également. Les endroits plus épais du métal, en étant battus, deviennent plus condenſes. Si les endroits voiſins ont moins de capacité, ils recevront, lorſqu'ils ſeront frappés à leur tour, plus de mouvement & d'extenſion que les autres. De-là réſulteront le tiraillement & la diviſion des parties. De-là les ruptures qui mettent ſi ſouvent à l'épreuve la pa-

tience des Plombiers. Par l'action des Cylindres, chaque partie d'une certaine ligne, prise dans la longueur de la Table, est inévitablement entraînée par la partie correspondante de la ligne voisine & parallele.

Le raisonnement & l'expérience concourent à faire voir que le choc détruit l'arrangement des parties; que la pression continue, loin de le détruire, l'entretient, & qu'ainsi les Tables forgées sont fort au-dessous de celles de la Manufacture. C'est assez du raisonnement, pour démontrer que ces dernieres sont préférables aux Tables simplement fondues.

Comparaison du Plomb Laminé & du Plomb simplement jetté sur sable.

Nous avons remarqué que le Plomb n'est composé que de grains. Nous avons aussi remarqué que la pression convertit ces grains en lames. Dans le premier état, les parties du métal ne se touchent que par des points. Dans

le ſecond, chaque partie touche la ſupérieure & l'inférieure par une ſuperficie, & pour lors elles ſe pretent plus de ſecours qu'auparavant, pour réſiſter aux divers accidens que peuvent occaſionner les cauſes extérieures.

C'eſt le ſentiment de M. de Réaumur. Cet Académicien, dont le jugement vaut ſeul celui de pluſieurs Sçavans, n'adopte point les conſéquences que les Partiſans des Plombiers ont tirées de ſes principes. Il prétend que le Lamellage, bien loin d'être un défaut, rend les Tables meilleures, & d'un ſervice plus durable.

Il eſt vrai, dira-t-on, que les nouvelles Tables à pluſieurs égards ont l'avantage, & ſur les Tables forgées, & ſur les Tables ſimplement fondues. Mais on ne peut nier que les Cylindres n'écrouiſſent le métal. Meſſieurs

de l'Académie des Sciences en conviennent, & les Fontainiers du Roi l'ont dit dans leur Certificat.

Le mot *écrouir* est équivoque; & demande une explication. L'on ne doit naturellement entendre par un métal écroui, qu'un métal dont les parties sont tellement serrées, qu'elles ne laissent aucun vuide intermédiaire. Mais comme on ne s'étoit gueres servi jusqu'à présent en France que de Plomb forgé, & que le maillet, en l'écroüissant, le fait souvent casser, on a coutume d'attacher l'idée de *cassant* au mot *écroui*. Sans doute les Tables sortent écroüies d'entre les Cylindres, mais elles n'en sortent pas moins malléables. Quand tous les faits que nous avons rapportés ne le prouveroient pas évidemment, on seroit en droit de le conclure de la configuration & de la tex-

ture ; que la pression continue donne aux parties du métal. Si le choc rend les métaux cassans, c'est principalement parce qu'il déplace les parties, & qu'il leur donne des figures différentes & peu régulieres. Le Laminage ne nuit point à la malléabilité du plomb, parce qu'en donnant aux parties une figure uniforme, il les met dans l'impuissance de se déplacer. *

* On peut objecter que deux Tables des Plombiers ont cassé entre les Cylindres. L'Auteur répond, qu'il prétend seulement que le Laminage ne détruit pas la malléabilité, & non pas que le Laminage la donne. Si l'on veut laminer un métal chargé d'impuretés, ou dépouillé des matieres oléagineuses qui lioient ses parties, il ne pourra soutenir cette opération. Les Tables des Plombiers casseront ordinairement au Laminoir, parce qu'avides de gagner les quatre pour cent qu'on leur accorde de décher, ils ne se mettent point en peine de purifier leur Plomb, & parce que forcés de donner au métal en fusion plus de chaleur qu'on n'en donne à la Manufacture, ils ne peuvent jamais faire des Tables de la même malléabilité que les nouvelles Tables.

De ces deux Propositions naît une nouvelle

Quelques Partisans des Plombiers font une nouvelle objection, aussi peu fondée que la précédente. Ils soutiennent que le nouveau Plomb ne peut résister à l'ardeur du Soleil. Pour les en croire, il faudroit ignorer que le Plomb des Vitres est un Plomb Laminé, & qu'après une longue suite d'années on s'apperçoit à peine qu'il ait souffert quelque altération. D'ailleurs ils établissent pour principe que le nou-

réflexion en faveur du Laminoir. Les Propriétaires de cette Machine ont intérêt d'employer le meilleur Plomb. Donc le Public est plus sûr avec eux qu'avec les Plombiers, d'avoir de bonne marchandise.

On insiste, en disant que dans les Laminoirs de Hambourg on fait souvent chauffer les Tables de cuivre, afin qu'elles ne cassent point. Trois réponses. 1°. Peut-être ces Tables ne casseroient-elles point sans cette précaution. 2°. De ce qu'un accident arriveroit au Cuivre, qui est un métal aigre, on n'est pas en droit de conclure que le même accident arriveroit au Plomb, qui est un métal doux. 3°. C'est un fait sçu de toutes les personnes qui ont visité la Manufacture, qu'on n'y fait jamais chauffer les Tables pendant le Laminage.

veau Plomb n'eſt compoſé que de feuilles abſolument disjointes, & nous avons montré la fauſſeté de cette ſuppoſition.

Le tems ne me permet pas de rapporter tous les raiſonnemens des Adverſaires de la Manufacture. Ils ſont ſurpris que M. Colbert n'ait pas introduit en France le Laminage, long-tems avant qu'on ait inventé la maniere de laminer. Selon eux, le Plomb ne peut être laminé, tandis que tous les jours on lamine le fer, & qu'avec des barres de ce métal, qui ſouvent ont quatre pouces de diametre, on fait des fils preſque imperceptibles.

Réfuter les autres objections qu'on a faites contre l'établiſſement du Laminoir, ce ſeroit abuſer de la patience de SON ALTESSE SÉRÉNISSIME.





RAPPORT

De Messieurs les Commissaires, nommés par la Société des Arts pour l'examen du Mémoire précédent.

NOus soussignés, Commissaires nommés par Délibération de la Société des Arts, du 11 Mars 1731, pour examiner un Mémoire, lû dans l'Assemblée du même jour par M. Remond de Sainte-Albine, lequel desirant de faire imprimer ce Mémoire au nom & en qualité d'Associé, en a demandé la permission, pour se conformer à l'Article XXXV du Reglement, avons lû ledit Mémoire contenant la description d'une nouvelle Machine à Laminer le Plomb, & un détail des avantages du Plomb Laminé par cette Machine, sur le Plomb jetté simplement en Table à la maniere ordinaire. Comme la plûpart des faits rapportés par M. Remond, se trouvent contraires à tout ce qui est dit dans un Ouvrage anonyme, répandu dans

le Public sous le titre *d'Observations sur le Plomb Laminé ;* Nous avons jugé qu'il étoit nécessaire de nous transporter à la Manufacture, pour nous assurer par nous-mêmes des effets & de l'utilité de ladite Machine. Ce qu'ayant fait, il nous a paru que la Machine, conforme à la Description donnée par M. Remond, exécute ses opérations avec beaucoup de perfection ; que les Tables qui en sortent, sont égales dans toute leur épaisseur ; qu'elles sont plus flexibles & plus malléables, & ne sont pas plus sujettes aux Soufflures & Ventosités, que les Tables ordinaires ; que d'ailleurs ces Soufflures & Ventosités sont d'une conséquence bien moins dangereuse dans les premieres, que dans les secondes ; qu'enfin les Tables Laminées sont à tous égards supérieures à celles dont on s'est servi jusqu'à présent en France.

Nous avons jugé en particulier, que l'espece de Lamellage que M. Remond reconnoît dans le Plomb Laminé, loin d'être un inconvénient, est au contraire un avantage. Ce que nous pensons sur cette matiere, a été confirmé par les

Messieurs les Commissaires avant de donner leur Rapport, avoient écrit à Londres, pour demander un détail de tout ce qui regarde le Laminage, & son utilité.

éclaircissemens que nous avons reçus de Londres sur l'usage général qu'on y fait depuis long-tems du Plomb Laminé. Nous avons cru en conséquence, que l'impression dudit Mémoire ne pouvoit être qu'utile à la perfection des Arts, qui sont l'objet de la Société. En foi dequoi nous avons signé le présent Certificat. FAIT à Paris le quatorze Avril mil sept cent trente & un.

Signé, AUBERT, RENARD DU TASTA, L'ABBÉ DE GUA, C. HABERT.



RAPPORT DES MEMES Commissaires, pour donner leur avis sur la demande que les Entrepreneurs de la Manufacture ont faite à la Société des Arts par une Lettre dattée du 18 Avril 1731.

NOus soussignés, qui avions été nommés Commissaires par Délibération du 11 Mars 1731, pour examiner le Mémoire de M. Remond de Sainte-Albine, ayant été nommés de nouveau le 18 Avril, pour donner notre avis sur la demande que Messieurs les Entrepreneurs de la Manufacture pour le Laminage du Plomb ont faite à la Compagnie par leur Lettre dattée du même jour; croyons que la Compagnie ne peut refuser des marques publiques de son approbation à l'établissement du Laminoir. Nous confirmons en conséquence tout ce que nous avons dit dans notre précédent Rapport à l'avantage de cette Machine, & des Tables qui en sortent.

En foi de ce que dessus, nous avons signé le présent Certificat.

Fait à Paris ce 22. Avril 1731. *Signé* Renard du Tasta. C. Habert, l'Abbé de Gua, Aubert.

EXTRAIT DES REGISTRES
de la Société des Arts.

Du 22 Avril 1731.

CE jour, M. Remond de Sainte-Albine a lû pour la seconde fois son Mémoire sur le Plomb Laminé. Il a ensuite fait la lecture de tous les Certificats, qui y sont énoncés; du premier Rapport des Commissaires nommés pour l'examen de ce Mémoire; de la Réponse de M. le Comte de Broglie à M. le Duc d'Antin; de la Lettre écrite à la Société par les Entrepreneurs de la Manufacture du Plomb Laminé, pour lui demander son suffrage & son approbation, & enfin du second Rapport des Commissaires, contenant leur Avis sur la Lettre & la demande des Entrepreneurs. S. A. S. MONSEIGNEUR LE COMTE DE CLERMONT, qui ayant voulu s'instruire par lui-même des opérations de la Machine, & des qualités du Plomb qui y est Laminé, s'étoit transporté pour cela deux fois à la Manufacture, où il avoit fait Laminer en sa présence plusieurs Tables de Plomb de différentes épaisseurs, a

fait l'honneur à la Compagnie de vouloir que son suffrage fût joint aux suffrages de la Société. Sur quoi M. le Directeur ayant recueilli les voix, d'abord de S. A. S., ensuite de M. l'Abbé Franchini [1], de M. le Comte de Pachta [2], de M. le Prince de Grimberghen, de M. le Chevalier de Bethune, & de M. le Comte de Morville, Associés Honoraires, & enfin de tous les Associés assidus & libres, qui composoient l'Assemblée; il a été arrêté unanimement que la Lettre, écrite à la Société par les Entrepreneurs de la Manufacture, seroit insérée par le Sécrétaire dans les Registres de la Société; qu'il étoit très-convenable à la Société & à l'Auteur du Mémoire, qu'il le donnât au Public sous son nom, & sous la qualité d'Associé de la Société des Arts; qu'il ne paroissoit plus aucun obstacle qui pût arrêter ou suspendre le Jugement de la Société par rapport à l'Approbation qui lui est demandée par les Entrepreneurs de cette nouvelle Manufacture; puisque d'un côté tous les faits énoncés dans

[1] Il étoit pour lors Envoyé du Grand Duc de Toscane auprès du Roi.

[2] Seigneur du Royaume de Boheme.

le Mémoire de M. Remond, se trouvent aujourd'hui vérifiés non-seulement par le Rapport des Commissaires nommés par la Société, mais encore par l'examen de S. A. S.: & que d'un autre côté les Certificats des Ouvriers qui ont employé de ce Plomb, les Atteslations envoyées de la Ville de Londres, la Réponse de M. le Comte de Broglie à M. le Duc d'Antin, & enfin le Certificat de l'Académie des Sciences, qui seul en ces matieres doit faire un préjugé décisif, ne permettent plus de douter de la bonté du Plomb Laminé, & de sa supériorité à tous égards sur le Plomb coulé sur sable, & font juger à la Société, que quoique cette Manufacture ait essuyé quelques contradictions dans ses commencemens, (ce qu'éprouvent toutes les nouvelles Inventions, quelqu'utiles qu'elles puissent être) cependant, avec le tems & l'expérience, le Public se convaincra par lui-même de l'utilité & des avantages de cette nouvelle Fabrique.

NOus soussigné, Sécrétaire de la Société des Arts, certifions que l'Extrait ci-dessus a été tiré des Registres des Délibérations de la Société, & qu'il est en tout conforme à son Original.

Donné à Paris ce 30 Avril 1731. *Signé*, HINAULT, Sécrétaire : *Visa*, LA CONDAMINE *, Directeur.

EXTRAIT DES REGISTRES de l'Académie des Sciences.

Du 19 Janvier 1730.

MESSIEURS d'Ons-en-Bray, de Meyran, & Geoffroy le Cadet, qui avoient été nommés pour examiner deux Machines venues d'Angleterre, dont le Parlement, par son Arrêt du premier Décembre 1729, a voulu avoir l'avis de la Compagnie; la premiere servant à laminer des Tables de Plomb à telle épaisseur qu'on voudra; la seconde, pour mouler des Tuyaux de

* M. De la Condamine, de l'Académie Royale des Sciences.

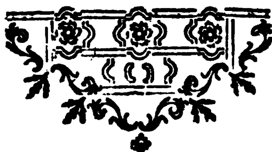
toutes sortes de diametres & longueurs ; en ayant fait leur Rapport : la Compagnie a jugé que la premiere, qui est semblable à celles dont on se sert à Hambourg pour laminer le Cuivre, a encore cette utilité, que quoiqu'elle aille toujours du même sens, on y peut cependant faire passer & repasser les Tables de Plomb entre deux Cylindres, sans perdre de tems, & que par le moyen d'un Régulateur simple, & qui est ingénieusement imaginé, on peut déterminer précisément l'épaisseur qu'on veut donner aux Tables de Plomb ; que cette Machine a l'avantage de rendre les Tables égales d'épaisseur dans toute leur longueur & largeur ; que ces Tables sortent d'entre les Cylindres toutes écrouies sans vents ni soufflures, & que par conséquent on pourra s'en servir très-utilement à couvrir des Eglises & des Terrasses, & à construire des Réservoirs & des Bassins ; qne les objections des Maîtres Plombiers contre l'usage de cette Machine, ne sont point suffisantes, puisqu'indépendamment de l'examen qui a été fait des Tables de Plomb qu'elle a laminées, on sait que l'usage journalier de cette Machine en

Angleterre eſt d'une grande utilité.

Qu'à l'égard de la ſeconde Machine qui ſert à mouler les Tuyaux de Plomb, quoiqu'elle ne ſoit pas abſolument nouvelle, elle a pourtant cet avantage ſur celle dont les Plombiers ſe ſervent, que le Noyau étant briſé en trois ſelon toute ſa longueur, on peut par ſon moyen fondre & former des Tuyaux d'un pied & de dix-huit pouces de diametre, avec la même facilité que de petits tuyaux, ce que les Plombiers ne peuvent faire avec leur Noyau d'une ſeule piece.

Qu'ainſi l'établiſſement de ces deux Machines dans le Royaume peut être très-avantageux au Public, & qu'il n'eſt point onéreux aux Plombiers.

FAIT ce 19 Janvier 1730. *Signé*, FONTENELLE, Sécrétaire.



EXTRAIT DES REGISTRES *de l'Académie d'Architecture.*

Du 7 Mai 1731.

DE l'ordre de Monſeigneur le Duc d'Antin, Pair de France, Chevalier des Ordres du Roi, Directeur Général des Bâtimens, Jardins, Arts & Manufactures de Sa Majeſté, Nous Robert de Coſte, premier Architecte du Roi, & Nous Intendans & Controlleurs Généraux deſdits Bâtimens, nous ſommes tranſportés conjointement avec Meſſieurs les Architectes de l'Académie Royale d'Architecture à la Manufacture des Plombs Laminés, ſiſe Fauxbourg Saint Antoine, où étant avec trois Fontainiers du Roi que nous avons appellés, avons obſervé la maniere de fondre leſdits Plombs, & de les jeter en Tables de ſix pieds de long ſur quatre pieds huit pouces de largeur, & de ſeize à dix-huit lignes d'épaiſſeur, leſquelles ſont portées par une Machine ſur la Table du Laminoir, pour être paſſées ſous les Cylindres, qui ont leur mouvement par un Moulin à pluſieurs Chevaux, &

qui rendent lesdites Tables de l'épaisseur qu'on désire, depuis trois & deux lignes d'épaisseur jusqu'à demie ligne, & moins si besoin est; & après avoir mûrement & profondément examiné ladite fabrication, avons trouvé que lesdites Tables de Plomb de différentes épaisseurs, en sortant du Laminoir, sont d'une égalité parfaite, unies, & bien compactes; & après avoir pris l'avis de l'Académie & des trois Fontainiers, tous d'un sentiment unanime ont déclaré que lesdits Plombs seroient d'un bon usage pour les Bâtimens, pour les Faîtages, Noues, Noquets, Bavettes, Revêtemens de Lucarnes, Chaîneaux, Réservoirs, Terrasses, & généralement pour tous les Ouvrages de Plomberie, sans excepter même des morceaux de Plomb que nous avons vu souder en notre présence, & qui nous ont paru parfaitement bien soudés. Il a été reconnu aussi qu'il y entroit bien moins de soudure que dans les Plombs ordinaires, & que l'ouvrage en étoit bon & solide, & de moindre dépense.

Toutes lesquelles observations ayant été faites, nous en avons rendu compte à Monseigneur le Duc d'Antin, qui les

a toutes approuvées, sauf à en juger plus particulierement, lorsque l'expérience & la durée desdits Plombs sera reconnue. Mais comme on se sert desdits Plombs Laminés en Angleterre depuis vingt-quatre ans, & qu'il étoit nécessaire d'en connoître l'usage, Monseigneur le Duc d'Antin en a écrit à M. de Broglie, Ambassadeur de France dans ledit Royaume, avec un Mémoire instructif joint à sa Lettre, lequel a été répondu très-favorablement pour les Plombs Laminés, comme étant en usase depuis vingt-quatre ans dans toute l'Angleterre, & ladite réponse a été insérée dans les Registres de l'Académie; & Monseigneur le Duc d'Antin s'étant transporté dans ladite Manufacture, a reconnu par lui-même que le Rapport de la Compagnie étoit juste & véritable. FAIT ce 7 Mai.

Signé, FELIBIEN, Sécrétaire.



EXTRAIT

EXTRAIT DU PROCE'S VERBAL des Fontainiers du Roi.

NOUS Remy Denis, Ingénieur du Roi, & Fontainier à Versailles ; Jean Vitry, Fontainier du Roi à Marly ; Julien Chevillard, Fontainier du Roi à Meudon, nous étant transportés par ordre de Monseigneur le Duc d'Antin à la Manufacture des Plombs Laminés au Fauxbourg S. Antoine, pour y examiner les Tables de cette Manufacture, & en faire notre rapport, sommes de l'avis suivant.

1°. La méthode usitée à la Manufacture, de jetter les Tables en Bâtardeau de même largeur que la Table, nous a paru la meilleure, à cause que les Vases & le Plomb brûlé se séparent mieux du bon Plomb par le moyen du Rable, qui rejette dans les lingotieres le superflu de la Table.

2°. Le Laminage que l'on fait de la Table entre deux Cylindres, rend le Plomb d'une épaisseur parfaitement égale, & remplit les pores, l'écrouit & le rend de même nature que celui qui est

forgé sur la Table de Lyés avec la masse; ce qui rend ce Plomb très-propre à faire des Réservoirs, Bassins, Chaîneaux, Faîtages, Noues, Noulets, Bavettes, Noquets, Œils-de-Bœuf, Lucarnes, Tuyaux de descente, & autres Ouvrages de même espece.

3°. Nous assurons que les Plombs de la Manufacture, qui pourront être tournés en Tuyaux, prendront bien la soudure, tant en nœuds qu'en longueur, & feront de bons tuyaux.

5°. Nous croyons que les Tables de la Manufacture ne sont point exemtes des accidens, comme cassures & boursoufflures, qui arrivent à toute espece de Plomb; mais à tous égards ces Tables nous paroissent supérieures aux Tables ordinaires. FAIT à Paris ce 12 Février 1731. *Signé*, DENIS, JULIEN, CHEVILLARD, VITRY.



RÉPONSE

De M. le Comte de Broglie à M. le Duc d'Antin.

MÉMOIRE

Envoyé par M. le Duc d'Antin à M. le Comte de Broglie, Ambassadeur à Londres.

ON a établi par privilége exclusif du Roi, une Fabrique pour laminer le Plomb, à l'instar & Fabrique d'Angleterre. Ces Laminoirs font des Tables qui non-seulement sont plus longues & plus larges que celles qui se fondent à l'ordinaire en ce Pays, mais encore paroissent très-propres à tous les ouvrages de Plomberie. Elles sont aussi

d'une exacte égalité d'épaisseur, & la matiere par l'opération du Laminoir, paroît avoir acquis plus de compacité & de solidité.

Mais malgré tous ces avantages qu'un examen exact a fait connoître, on ne croit pas devoir adopter l'usage de ce Plomb dans les Bâtimens du Roi, par préférence à celui fondu suivant l'usage jusqu'à présent pratiqué en France, avant d'être suffisamment instruit, si l'expérience qu'on en a en Angleterre, & un long service de cette matiere, ne démentent point l'opinion que l'inspection & l'examen

en donnent. C'eſt pourquoi on ſouhaiteroit ſçavoir ;

1°. Combien il y a de tems que le Plomb Laminé eſt en uſage en Angleterre ?

* *1°. Il y a vingt-quatre ans.*

2°. Combien il y a de Laminoirs établis à Londres ?

2°. Il y a 2000 *Ouvriers à Londres, & environ* 10000 *dans la Grande-Bretagne & l'Irlande.*

3°. De quelle Mine ſont les Plombs qui s'y laminent ?

3°. Les Plombs du Pays de Galles & de la Province de Darby, ſont les meilleurs, parce qu'ils ſont plus doux.

4°. Quelles épaiſſeurs on donne aux Tables de Plomb ſuivant les différens ouvrages où on les employe ?

4°. Il y a diverſes dimenſions pour l'épaiſſeur. Le pied quarré peſe depuis cinq juſqu'à neuf livres. On employe le

* Quinze ans ſe ſont écoulés depuis la date de la réponſe de M. de Broglie. Ainſi la bonté du Plomb Laminé eſt conſtatée par une expérience de près de quarante ans.

plus épais aux endroits où l'on marche ; le moyen pour les Goutieres , & le plus mince pour couvrir.

5°. Ce Plomb résiste mieux, le Plomb fondu étant sujet à des creux causés par le Sable.

5°. Si ce Plomb résiste mieux aux impressions de l'air, que le Plomb simplement fondu ?

6°. Les Feuilletages, qui sont sur la surface de ce Plomb, ne font rien. Ils sont causés lorsque les Chevaux, qui tournent le Moulin, s'arrêtent trop vîte.

6°. Si quelques Feuilletages, qui se trouvent sur la surface de ce Plomb, y sont préjudiciables, & en alterent la solidité ?

7°. Depuis que l'on se sert de ce Plomb en Angleterre, on a trouvé que cinq livres faisoient le même service que huit livres fondues, ce qui diminue d'autant la consommation.

7°. Et enfin tous les avantages & désavantages que l'expérience en Angleterre doit avoir démontrés, depuis que ce Plomb est usité.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier le *Mémoire sur le Laminage du Plomb*, par M. Remond, & j'ai cru qu'on pouvoit en permettre une nouvelle édition. A Paris, ce 14 Mai 1746.

MAUNOIR.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien-amé le Sieur REMOND Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de sa composition, qui a pour titre, *Mémoire sur le Laminage du Plomb*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer sondit Ouvrage, en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de neuf années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes ; Faisons défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance. Comme aussi à tous Libraires & Imprimeurs, d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit sieur Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille liv. d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit sieur Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long

503338259

sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelle. Que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon Papier & beaux Caracteres, conformement à la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil sept cens vingt-cinq; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit sieur Exposant & ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Sécretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris le vingtieme jour de Mai, l'an de grace mil sept cens quarante-six, & de notre Regne le trente-unieme. Par le Roi en son Conseil. *Signé*, SAINSON.

Registré sur le Registre XI. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, Numero 639. fol. 564. conformément au Réglement de 1723. qui fait défense, Art. 4. à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à ladite Chambre Royale & Syndicale huit Exemplaires, prescrits par l'Art. 108 du même Reglement. A Paris ce 7. Juin 1746. VINCENT, Syndic.

REFLEXIONS

SUR QUELQUES CAUSES DE L'ÉTAT PRÉSENT DE LA PEINTURE EN FRANCE.

Avec un examen des principaux Ouvrages exposés au Louvre le mois d'Août 1746.

[La Font de Saint-Yenne]



A LA HAYE,
Chez JEAN NEAULME.

M. DCC. XLVII.

Ce petit Ouvrage avoit été fait pour paroître pendant l'exposition des Tableaux au Louvre, dans le mois de Septembre dernier; mais des contre-tems que l'on n'avoit garde de prévoir, en ont retardé l'impression jusques à présent.

L'on y a hazardées plusieurs digressions, dont quelques-unes sont un peu égaiées, pour jetter quelque varieté dans le stile, & éviter la monotonie toûjours léthargique des longues dissertations sur un même sujet. Sans cela, comment sauver aux Lecteurs l'ennui des éloges répétés? on a espéré que

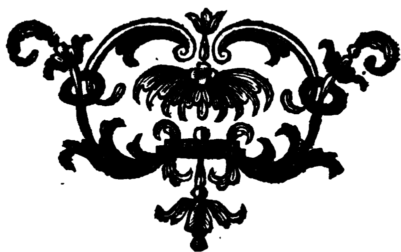
cet essai pourroit engager quelqu'une de nos meilleures plumes également versée dans les graces du stile, & dans la connoissance des beaux Arts, à remplir un projet qui leur pourroit être extrêmement avantageux.



EXTRAIT d'une Lettre de Monſieur DE BONNEVAL au Sieur DE LA TOUR, imprimée dans le Mercure d'Octobre dernier, *pag.* 137.

......*IL ſeroit à ſouhaiter qu'elle fût ſuivie (cette expoſition) d'un examen judicieux, dans lequel on feroit ſentir le caractère de chaque Peintre, & les différentes parties dans leſquelles ils excellent. Je conviens que ce projet exigeroit de l'Auteur de l'examen beaucoup de connoiſſance, & ſur tout de cette aménité de ſtile, qui ſait rendre la critique utile ſans bleſſer. Un pareil Ouvrage inſtruiroit par degrés, & inſenſiblement mettroit les Spectateurs qui ont quelque*

génie, en état de ne pas hazarder des jugemens aussi bizarres que ceux que j'ai quelquefois entendus. La beauté du coloris ne séduiroit plus assez pour faire grace à la pesanteur des Draperies, & à l'irrégularité de l'Ordonnance. On ne confondroit pas la dureté avec la force de l'expression; les graces avec les mignardises, & ainsi du reste.





RÉFLEXIONS
SUR
QUELQUES CAUSES
de l'état présent de la Peinture en France.

Avec un Examen des principaux Ouvrages exposés au Louvre le mois d'Août 1746.

L'Amour de la Peinture & des beaux Arts, & le zèle pour leur avancement, sont les seuls motifs qui font paroître en public ces sentimens-ci, sur les Ouvrages

exposés cette année au Louvre. Il s'en faut beaucoup que l'on prétende les donner comme des décisions. Si l'on pense que rien ne seroit plus absurde que le projet de vouloir assujettir le jugement des autres au sien propre, l'on croit en même tems qu'il pourroit être très-avantageux au progrès des Arts, comme à celui des Lettres, de proposer des réflexions critiques, mais modestes, sans passion & sans aucun intérêt personnel, qui pussent faire appercevoir aux Auteurs leurs défauts, & les encourager à une plus grande perfection.

Un Tableau exposé est un Livre mis au jour de l'impression. C'est une piéce représentée sur le théâtre: chacun a le droit d'en porter son jugement. Ce sont ceux du Public les plus réünis, & les plus équitables que l'on a recueilli,

& que l'on présente aux Auteurs, & point du tout le sien propre : persuadé que ce même Public, dont les jugemens sont si souvent bizarres, & injustes par leur prévention ou leur précipitation, se trompe rarement quand toutes ses voix se concilient sur le mérite ou sur les défauts de quelque ouvrage que ce soit.

C'est avec les égards les plus scrupuleux, & l'intention très réelle de ne désobliger personne ; que l'on rapporte les jugemens des connoisseurs judicieux, éclairés par des principes, & encor plus par cette lumière naturelle que l'on appelle sentiment, parce qu'elle fait sentir au premier coup d'œil la dissonance ou l'harmonie d'un ouvrage, & c'est ce sentiment qui est la base du goût, j'entens de ce goût ferme & invariable du vrai beau, qui ne s'ac-

quiert preſque jamais, dès qu'il n'eſt pas le don d'une heureuſe naiſſance.

Peu d'Auteurs arriveront à une réputation du premier ordre, ſans le ſecours des conſeils & de la critique non-ſeulement de leurs Confrères, dont la plûpart ne jugent des beautés & des défauts de leur Art que rélativement à la froideur & à la ſéchereſſe des règles; ou par une routine de comparaiſon à leur propre manière, ſouvent uniforme & répétée, mais par la critique d'un ſpectateur déſintereſſé & éclairé, qui ſans manier le pinceau, juge par un goût naturel & ſans une attention ſervile aux règles. Voilà ceux que l'on ne ſauroit trop conſulter ſur la convenance des tons, ſur le choix des détails, ſur leurs effets particuliers & généraux, & ſur l'harmonie de ce bel enſemble, qui fait le charme des ïeux.

Plusieurs Peintres manquent encor d'arriver à cette réputation du premier ordre dont je viens de parler, parce qu'ils manquent dans le choix des Sujets. C'est l'écuëil ordinaire des Peintres médiocrement versés dans l'Histoire : ou de ceux qui présumant de leurs forces, & ignorant les bornes de leurs talens, veulent briller dans tous les genres, souvent par une vanité excessive, quelquefois aussi par une basse envie des succès de leurs Confrères dans d'autres genres que le leur. Cette jalousie si méprisable à l'homme de génie, cette fille odieuse de l'orguëil, & souvent sœur de la médiocrité, combien a-t'elle séduits de bons Ecrivains qui ont voulu traiter toutes sortes de matières, & passer pour des génies universels ? Un esprit (*) du premier ordre du siécle dernier, &

(*) Mr. de Fontenelle.

dont celui-ci a encore le bonheur de s'illustrer, célébre dans tous les genres, a fait beaucoup de mauvais imitateurs, qui auroient peut-être été eux-mêmes des modeles, s'ils avoient su se fixer dans la sphere de leur capacité.

Je reviens au choix des Sujets dont dépend le plus souvent la fortune des Tableaux. Quoique le nombre soit presque infini de ceux que nous offrent l'Histoire sacrée, la Profane & la Fable, nous voïons tous les jours des Auteurs indolens, plagiaires nés, s'attacher à des Sujets traités mille & mille fois. Ignorent-ils l'empire de la nouveauté sur nôtre esprit, & qu'elle tient lieu tous les jours de mérite à nos écrits? Il n'est donné qu'aux génies vastes, & pénétrans de découvrir dans des Sujets épuisés aux ïeux des esprits vulgaires, une infinité de circonstances neuves,

intéressantes, qui liées à l'action principale, & présentées sous des aspects nouveaux & ingénieux, savent rajeunir ces Sujets usés en apparence, par le choix d'un plus beau moment, & d'un nouvel intérêt. Un Auteur, en Peinture comme en poësie, doit mesurer son projet à ses forces, pour ne pas tomber dans le défaut de certains Peintres, qui se flatent de déguiser avec les charmes de la nouveauté des Sujets tombés de vieillesse: mais ne pouvant imaginer des beautés neuves dans leurs compositions, où ils desirent cependant soûtenir une certaine réputation d'esprit méritée & dont ils se piquent: trop sensés d'ailleurs pour ajoûter des Episodes déplacés, sur tout dans des Sujets sacrés & d'un Historique inviolable, ils affoiblissent l'essentiel de l'action, pour y substituer des attitudes violen-

res & exaggérées : ils jettent ſur les viſages, & particulièrement dans les regards une expreſſion outrée qui devient une grimace auſſi indécente dans le Sacré, que comique dans le Profane.

De tous les genres de la Peinture, le premier ſans difficulté eſt celui de l'Hiſtoire. Le Peintre Hiſtorien eſt ſeul le Peintre de l'ame, les autres ne peignent que pour les ïeux. Lui ſeul peut mettre en œuvre cet enthouſiaſme, ce feu divin qui lui fait concevoir ſes Sujets d'une manière forte & ſublime : lui ſeul peut former des Héros à la poſtérité, par les grandes actions & les vertus des hommes célébres qu'il préſente à leurs ïeux, non par une froide lecture, mais par la vuë même des faits & des acteurs. Qui ne connoît l'avantage de ce ſens ſur tous les autres, & l'empire qu'il a ſur nôtre ame

pour lui porter l'impression la plus soudaine, & la plus profonde ? . . . . .

Mais où trouveront nos jeunes éleves la chaleur & le feu de ces éloquentes expressions, la source de ces grandes idées, de ces traits frapans ou intéressans, qui caractérisent le vrai Peintre d'Histoire ? Ce sera dans les mêmes fonds où nos meilleurs Poëtes ont toûjours puisé. Chez les grands écrivains de l'antiquité : dans l'Iliade & l'Odissée d'Homere si fécond en images sublimes : dans l'Eneïde si riche en actions héroïques, en pathétiques narrations & en grands sentimens : dans l'art Poëtique d'Horace, thrésor inépuisable de bon sens pour la conduite d'un plan de Tableau épique ou tragique, dans celui de Despreaux son imitateur, chez le Tasse, chez Milton. Voilà les hommes qui ont ouvert le cœur humain ;

qui ont ſu y voir, & nous rendre ſes troubles, ſes fureurs, ſes agitations avec une éloquence & une vérité qui nous inſtruiſent, en nous comblant de plaiſir.

Le Peintre Hiſtorien eſt-il réligieux? Veut-il conſacrer ſon pinceau aux Sujets de piété? Quelle ſource abondante de grands évênemens, du ſeul merveilleux vrai & reſpectable, & du pathétique majeſtueux, que dans nos Livres ſacrés, & ſur tout dans les cinq grands Prophêtes, Iſaïe, Ezechiel, Jérémie, Daniel, & le Prophête Roi? N'eſt-ce pas ce dernier qui a inſpiré le célébre Rouſſeau, ce poëte ſi ſublime & ſi exact, dont la force & la beauté du génie ont fait tant d'honneur à ſon ſiécle & à la Poëſie françoiſe! N'eſt-ce pas à David qu'il doit les beautés raviſſantes de ſes Odes ſacrées?

Tout le monde ſait le rapport parfait

du Peintre avec le poëte. Il sera sans chaleur & sans vie, & son génie sera bientôt refroidi, s'il ne l'échauffe par un commerce opiniâtre avec ces grands hommes dont je viens de parler. Quand je conseille cette étude à nos Peintres d'Histoire, je suppose qu'elle a été précedée & étaïée de celle de nos Peintres anciens & modernes les plus célébres dans ce genre. Raphaël, Dominiquin, les Carraches, Jule Romain, Pietre de Cortone, &c. & parmi nous, Rubens, le Poussin, le Sueur, le Brun, Coypel, le Moine dans son plat-fond de Versailles, chef-d'œuvre de l'art, & comparable à tout ce qui a été fait de plus beau en ce genre, soit en France, soit en Italie : enfin de tous les excellens ouvrages dont il doit avoir médité profondément l'œconomie, l'ordonnance, les effets de leurs savantes composi-

tions, & copiés les morceaux les plus estimés pour le dessein & pour le coloris. Sans une collection abondante de ces excellens matériaux, il ne parviendra jamais à construire l'édifice solide & durable d'une grande réputation.

Après avoir donné aux Peintres Historiens le rang & les éloges qu'ils méritent, que ne puis-je les prodiguer à ceux d'aujourd'hui, & les élever, ou du moins les comparer à ceux du siécle passé! siécle heureux! où le progrès & la perfection dans tous les Arts avoient rendüe la France rivale de l'Italie! Je suis cependant bien éloigné de penser que le Génie François soit éteint, & sa vigueur entièrement énervée. Les Peintres célébres de nôtre Ecole que je viens de nommer, & qui ont égalé le siécle de LOUIS XIV. à celui de LEON X. dans les beaux Arts, &

même surpassé par leur nombre, trouveroient encore aujourd'hui des émules, si le goût de la nation n'avoit beaucoup changé, & si, aux révolutions qu'amenent nécessairement dans les Etats comme dans les esprits la succession des années, & l'empire de la nouveauté, il ne s'y étoit joint un goût excessif pour un embellissement dont le succès a été extrêmement nuisible à la Peinture.

Les Glaces, dont nous regarderions le récit des effets comme un conte de Fée, & une merveille au-dessus de toute croïance, si la réalité ne nous en étoit devenuë trop familière, ces Glaces qui forment des tableaux où l'imitation est si parfaite qu'elle égale la nature même dans l'illusion qu'elle fait à nos ïeux; ces Glaces assez rares dans le siécle passé, & extrêmement abondantes dans celui-ci, ont porté un coup funeste à ce bel

Art, & ont été une des principales causes de son déclin en France, en bannissant les grands sujets d'Histoire qui faisoient son triomphe, des lieux dont ils étoient en possession, & en s'emparant de la décoration des Sallons & des Galleries. J'avouë que les avantages de ces Glaces qui tiennent du prodige, méritoient, à beaucoup d'égards, la faveur qu'elles ont obtenuë de la mode. Percer les murs pour en aggrandir les appartemens, & y en joindre de nouveaux; rendre avec usure les raïons de la lumière qu'elles reçoivent, soit celle du jour, ou celle des flambeaux, comment l'homme ennemi né des ténébres, & de tout ce qui peut en occasionner la tristesse, auroit-il pû se défendre d'aimer un embellissement qui l'égaïe en l'éclairant, & qui en trompant ses ïeux, ne le trompe point dans

l'agrément réel qu'il en reçoit ? Comment lui préferera-t'il les beautés idéales de la Peinture souvent sombres, dont le plaisir dépend uniquement de l'illusion à laquelle il faut se prêter, & qui n'affecte ni l'homme grossier ni l'ignorant ?

Le succès rapide d'une découverte si favorable au plaisir général, & au goût particulier d'une nation avide de tout ce qui est brillant & nouveau, ne doit point nous surprendre malgré ses agrémens purement matériels, & bornés entièrement au plaisir des ïeux. L'intérêt a tout mis en œuvre pour en perfectionner les manufactures, & pour les multiplier à l'infini. Mais comme il étoit impossible d'en revêtir totalement les murs des grands appartemens, soit à cause des frais considérables, soit par le dégoût qu'auroit causé l'uniformité,

on a imaginé d'en remplir les intervalles par des vernis de couleurs couchés ſur des panneaux enrichis de dorure, & même ſans dorure, l'éclat & le poli de ces vernis agréables étant après les Glaces ce qui réfléchit le plus la lumière.

La ſience du Pinceau a donc été forcée de céder à l'éclat du verre; la facilité méchanique de ſa perfection, & ſon abondance ont exilé des appartemens le plus beau des Arts, à qui l'on n'a laiſſé pour azile que quelques miſérables places à remplir, des deſſus de portes, des couronnemens de cheminées & ceux de quelques trumeaux de Glace raccourcis par œconomie. Là, reſſerrée par le défaut d'eſpace à de petits ſujets meſquins hors de la portée de l'œil, la Peinture eſt réduite dans ces grandes Piéces à des repréſentations

froides, inſipides & nullement intéreſſantes : les quatre Elemens, les Saiſons, les Sens, les Arts, les Muſes, & autres lieux communs triomphes du Peintre plagiaire, & ouvrier, qui n'exigent ni génie, ni invention, & pitoïablement tournés & retournés depuis plus de vingt ans en cent mille manières.

Je devrois paſſer ſous ſilence pour l'honneur de ce bel Art, les lieux ignobles où la Peinture s'eſt refugiée depuis ſon exil des appartemens. Nos pères auroient-ils pû prévoir qu'un jour parmi la pouſſière des angars, & les ordures des remiſes, des Curieux viendroient admirer les beautés d'un ſavant pinceau dans ces vils réduits ? Rien n'eſt plus vrai cependant qu'avant que les Camaïeux euſſent pris le deſſus pour l'embelliſſement des Carroſſes, on y a vu pendant pluſieurs années des Ta-

bleaux coloriés, d'un prix & d'une perfection supérieure, ou du moins égale à tous ceux qui ornoient les appartemens des maîtres de ces maisons. Ces beaux Tableaux n'étoient tirés de leurs honteux étuis que pour être traînés dans les ruës, y essuïer les outrages de la bouë, & être exposés tous les jours sans aucune défense à être mis en piéces par le choc des plus sales tombereaux, des charrettes, ou par l'allure impétueuse de ces mêmes Carrosses, enfin par les embarras infinis des voies publiques inévitables dans une aussi grande ville. Que doivent le plus admirer les Etrangers ? ou le mépris ignominieux, & l'abus ridicule chez nous de ce bel Art, ou l'excès & la bizarrerie de nôtre luxe porté à un si haut degré d'extravagance ?

Il restoit encore aux Sujets de Fable ou

ou d'Histoire un champ fertile & favorable au Génie du grand Peintre dans la sience des percés, & des raccourcis, & où tout l'art magique de la Perspective pouvoir être mis en œuvre, & c'étoient les plat-fonds. Mais le Public accoûtumé à l'éclat des Glaces que malheureusement on n'a pu encore placer dans les nouveaux, & que je ne désespere pas d'y voir admirées quelque jour, a préféré à des beautés du ressort de l'esprit, & qui demandoient de la réflexion & quelques connoissances, la blancheur matérielle du Plâtre découpé en filigrame dans la naissance des voussures, dans les angles, & dans les points du milieu par des ornemens de la même matière, souvent dorés, quelquefois peints, la plûpart grotesques imperceptibles, que Voltaire a critiqués fort à propos dans son Temple du Goût.

Je couvrirai Plat-fonds, Voutes,
Voussures
Par cent magots travaillés avec
soin,
D'un pouce ou deux pour être vus
de loin.

Et dans un autre endroit,

..........Le tout glacé, verni, blan-
chi, doré;
Et des Badauds à coup sûr ad-
miré.

Voilà les principales causes du déclin présent de la Peinture. Je ne doute point qu'elles n'aïent forcés plusieurs éleves, dans les mains desquels le Génie avoit mis ses pinceaux, d'abjurer leur talent, & de se livrer, ainsi que nos auteurs en ouvrages d'esprit, aux sujets futiles de la mode & du tems; ou bien au genre le plus lucratif dans cet Art,

& c'est depuis plusieurs années celui du Portrait.

Un Peintre attaché aujourd'hui obstinément à l'Histoire par l'élévation de ses pensées, & par la noblesse de ses expressions, se verra réduit à quelques ouvrages pour les Eglises, les Gobelins, ou à un très-petit nombre de Tableaux de chevalet que l'on a presque entiérement proscrits des ameublemens, parce qu'ils gâtent, dit-on, les tapisseries de soie, dont on préfére à présent le lustre & l'uniformité aux savantes varietés du Pinceau, & à toutes les productions de l'esprit. Quelle sera la ressource du Peintre Historien s'il n'est pas en état de nourrir sa famille de mets plus solides que ceux de la gloire ? Il sacrifiera à ses besoins son goût favori & ses talens naturels, pour ne pas voir sa fortune rempante

malgré sa sience & ses travaux, vis-à-vis de la rapide opulence de ses Confrères en Portraits, & sur tout au Pastel. Il étouffera la voix de son génie, & détournera son pinceau de la route de la gloire pour suivre celle qui mene aux aisances de son état. Il souffrira à la vérité pendant quelque tems de se voir forçé de flater un visage minaudier souvent difforme ou suranné, presque toûjours sans phisionomie; à multiplier des êtres obscurs sans caractère, sans nom, sans place, & sans mérite; souvent méprisés, quelquefois même odieux, ou tout au moins indifférens au Public, à leur postérité, à leurs héritiers même qui abandonneront leurs traits à la poussière du galetas, & à la dent des souris; ou qu'ils verront passer froidement d'un encan à la décoration des chambres garnies, pour en illus-

tirer les Bergames. Ne nous étonnons donc point que le Portrait ſoit le genre de Peinture aujourd'hui le plus abondant, le plus cultivé & le plus avantageux aux pinceaux même les plus médiocres. Son crédit eſt très ancien, & il eſt fondé ſur pluſieurs bonnes raiſons.

Quoique le goût général d'à préſent pour les beautés d'une tapiſſerie de Damas, relevée par des bordures richement dorées & agréablement ſculptées, ait banni des appartemens, comme un ornement ennuïeux & ſuperflu, les tableaux d'Hiſtoire, ceux en Portraits ont ſu les remplacer, & obtenir une exception de la mode, & de ſes caprices en leur faveur.

L'amour propre, dont l'empire eſt encore plus puiſſant que celui de la mode, a eu l'art de préſenter aux ïeux & ſur tout à ceux des Dames, des mi-

roirs d'elles-mêmes d'autant plus enchanteurs qu'ils sont moins vrais, & que par-là, ils ont chez le plus grand nombre la préférence sur les Glaces trop sincères. Et en effet, quel spectacle est comparable, pour une beauté réelle ou imaginaire, à celui de se voir éternellement avec les graces & la coupe d'Hebé la Déesse de la jeunesse ? d'étaler tous les jours sous l'habit de Flore les charmes naissans du Printems dont elle est l'image ? ou bien parée des attributs de la Déesse des forêts, un carquois sur le dos, les cheveux agités avec grace, un trait à la main, comment ne se pas croire la rivale de ce Dieu charmant qui blesse tous les cœurs ? L'exemple des vraiment belles à qui les attitudes avantageuses de ces Métamorphoses ont encore ajoûtée une nouvelle beauté, a séduite la moins aimable. Elle s'est imaginée

les mêmes graces dès qu'elle auroit les mêmes ajustemens. Elle n'a pas douté que la jeunesse d'Hebé la vengeroit des insultes du Tems le moins galant & le plus impoli de tous les Dieux. Elle s'est aisément persuadée que nôtre Sexe, toûjours complaisant, forcé de voir chez elle deux phisionomies, préféreroit celle de la Déesse enfantine, à la Divinité douairiere, ou du moins qu'il lui tiendroit compte de ses efforts, & du tems qu'elle perd tous les jours à tâcher de lui ressembler. Après tout, est-il une erreur plus pardonnable au beau Sexe? Si l'enfer des jolies femmes c'est la vieillesse, au sentiment d'un des plus beaux esprits de la Cour de Louis XIV. (*) pourquoi les Arts, & sur tout la Peinture, ne s'efforcera-t-elle pas de leur cacher le déclin d'un état qui fait tout leur bonheur, & de

(*) Mr. le Duc de la Roche-foucault.

leur éloigner, ou même leur dérober entièrement, si la chose est possible, la vuë de leur plus grand supplice ?

Voici de quelle façon le goût de ces travestissemens divinisés s'allume subitement chez la plûpart. Leur prompt succès chez les jolies femmes frape vivement, soit envie ou jalousie, celles qui le sont peu. Elles s'informent avec avidité du nom de l'auteur de la Métamorphose. On vole chez lui. Il a peu de peine à persuader des miracles dont on est plus convaincu que lui-même. Il présente la liste de la Cour céleste. On choisit la divinité, on l'ébauche, on la finit. Enfin elle fait son entrée dans le temple où elle doit être adorée; à peine arrivée, tout applaudit, tout crie, c'est vous-même, rien n'y manque que la parole. C'est beaucoup! Cette parole lui seroit souvent nécef-

faire pour dire, je suis une telle. Enfin l'extase & le ravissement finissent par celui du Peintre qui s'en retourne célébré, admiré, & bien païé.

Au reste, je ne crains point que ceux d'aujourd'hui qui travaillent en ce genre, me fassent un procès sur quelques réflexions un peu égaïées, & qu'elles dégoutent le Public de leur talent. Tant qu'ils auront l'art de flater leurs originaux, avec assez d'adresse pour les persuader qu'ils ne les flatent point, l'amour propre chez les deux sexes leur est un garant assûré d'un succès constant & d'une fortune au dessus de la médiocre.

C'est à ce dernier avantage qu'est duë l'émulation, & les productions surabondantes que nous voïons tous les jours en ce genre. Les Sieurs Nattier, Tocqué, la Tour, Aved, Nonnote &c.

bien d'autres (je ne parle point des anciens dont la réputation est faite) nous consoleront peut-être des Rigaud, Largillere, de Troye. On trouve chez eux un pinceau agréable, de la vie & de la vérité dans les teintes des chairs, une imitation singulière des étoffes de toute espéce ; chez quelques-uns une assez belle ordonnance, & de la sience dans les couleurs locales & la distribution des parties qui en composent les fonds, & les détails.

Le nombre des Peintres en Pastel est infini. Mais il est bien à craindre que la facilité & la célérité de ses fragiles craïons ne fassent négliger l'huile beaucoup plus lente à la vérité, mais infiniment plus savante, & incomparable pour la durée.

Après ce que je viens de remarquer sur les obstacles au progrès de la Pein-

ture dans l'Ecole Françoise, soit par le peu d'encouragement & de fortune pour les beaux Arts, soit par le défaut de Mécenes zélés ou intelligens, soit enfin par les nouvelles décorations de l'intérieur des bâtimens, je ne vois qu'une ressource favorable à nos Peintres Historiens, & ce seroient les Cabinets merveilleux des Amateurs de ce bel Art. Ce n'est qu'à ces Curieux célébres, ces magnifiques protecteurs du bon goût, les fleaux du médiocre & du frivole, que l'Histoire pourroit être redevable du rétablissement de son honneur & de ses progrès. Les Cabinets de Messieurs de Julienne, Blondel, de Gagny, de la Boissiere, & quelques autres leur marqueroient chez eux les places les plus honorables. Leur choix épuré des meilleurs ouvrages anciens & modernes, les excellens morceaux de

ſculpture en bronze & en marbre ; embellis par le brillant des pâtes de Kiangſi & de Dreſde qui leur ſont aſſociées, la tournure neuve & recherchée de leurs montures, l'ordonnance élégante & contraſtée de chaque piéce, eſpéce de diſtribution qui exige preſque autant d'art & de goût que le choix même des piéces ; tout cela forme aux ïeux d'un connoiſſeur délicat & ſévère un ſpectacle raviſſant. Ces précieux Cabinets ſont compoſés, & doivent l'être, de tous les genres de la Peinture. Quoique l'abondance de celui de l'Hiſtoire en dût faire le prix, & le mérite capital, l'aménité & les charmes d'un beau Païſage ; la ſuavité, la fraîcheur, & la naïveté des Pinceaux Flamands, leur magie dans les effets d'une lumière violente ou réfléchie ; l'éclat & la ſoupleſſe de leurs étoffes parfaitement

parfaitement imitées; le choix des savantes positions dans leurs chevaux & de leurs plus belles formes, tant d'agréables parties doivent leur faire pardonner la bassesse de leurs sujets la plûpart grossiers, ignobles, sans pensées, & sans intérêt. Enfin jusques aux Peintres excellens d'animaux, de fruits, & de fleurs, qui est le genre le plus médiocre, tous doivent entrer dans la structure de ces petits Palais enchantés, si chers aujourd'hui aux beaux Arts dont ils sont l'azile, & en même tems l'admiration dés Etrangers & les délices des connoisseurs qui habitent cette Capitale.

Il y auroit encore un moïen bien supérieur à celui dont je viens de parler, qui garantiroit nôtre Ecole d'un penchant prochain à sa ruine, & qui seroit digne de la grandeur & de la

magnificence de nôtre Roi, le ſouverain d'une Nation dont le génie eſt ſi heureux pour les beaux Arts, moïen dont l'exécution illuſtreroit à jamais ceux à qui Sa Majeſté fait l'honneur de confier la potection qu'il leur accorde, & le ſoin de leur avancement. Ce ſeroit de faire conſtruire une vaſte Gallerie ou pluſieurs contiguës, bien éclairées, dans le ſuperbe Château du Louvre, ce Palais inhabité, quoique ſi digne de l'habitation de nos Monarques, qui fait encore l'admiration des Etrangers, & en même tems leur étonnement en le voïant abandonné, & ſon mépris porté au point d'y laiſſer élever aujourd'hui dans le milieu de ſa cour où devroit être placée une Fontaine iſolée en Baſſin, plus pour l'utilité publique que pour la décoration qui en réſulteroit, & qui permettroit à ceux qui en-

trent par une porte de voir celle qui lui eſt oppoſée en ſimmétrie pour en ſortir : de voir, dis-je, au milieu de cette cour un bâtiment pour un particulier à pluſieurs étages, & en pierres de taille, pour durer très-long-tems & mieux ôter à la Nation la vuë de l'intérieur de ce Palais, après l'avoir déja privée de celle de l'extérieur par l'aſſemblage indécent d'Ecuries, de Remiſes, d'Echopes, de Boutiques qui aſſiégent & deshonorent ce ſuperbe Edifice de tous les côtés, tant de celui des P. P. de l'Oratoire, que de la Place du vieux Louvre, & de la ſuperbe Façade qui regarde St. Germain l'Auxerrois. Cette inſulte qui vient d'être faite tout récemment à ce Palais, & qui n'eſt pas encore achevée, afflige de nouveau les bons citoïens, pénétrés de voir la maiſon de leur Roi deſ-

honorée à ses propres frais, par ceux mêmes dont le devoir de leurs Charges quoique subalternes, seroit d'emploïer tout leur crédit pour arrêter des abus aussi hardis qui nous rendent l'objet des plaisanteries de l'Etranger & du Voïageur exacts à marquer dans leurs Rélations que la Capitale du plus beau Roïaume est la seule dans l'Europe où le Palais du Souverain soit imparfait, & abandonné jusques à être découvert, & par-là exposé à une ruine totale: Cependant le Public espére beaucoup du zèle & de l'attention de Monsieur de Tournehem, aujourd'hui Directeur Général des Bâtimens de Sa Majesté, & qu'il emploira toute son autorité pour relever l'honneur & rétablir la décence de celui qui est sans contredit le premier des Bâtimens roïaux, & qui par-là exige ses premiers soins. Les

tems n'étant point aſſez heureux pour penſer à une entrepriſe auſſi conſidérable que celle de ſon achévement (quoique il y eût cent moïens pour le faire finir, ſans qu'il en coûtât quoi que ce ſoit à Sa Majeſté) Ce ſeroit une très-petite dépenſe de le mettre en attendant à l'abri des dépériſſemens que la pluïe y cauſe journellement, & de commencer par en faire couvrir ſeulement la plus belle & la plus précieuſe partie, celle qui regarde St. Germain. Cette attention importante jointe à celle d'arrêter toutes les indécences choquantes qui l'environnent, & d'empêcher l'élévation des grands & petits Bâtimens ſur tout dans l'intérieur, qui aviliſſent un Palais reſpectable à toute la Nation. Ces attentions de la part de Monſieur de Tournehem ſi dignes de la place honorable que le Roi lui a con-

fiée, lui feront un nom éternel & lui assûreront l'estime, la reconnoissance, & les cœurs de tous les honnêtes gens.

Le moïen que je propose pour l'avantage le plus prompt, & en même tems le plus efficace pour un rétablissement durable de la Peinture, ce seroit donc de choisir dans ce Palais ou quelqu'autre part aux environs, un lieu propre pour placer à demeure les innombrables chefs-d'œuvre des plus grands Maîtres de l'Europe, & d'un prix infini, qui composent le Cabinet des Tableaux de Sa Majesté, entassés aujourd'hui, & ensevelis dans de petites piéces mal éclairées & cachées dans la ville de Versailles, inconnus, ou indifférens à la curiosité des Etrangers par l'impossibilité de les voir (*). Une autre raison

(*) C'est ainsi qu'existoit anciennement la précieuse & immense Bibliothéque du Roi, ruë Vivienne dans de petites piéces, avant

preſſante pour leur donner un logement convenable, & qui mérite une attention bien ſérieuſe, c'eſt celle d'un dépériſſement prochain & inévitable par le défaut d'air & d'expoſition. Quel ſeroit aujourd'hui le ſort des Tableaux admirables du Palais roïal, s'ils euſſent été entaſſés pendant vingt ans dans l'obſcurité, & dans l'impoſſibilité d'être viſités & entretenus par le défaut d'eſpace, tels que le ſont depuis plus long-tems ceux du Roi? Mais le Prince Régent qui en avoit fait le magnifique aſſemblage avec des ſoins incroïables & tranſporter des Païs très-éloignés avec les précautions que méritoient l'excellence de leur choix, & leur grand prix, n'avoit garde d'enfouïr ce thréſor & le

que Monſieur l'Abbé Bignon, dont le nom ſera éternellement cher à la Nation & célébre parmi les Savans, eût fait conſtruire le ſuperbe Bâtiment où elle eſt logée aujourd'hui ruë Riche-lieu.

laisser dans la poussière. Ce grand Prince dont le génie embrassoit tout, né avec l'amour des beaux Arts, & très-convaincu que leur perfection dans un Etat avec celle des Lettres, est la preuve la plus sensible de sa grandeur & de sa supériorité, leur accordoit les plus doux de ses loisirs; mais il faisoit ses plus cheres délices de la Peinture, celui de tous le plus enchanteur. Il en avoit étudié de bonne heure toutes les beautés, & s'étoit fait réveler ses mistères les plus secrets par un Peintre habile; (*) ces mêmes mains qui avoient cueillis tant de lauriers, ne dédaignerent pas de manier les Pinceaux & les craïons, afin de saisir toute la finesse du plus noble des amusemens. C'est uniquement à l'étenduë de ses lumières, & à la supériorité de son goût que la France est redevable des

(*) M. Coypel.

chefs-d'œuvres auxquels il a donné un azile si honorable dans son Palais, & qui lui a fait une réputation égale à celle des Cabinets les plus renommés de l'Europe. Ce fut pour les éclairer par les jours les plus favorables, qu'il fit ajoûter à ses appartemens ce magnifique Sallon où la lumière est prise d'en haut par des vitraux de grandes glaces. Si François I. s'est immortalisé pour avoir appellé chez lui les beaux Arts, & principalement la Peinture, la Nation aura l'éternelle obligation à Philippe de France d'avoir rassemblé & logé superbement dans sa Capitale le plus grand nombre des merveilles en cet Art visitées par tous les curieux de l'Europe, & honorées des plus grands éloges dans les païs étrangers. Quelle Ecole pour la Peinture que ces riches cabinets ouverts à tout le monde avec

une facilité digne de la grandeur du Prince, où l'on s'instruit de toutes les manières, & de tous les âges de la Peinture! Si les Tableaux de Sa Majesté surpassent ceux-ci en nombre & en valeur, comme on le dit sans pouvoir l'assûrer, n'y aïant jamais eu de Catalogue public, quelle perte pour les talens de nôtre Nation que leur emprisonnement! avec quelle satisfaction les curieux & les étrangers les verroient en liberté, exposés dans une habitation convenable à des ouvrages dont la plus grande partie est sans prix! Telle seroit la Gallerie roïale que l'on vient de proposer, bâtie exprès dans le Louvre, où toutes ces richesses immenses & ignorées seroient rangées dans un bel ordre, & entretenuës dans le meilleur état par les soins d'un Artiste intelligent, & chargé de veiller avec attention à leur

parfaite conservation. Par-là, ils seroient préservés de tomber dans la honteuse destruction de ceux du Palais du Luxembourg, le triomphe de la Peinture, & dont la possession nous est enviée par tous les Etrangers qui donneroient des sommes immenses pour avoir chez eux ces ouvrages divins & qui font le plus d'honneur au Pinceau de l'immortel Rubens. Ils sont cependant du côté de la Cour dans cette Gallerie si estimable presque détruits par la négligence criminelle des Concierges qui ouvrent tous les volets & les vitraux des croisées dans les jours les plus brûlans, & laissent dévorer à l'ardeur du Soleil depuis le midi jusqu'à ce qu'il soit entièrement couché, ces Tableaux précieux, ces beautés que toutes les richesses des Souverains ne pourroient aujourd'hui remplacer. Ce fut à Anvers

que j'appris ce dommage irréparable, & qui continuë, par un fameux Curieux de cette Ville nommé Monſieur Van-haggen, qui fut frapé de l'indifférence de nôtre Nation pour ce qu'elle a de plus rare & d'un plus grand prix en ce genre, ſans en excepter aucun ouvrage dans nos maiſons roïales. Il me fit encore part de la douleur qu'il eut dans les jardins de Verſailles, lorſqu'il y vit nos plus belles Statuës, & ſur tout les deux incomparables du célébre Puget, le Milon, & l'Andromede égales aux plus parfaites de l'Antique, & même ſupérieures, au jugement de pluſieurs habiles Sculpteurs Italiens, & qui mériteroient bien mieux l'honneur d'être dans les appartemens à l'abri de la gelée & des outrages de l'air, que celles qu'on y conſerve ſi précieuſement, qui n'ont d'autre
titre

titre de vénération que leur extrême vieilleſſe & d'être venuës d'un païs très-éloigné. Lorſqu'il les vit, dis-je, écurer comme un chaudron avec le plus gros ſable, & en enlever non-ſeulement le poli, mais encore (ce qui eſt irréparable) cette peau, ce précieux épiderme, où les rameaux des veines, & toute la fineſſe de ce ſavant ciſeau ſe faiſoient admirer. Il ſe rappella les tems malheureux où les Barbares vinrent fondre dans les Gaules, & détruire nos temples, nos édifices, nos ſtatuës, en voïant nos mains, nos propres mains diffamer les traces du ſavant ciſeau du Puget qui donnoit le mouvement & la reſpiration à la matière, & ſavoit la faire ſouffrir & ſe plaindre. Le Sieur le Moine le Fils excellent Sculpteur, lorſqu'il travailloit à Verſailles, m'a parlé plus d'une fois avec douleur, de

celle que lui causoit ce barbare spectacle.

L'intérêt pour la gloire de nôtre Nation par la conservation des beautés rares qu'elle possede, m'a un peu écarté de mon sujet. Je reviens donc aux avantages de ce dernier moïen que j'ai proposé en faveur de la Peinture.

Quel motif d'émulation seroit plus piquant pour nos Peintres d'à présent, que l'honneur d'obtenir des places dans cette Gallerie roïale à côté de tant d'hommes illustres de tous les païs & sur tout de l'Italie, qui composent l'immense & savante collection des Tableaux des Cabinets du Roi? Honneur d'autant plus flateur, qu'il ne seroit accordé ni à la brigue, ni à la protection des Grands, ni aux caprices des Directeurs subalternes, ni à l'éclat passager des frivoles beautés de la mode qui

excitent tous les jours les cris d'admiration des Petits-maîtres des deux sexes, & sur tout du plus aimable dont l'empire s'étend aujourd'hui sur tous les ouvrages. Ces petits juges subalternes, ces prodigues distributeurs d'une immortalité hebdomadaire à nos enlumineurs d'Estampes, n'auroient point de voix pour leur ouvrir l'entrée de ce Sanctuaire. Ce seroit au titre seul d'une réputation décidée, & appuïée sur plusieurs excellens ouvrages marqués au sceau d'un suffrage général & de l'admiration publique que cette précieuse distinction seroit accordée.

Mais il est tems de finir des réflexions peut-être trop étenduës, & de passer à l'examen qu'on s'est proposé.

Pour le faire avec quelque ordre, il faut commencer par les premiers ouvrages en ce genre, les Historiens sacrés,

d'union. Ce défaut est souvent celui des grands Tableaux dont la vaste méchanique demande une intelligence d'habitude assez grande pour en embrasser toutes les parties, & y mettre cet unisson qui fait le charme de l'œil connoisseur & le principal mérite de l'ouvrage. Combien de Peintres d'une grande réputation dans les Tableaux moïens, ont échoués dans ceux d'une certaine étenduë? Le grand Tableau demande une étude particulière & la sience en en est longue à acquerir. Toutes les fautes, & sur tout celles dans la partie du dessein étant beaucoup plus sensibles. Au reste, la correction dans celle-ci est parfaite, & dans un grand goût, & toute l'exécution dans une manière grande & élevée.

La forme étroite & irrégulière des trois autres Tableaux du même Auteur,

l'a beaucoup gêné, & demande de l'indulgence pour sa composition. Rien ne l'obligeoit cependant dans celui de la Visitation de la Vierge, de déploïer le battant énorme d'une porte grossière à côté de ses deux principales figures. L'idée n'en est pas noble, ni l'effet heureux, puisqu'il appauvrit sa composition. Quelques personnes n'ont pas trouvée sainte Elizabeth assez âgée eu égard à la Vierge. L'Ecriture dit qu'elle étoit dans sa vieillesse. La draperie bleuë de la Vierge est un peu pesante & n'est point terminée dans le vrai. L'on n'a pas été entièrement satisfait des teintes dans les visages des Vierges de ces trois Tableaux, elles ont tant soit peu de lividité, & sur tout celle de la Présentation à laquelle on auroit demandé plus de noblesse, & d'expression de piété. La tête du saint

12. pi. sur 6.

14. pi. de haut sur 6. de large.

Vieillard Simeon, son caractère, sa draperie, enfin toute sa figure, & celle de son acolite, sont d'une force de couleurs, & d'une vérité d'expression qui peut être comparée à ce qu'il y a de plus parfait.

11. p. de haut sur 6. de large. Dans le Tableau de l'Annonciation du même Auteur, l'attitude de la Vierge, le beau caractère de sa tête plein de noblesse & de dignité, l'expression que l'on y voit de sainteté & d'une profonde humilité, ont satisfait tous les connoisseurs. Sa draperie, quoique les plis en soient jettés dans le grand, est encore un peu pesante; l'attitude de l'Ange n'a pas été généralement approuvée. Plusieurs ont blâmée sa position trop perpendiculaire, & sa figure point assez svelte & aërienne. La gêne de la forme du Tableau pourroit un peu excuser l'Auteur sur le dé-

faut de son attitude. Pour celui de sa pesanteur, qui est commun à bien des Peintres dans la représentation de ces substances incorporelles, ce qui l'augmente dans celle-ci, c'est l'excès de sa draperie énorme & sans aucun mouvement. Cependant, tout bien examiné, ce tableau fait honneur à son Auteur qui l'a traité dans la grande manière du Baroche, & du Lanfranc, & tout aussi bien colorié.

Dans le milieu de la face opposée aux croisées, on voit un autre grand tableau dont le sujet est tiré des actes des Apôtres. C'est la punition d'Herode Roi de la Judée, frappé de Dieu pour s'être attribué des honneurs divins. Ce sujet est d'un très-beau choix, susceptible d'action & d'intérêt. La composition en est assez bien pensée, & il y a beaucoup de feu &

de génie dans l'exécution. L'attitude de d'Herode, & le renverſement de ſes traits portent aux ïeux du ſpectateur une image aſſez vraïe d'un violent déſeſpoir. Les Acteurs épiſodiques ſont d'un bon ton ſans avoir un caractère intéreſſant ni remarquable. Ce tableau a ſatisfait les ïeux du Public, & des connoiſſeurs dont il a reçu beaucoup d'éloges, & il les mérite. Quelques-uns y ont deſiré plus d'élévation dans le ton de la couleur générale & locale, qui n'eſt pas brillant, & de plus grandes maſſes de lumières. L'Ecole Françoiſe a lieu d'eſperer de recouvrer ſon ancienne vigueur dans l'Hiſtoire, par les talens du ſieur Pierre auteur de ce tableau, & qui marche à pas de géant dans ſa carrière. Les Pelerins d'Emmaüs tableau en hauteur placé vis-à-vis le vœu de LOUIS XIII. eſt encore de

7. p. de haut ſur 4. de large.

lui. Il y a de la couleur & d'un assez bon ton : la composition n'a rien de remarquable, non plus que celle du grand tableau placé à côté de celui d'Herode du sieur Jeaurat qui représente le boiteux à la porte du Temple guéri par saint Pierre. Chaque figure prise à part, est bien traitée, convenable au sujet, d'un bon caractère, & d'un dessein correct, sans que le total soit intéressant par aucune nouveauté qui le fasse assez differer de la façon dont ce même sujet a été imaginé par plusieurs bons Peintres dans des Eglises de cette Ville.

13. p. de haut sur 9.

On voit encore dans le rang d'en haut quelques Tableaux de piété en hauteur d'une figure seule qui ont de la beauté & ont arrêtés les regards des curieux. Celui de St. Charles Borromée du sieur Restout a été extrêmement

8. p. de haut sur 5.

goûté. L'attitude de la figure a de l'action, & l'air de tête un caractère de piété intéressante: la draperie vraie & savante.

Celui de saint Pierre son pendant du même Auteur, quoique dans une assez grande manière, n'a pas eu tant de partisans par le défaut de la position de la figure qui est dans le goût d'un Héros de Theâtre campé d'un air cavalier sur la scêne, plûtôt que d'un Apôtre pénitent, humilié, & près de souffrir le martire dont il tient l'instrument. L'idée de celui de saint Benoît par le même, le premier de ce rang au dessus de l'escalier, est assez médiocre aussi-bien que l'exécution. On a trouvé les teintes des nuages de la gloire d'un ton rougeâtre violent, & faisant dissonnance avec celles du Tableau.

10. p. de haut sur 6. de large.

Le Baptême de St. Jean de même grandeur

grandeur du sieur Hallé, quoique d'un dessein très-correct, & même un peu trop prononcé, d'un assez bon ton de couleur, n'a rien de neuf dans sa composition qui est bonne, mais triviale.

On voit aux côtés du voeu de LOUIS XIII. deux grands Tableaux ovales du Sieur Coypel. L'un est une Annonciation dont la composition est singulière : l'autre représente les Pélerins d'Emmaüs qui a des beautés remarquables. Il y a encore dans le rang au dessous deux Tableaux de piété du même Auteur. L'un en Pastel, & c'est la Samaritaine avec Jesus-Christ, & l'autre à l'huile le sacrifice d'Abraham. Je n'entrerai dans aucun détail sur les beautés des ouvrages de ce Peintre. La grande réputation que lui ont fait depuis si long-tems ses productions pleines d'esprit en toute sorte de genres, 9. p. de haut sur 7.

& sur tout dans celui de piété, me dispense d'un examen particulier qui auroit trop d'étenduë. On trouve toûjours dans ses tableaux des mœurs & de la décence, avec des réflexions pleines d'esprit. Ce dernier talent si intéressant pour le spectateur délicat, brille avec finesse dans un petit Tableau de lui placé dans le rang d'en bas, même côté des ovales. C'est le Dieu de l'Amour, figure seule de la hauteur de trois pieds en face du spectateur qu'il menace de la main. L'Auteur a su faire un mêlange adroit dans sa phisionomie des deux caractères qui lui sont propres, la naïveté & la douceur apparente, avec la malignité & la perfidie. Idée aussi difficile dans l'exécution, qu'elle est vraïe & ingénieuse. Quoique l'on n'y puisse rien souhaiter du côté de l'esprit, on y a

desiré un plus beau choix dans l'air de tête qui est un peu ignoble, sans expression de Divinité, & sans beauté pour représenter le plus beau de tous les Dieux. Ses chairs ne sont point d'un beau ton de couleur ; on n'y voit point ce sang, cette vie que l'on admire dans ses beaux Pastels qui font l'ornement des Cabinets, & sur tout de celui d'un de nos plus savans connoisseurs Monsieur Mariette. La draperie de ce Dieu qui devroit être extrêmement vague, légère, & badine, est ici nouée pesamment en forme de ceinture, & ne fait ni légèreté ni agrément à la figure.

On voit à peu de distance de ce dernier Tableau deux autres du même Auteur. Ce sont les deux bustes des Philosophes Héraclite & Démocrite. On a trouvé du vrai dans l'expression de

ces caractères si opposés; mais un vrai un peu forcé, recherché, & qui sent le travail. Leur extrême décrépitude sans nécessité, fait un peu de tort à l'agrément de la vérité dans l'expression.

Je passe aux grands sujets de l'Histoire profane & de la Fable, & je commence dans le rang d'en haut du côté de l'escalier, par les deux Tableaux du sieur Parrocel dont la grandeur immense de dix-sept pieds sur onze, n'a point encore de proportion avec celle de son génie. L'un représente l'entrée de l'Ambassadeur Turc par le pont des Tuilleries, & l'autre de même grandeur, sa sortie par le même lieu. Quelle foule de beautés dans cette vaste composition! Quelle superbe ordonnance! Quelle sience dans les détails prodigieux d'un tel sujet! Distribution admirable des Groupes; fécondi-

té surprenante dans l'art de les varier, & de leurs contrastes : vérité & fierté dans les caractères opposés des Nations, Turcs, Suisses, François. Recherche exacte & scrupuleuse dans leurs habillemens. Etude laborieuse & savante des plus belles positions des chevaux & de leur action, avec une imitation parfaite de la richesse, & du travail de leurs couvertures en or, en perles, & en pierres précieuses. La plus haute intelligence de la perspective pour la position de cette multitude innombrable, tant sur les plans avancés, que sur ceux de derrière, & les plus éloignés. Enfin une harmonie enchanteresse qui résulte de la variété des tons & de leur accord ; harmonie qui lie ce grand tout, ce vaste ensemble, & qui met l'œil dans un plein repos, où il ne desire rien, où il jouit

de tout, où il admire tout. Quelle gloire pour l'Ecole Françoise de posséder encore un homme si excellent en ce genre qui embrasse presque tous les genres!

Parmi les grands Tableaux du rang le plus supérieur, il y en a encore un du sieur Pierre qui n'a pas attiré une médiocre attention par le terrible du Sujet susceptible de force & d'une violente expression. Il est pris dans la Fable, & représente Medée qui poignarde un de ses enfans. L'horreur de ce parricide est très-bien rendu par le caractère d'atrocité peint sur les traits de cette barbare Grecque; & par l'action de son bras armé d'un poignard dégoûtant du sang de son fils qu'elle tient, & qu'elle a déja frapé. Mais on a souhaité dans ce tableau une composition plus heureuse. La position du

l'enfant, non plus que celle du char, n'eſt ni vrai-ſemblable, ni avantageuſe. Les Dragons qui doivent le tirer pendant cette action, & dont on ne voit que les têtes, ſont d'un goût aſſez médiocre. L'embraſement du Palais de Jaſon dont il ne paroît qu'une partie hors de toute perſpective, eſt dans un ton équivoque & diſſonant. Le Public n'a pu comparer cet ouvrage avec celui du tableau d'Hérode pour qui il a été auſſi prodigue d'admiration & d'éloges, qu'il en a été avare pour Medée. C'eſt une leçon importante aux jeunes Peintres qui ont avec de grands talens une réputation commencée, & qui aſpirent à celle du premier ordre, de ne point hazarder en public d'ouvrages négligés, ſoit dans le plan, ſoit dans l'exécution. Rien n'eſt plus capable de les arrêter dans la route de la gloire,

que ces reproches d'inégalité, de négligence, ou de précipitation.

On voit encore du même Auteur dans le rang d'en haut, le dernier de
4. p. sur 3. la face qui regarde l'entrée, un portrait de profil & en tableau d'une assez jolie personne déguisée sous les habits dégoûtans de ces salopes qui montrent dans Paris la Lanterne magique ou des marmotes. J'ai été charmé de voir la plus noble partie du Public & la plus sensée rejetter l'emblême en admirant l'ouvrage qui a de vraïes beautés, & d'un naïf original & séduisant. Ce goût bas & dépravé de se faire peindre en Moine, en Sœur grise, en Quinze-vingt, en Ramoneur, a commencé chez quelques personnes du premier ordre, que cette plaisanterie avoit amusé un moment. La Bourgeoise de Paris singe éternel de la Cour sans pou-

voir lui ressembler qu'en ridicule, a saisi avec avidité cette mode, comme toutes celles qu'elle imagine sotement lui pouvoir donner quelque air de condition.

Le Public, à qui les tableaux du Sieur Pierre plaisent extrêmement, lui conseille fort d'abandonner son talent assez médiocre pour les Bambochades, ouvrages indignes d'un homme dont le Génie est assez élevé pour concevoir & exécuter le tableau d'Hérode; c'est le sac de Scapin vis-à-vis le Misanthrope, c'est l'Auteur du Cid & de Rodogune qui donneroit des Parades à la Foire. Ces sortes de goûts subalternes, deshonorent souvent les bons génies par les molles complaisances qu'ils ont pour des amis d'un certain genre adorateurs de ces espèces de productions, & qui pensent comme le peuple uniquement

ſenſible aux repréſentations des Sujets qui lui ſont familiers. Il eſt important à un Peintre, qui aſpire par le talent de l'Hiſtoire aux rangs les plus élevés, de rechercher les gens d'eſprit, & les amateurs de la bonne compagnie. Le caractère de bienſéance & de nobleſſe qui s'en répandra ſur tous ſes ouvrages, ajoûtera beaucoup à leur prix, & contribuëra le plus à les rendre les délices des honnêtes gens. Leurs auteurs me répondront qu'ils ne regardent ces ſortes de peintures que comme les délaſſemens de leurs grands ouvrages, & un amuſement qui ne leur coûte aucune peine d'eſprit, & moi, je leur déclare qu'ils remperont toûjours dans la médiocrité s'ils n'en uſent à l'égard de ces productions comme un galant homme qui fait de mauvais vers pour s'amuſer, & qui ſe garde bien de les pu-

blier. Ils ne me persuaderont point que l'on puisse atteindre à une manière originale & à un stile neuf en ce genre, ni dans aucun autre en se joüant, & sans une forte application; sans des études d'après les singularités de la nature. Enfin sans des recherches méditées & beaucoup exercées, il tombera dans la vile multitude des Peintres de ce genre qui inondent les Cabinets bourgeois de nos petits curieux dont ils font les délices.

D'ailleurs les loisirs d'un grand Peintre d'Histoire sont rares & précieux. Après avoir rempli ce qu'il doit à sa réligion, à sa famille, à ses amis, à la société dont il ne doit jamais se dispenser, quel tems pourra-t'il prendre pour divertissement des grandes occupations de sa profession, s'il emploïe le peu qui lui reste à travailler à de

nouveaux tableaux? Veut-il ſavoir quels ſont les délaſſemens d'un Peintre Hiſtorien? C'eſt de lire & d'étudier nos meilleurs livres d'Hiſtoire: d'y démêler les ſujets non-ſeulement intéreſſans & pittoreſques, mais encore ſinguliers, & hors des ſentiers battus. C'eſt d'en jetter tout de ſuite les idées ſur le papier dans leur premier feu, de crainte qu'elles ne ſe refroidiſſent en y revenant, comme l'ont pratiqué tous nos grands Poëtes & nos Ecrivains célébres. C'eſt de faire la revuë des deſſeins où il aura copié les morceaux de nos grands Maîtres qui l'ont frapé: ou bien de repaſſer dans ſes eſtampes les merveilles des excellens Peintres anciens & modernes; de méditer profondément ſur leurs beautés; de s'efforcer de découvrir la ſource qui les a produites, le germe qui a enfanté chez eux cette

vie,

vie, cette chaleur d'expression, cette rare intelligence, cette élévation d'idées sublimes dans leur composition que l'on admire. Dans ses loisirs il aura encore à étudier la partie du Costume, qui est la réligion, les mœurs, les habillemens, les bâtimens, les Sites, les arbres même de chaque païs, de chaque nation, & sur tout de celle qui fait le sujet du Tableau auquel il travaille.

Voilà les routes qui ont menés les Raphaël, les Poussin, les Rubens, les le Brun & quelques autres sur le sommet de cette montagne escarpée où est placé le temple de l'immortalité.

La Peine arrache seule aux Parques
leurs cizeaux,
Et les avares Dieux vendent tout
aux Travaux.

Dans le grand Tableau du Sr. Oudri d'onze pieds ſur huit, qui repréſente la chaſſe d'un loup forcé par des chiens étrangers qui appartiennent au Roi, tout eſt à remarquer. L'action de ces animaux & l'expreſſion effraïante de leur fureur; n'eſt pas moins admirable que l'art de ſon pinceau dans les touches fermes & féroces de leurs têtes, & de leurs grands poils ſinguliers & hériſſés, & que la correction du deſſein dans des poſitions momentanées, & difficiles à ſaiſir.

On voit encore un Tableau du même auteur, & dans le même genre dans la partie du Sallon ſur l'eſcalier. C'eſt une chaſſe au loup cervier qui n'eſt au deſſous du précédent que par la grandeur.

Il eſt rare qu'un Peintre, comme un auteur excelle en pluſieurs genres.

La vie ſuffit à peine aux études & aux laborieuſes veilles que demande une grande ſupériorité dans un ſeul. Cependant le Public n'a point encore décidé ſi les Tableaux de Chaſſe & d'Animaux, que le ſieur Oudri ſemble avoir portés à leur perfection, ſont fort au deſſus de ſes Païſages. Le grand nombre de ceux qu'il a peint pour le Roi, & pour pluſieurs particuliers, lui a fait un nom célébre dans ce dernier talent. Il a préféré en ce genre le ſtile ferme & vigoureux qui eſt le plus piquant, au ſtile vague, moëlleux & au grand fini. Les trois Tableaux que nous voïons ici de ſon pinceau ſemblent encore ſurpaſſer ceux des années précédentes. Rien n'eſt plus heureux que le choix de ſes Sites. On diroit que la nature voile ſes charmes aux regards des autres pour les déveloper aux ſiens.

Elle s'y montre parée de ses beautés naïves & rurales mille fois plus enchanteresses, & plus analogues à nos goûts naturels, que celles des Palais des Rois. On apperçoit ; on sent presque une fraîcheur réelle sous l'épaisseur & la verdeur de ses groupes d'arbres dont le feüillé est admirable, & dont il sait varier les formes, les touches, & les tons avec un art infini. Ce frais se montre encore à la faveur de ses eaux si bien distribuées, les unes tranquilles, les autres en mouvement ; son habile pinceau sait faire beauté de tout : ici un pont ruiné, là un moulin, plus loin une chaumière & des masures ajoûtent aux Sites familiers un Pittoresque enchanteur, & forment de si aimables aspects que la Nature semble s'être arrangée pour le charme de ses compositions.

Ce ſeroit trop d'ennui, ſi j'entreprenois d'examiner en particulier le grand nombre des Tableaux qui ſont expoſés cette année au Sallon dans un très-bel ordre, & avec une ſimmétrie agréable & difficile parmi tant de formes différentes. La tapiſſerie verte dont Monſieur de Tournehem, Directeur Général des Arts & Bâtimens de Sa Majeſté, a fait revêtir les murs du Sallon avant d'y attacher les Tableaux, leur eſt extrêmement avantageuſe, & cette attention de ſa part également favorable aux Peintres & aux ſpectateurs, a été remarquée du Public avec plaiſir, & a eu ſes éloges & ſa reconnoiſſance.

J'eſpére que les Peintres célébres dont la réputation eſt ancienne & décidée, tels que Meſſieurs Galloche, Courtin, Deſlyen, du Mons, Boiſot, Huilliot,

le Bel, Poitreau & quelques autres me pardonneront de ne pas parler de tous leurs Tableaux exposés. Ce seroit répéter les loüanges que leurs ouvrages ont reçus les années précédentes, & entre autres le sieur Favannes qui, étant plus qu'octogénaire, ne laisse pas de faire encore des choses agréables, & qui ne sont pas fort au dessous de son ancienne réputation. Ses Païsages ont un coup d'œil extrêmement riant par le frais & la verdeur de ses arbres touchés dans une manière tendre & moëlleuse; ses horisons sereins & clairs; ses ciels éclatans, souvent un peu trop bleus; ses Eaux d'une limpidité céleste, enfin le choix de ses Sites toûjours agréable sans être singulier. Il y en a quatre dans le milieu du Sallon vis-à-vis des croisées peints d'après nature, qui sont d'une vérité charmante, sur tout les

deux petits. Il est malheureux pour les curieux que les plus beaux ouvrages de ce Peintre soient éloignés de Paris. C'est au château de Chantelou à un quart de lieuë d'Amboise bâti par feu Monsieur d'Aubigni, que cet habile Peintre a déploïé toute sa sience en ce bel Art dans la grande gallerie. Il y a représenté toutes les cérémonies & la pompe superbe du premier mariage de PHILIPPE V. Roi d'Espagne ; Monsieur d'Aubigni avoit été envoïé dans cette Cour sous LOUIS XIV. & y avoit fait un long séjour. Il y a deux Sallons aux extrémités de cette gallerie comme à celle de Versailles. La fable de Phaëton fait le sujet de ces belles Peintures. On y voit son arrivée dans le Palais du Soleil, sa demande imprudente à son pere, la conduite de son char ; l'effroi & les cris des habi-

tans de la terre & des eaux à l'approche d'un embrasement général ; la punition de sa témérité, & enfin son superbe tombeau élevé par ses sœurs. Toute la magnifique Chapelle de ce château est encore peinte de sa main. L'on peut dire avec vérité que les beautés de ces ouvrages sont en très-grand nombre, & seroient admirées à Versailles.

Je reviens aux principaux Tableaux d'Histoire selon l'ordre de leur grandeur & de leur position.

Dans le fond du Sallon du côté de l'escalier, on en voit deux grands pour des dessus de portes de forme figurée, que les ouvriers appellent improprement chantournée. Ces deux Tableaux qui font Pendants, & destinés pour le Cabinet des Médailles à la Bibliothéque du Roi, sont du sieur Boucher qui a de la réputation, & représen-

tent l'Eloquence & l'Astronomie. L'ordonnance en est agréable, les draperies recherchées & légères, leurs tons variés & assez bien contrastés. Il seroit cependant assez difficile de deviner l'Eloquence par la phisionomie de la figure qui la représente, & qui est extrêmement froide & sans caractère. Quel feu! Quelle véhémence nous doit fraper dans les traits qui annoncent cet Art si puissant qui soûmet les esprits, & maîtrise à son gré toutes nos passions? On desireroit dans ses chairs un coloris plus fort & plus vigoureux: dans ses airs de têtes plus de noblesse & d'expression, sur tout dans ceux de ses Vierges, & qui eussent quelque rapport par la dignité & la décence à celles de Raphaël, des Carraches, du Guide, de Carle Marate, de le Brun, Poussin, & Mignard &c. qui sont toutes d'un carac-

tère noble & dévot ſans ſe reſſembler. On lui demanderoit encore un peu plus de vérité & de naturel dans ſes attitudes, ſur tout celles des Enfans, ou des Génies qui accompagnent ſes Sujets, & qui ſont la plûpart renverſées, violentes, ſans néceſſité & ſans beauté. Le Public penſe à peu près de même des Tableaux du ſieur Nattoire dont les carnations ſont encore plus foibles & dans un petit goût de mode très-clair à la vérité, mais en même tems très-fade. C'eſt aujourd'hui la teinte générale de preſque toutes nos productions dans les Lettres comme dans la Peinture, tout y eſt de la couleur des roſes & en conſerve la durée. On voit cependant au Sallon deux petits morceaux du ſieur Nattoire, qui repréſentent l'union de la Peinture & du Deſſein, & celle de la Poëſie lirique, & de la Mu-

ſique, & l'on a trouvé de l'agrément & de la fineſſe dans le pinceau de ces deux petits Tableaux dont les Sujets ſont très-propres au Cabinet d'un connoiſſeur auſſi délicat que Monſieur de Julienne pour qui ils ont été faits. Cependant comme on ne ſauroit concevoir la Peinture ſans le Deſſein, & que ces deux idées ſont inſéparables, on lui auroit deſirée une compagne moins triviale, & qui ne ſe trouvât pas dans tous les Tableaux, tous les deſſus de portes, dans tous les Emblêmes anciens & modernes, & ſur tout dans tous les frontiſpices gravés de nos livres qui traitent de la Peinture. Mais la plûpart de nos Peintres ſont peu inventeurs, parce qu'ils ſont peu ſtudieux & rares lecteurs; l'Ignorance eſt fille de la Pareſſe, & la compagne chérie de la médiocrité. Ennemie de l'émulation,

celle rétrecit les talens, & laisse tranquillement à ses rivaux laborieux la gloire de l'Invention, contente de remper obscurément dans la foule des copistes des pensées d'autrui; semblables à ces animaux stupides qui n'osent porter leurs pas hors de ceux qui les précédent. Ce n'est pas ainsi que les Raphaël, les Poussin, les Rubens, le Brun, le Sueur & tant d'autres ont acquis le titre de grands hommes, & l'immortalité dans leur profession, & ils ont tous été amateurs du savoir. Leurs Ouvrages sont des livres ouverts à toutes les Nations, où tout instruit; nulle circonstance nécessaire au sujet n'y est omise, & leur parole qui se fait entendre aux regards, souvent pénétre l'ame plus profondément que les plus éloquens écrits.

Dans le tableau d'Alexandre qui coupe

coupe le nœud Gordien, par le ſieur Reſtout, on a loué l'ordonnance & quelques beautés de détail. Sans ſouhaiter de l'intérêt dans un ſujet auſſi froid & auſſi difficile à traiter avec ſuccès, on y a deſiré plus de varieté & d'agrément dans la couleur locale. Le nombre & la grandeur des ouvrages où cet habile Peintre a excellé lui ont fait un nom au deſſus des éloges, ſoit par les routes ſavantes qu'il a ſu ſe fraïer dans le grand où les défauts ſont ſi ſenſibles, ſoit dans ſes expreſſions neuves & éloquentes dans les Sujets ſouvent communs & qui paroiſſent épuiſés. Telles ſont celles du Tableau de la Vierge avec l'Enfant Jeſus dans l'Egliſe du Séminaire des Miſſions étrangères, où la Vierge eſt repreſentée dans une attitude d'adoration de la ſainte Trinité ſi élevée & ſi ſublime, qu'elle

étonne le spectateur en le pénétrant d'une sainte vénération pour ce Mistère. Une composition si chrétienne & si éclairée paroît être l'ouvrage d'une haute piété, & d'une profonde méditation. Un grand Peintre (*) a dit qu'il seroit à souhaiter que tous les Tableaux des Eglises fussent excellens, & pathétiques, il les appelloit des Prédicateurs muets qui font souvent plus d'impression que la parole. On trouve dans les vies des Saints, (a) & dans celles de plusieurs Peintres, des exemples de cette vérité.

(*) Paul Veronese.

Deux Tableaux du sieur Collin de Vermont ont arrêtés agréablement les ïeux des spectateurs. Le premier est tout près de l'escalier. Son Sujet est une allégorie prise dans l'Histoire, & des mieux pensée. Auguste, cet Empe-

(a) S. Gregoire de Nice. Tableau du Sacrifice d'Abraham.

reur Romain, dont l'amour pour les grands génies & les beaux Arts a plus immortalisé le regne que ses actions les plus héroïques, paroît assis dans un lieu décoré où il vient se délasser du fardeau de l'Empire, & gouter le plus noble loisir des Héros. Tous les Arts l'environnent. La Peinture, qui doit y tenir le premier rang, est plus près de sa personne, & lui offre un Tableau représentant le sacrifice d'Iphigénie. La Sculpture à côté d'elle, tient le modéle d'une Statuë. L'Histoire s'y fait connoître par sa trompette, & sa couronne de Laurier. La Musique, la Géographie, l'Architecture forment des groupes d'une belle ordonnance. L'Auteur auroit pu varier davantage leurs habillemens trop maniérés, la plûpart de leurs draperies étant nouées sur une épaule, & l'autre découverte. Cet habile Pein-

tre a eu depuis long-tems les ſuffrages du Public pour les Tableaux d'Hiſtoire. Il expoſa il y a quelques années une grande ſuite de celle de Cyrus en une vingtaine de petits tableaux. Le Public y admira le beau choix des évènemens d'un regne auſſi célébre que celui de ce grand Roi des Perſes. Ces eſquiſſes coloriées avoient été faites pour être gravées, & les Curieux en verroient les eſtampes avec plaiſir. Les éloges du Public ne ſe ſont pas bornés dans celui d'Auguſte à la beauté de l'ordonnance ; il a ſenti tout l'ingénieux de l'Allégorie qui a déguiſé les traits de LOUIS XV. dont la protection qu'il accorde aux beaux Arts fait le ſujet du Tableau, ſous les traits de Céſar. Tout le monde a ſoupçonné nôtre Monarque bien aimé dans la figure de l'Empereur, ſans pouvoir aſſu-

ter que ce fût son véritable portrait; ce qui eût été beaucoup plus aisé, mais bien moins adroit, & flateur. C'est donc le regne de LOUIS XV. qui est désigné par celui d'Auguste; & qui pourroit excuser l'Auteur des Anachronismes qu'on y a remarqués. Tel est celui de la Gravûre qui lui présente une Estampe, & qui n'a été inventée que treize cens ans après son regne, aussi bien que les instrumens, & la forme des livres entiérement modernes.

L'autre Tableau du même Auteur est à l'extrêmité de la même face, & sur la même ligne. C'est Cléopâtre suppliante aux genoux d'Auguste devénu son maître par la défaite d'Antoine. N'aïant plus d'espérance qu'en sa beauté, ni de ressource qu'en la clémence du Héros, elle paroît à ses ïeux dans un profond abaissement où elle emploïe

rout l'artifice de ses charmes & de ses pleurs pour l'émouvoir. C'est ce moment que le Peintre a choisi pour le sujet de son Tableau. On voit dans ses traits une affliction accompagnée de dignité. Cette figure est si remarquable par son expression, & par la belle lumière qui y est répanduë, qu'elle rend celle d'Auguste peu intéressante. Il est vrai que le caractère de clémence, le seul que le Peintre a du lui donner dans cette situation, est une affection de l'ame assez intérieure, & qui ne produit au dehors presque aucun mouvement sensible ni dans les traits, ni dans l'attitude. C'est ce que le Brün, ce grand maître dans l'art de rendre les passions, avoit senti dans son tableau admirable des Reines de Perse aux pieds d'Alexandre, chef-d'œuvre de jugement & de sentiment dans l'ex-

pression des passions diverses qu'excite l'arrivée de ce Prince chez tout ce qui compose la tente de Darius : la soûmission, l'admiration, la confiance, le respect, la crainte, la terreur, nuances toutes différentes qui produisent une abondante varieté de phisionomies & d'attitudes exprimées avec une éloquence & une convenance parfaite & à la dignité des Princesses & à l'état de toutes les personnes de leur suite. Ouvrage qui fera éternellement honneur au grand sens & au génie sublime de cet excellent Peintre, l'Homere & le Quinte-Curce de LOUIS XIV. Il savoit que la clémence, cette vertu d'ailleurs si estimable dans les Souverains, est froide dans la représentation, c'est ce qui lui fit associer l'heureux effet que produit l'erreur de la mere de Darius qui croit Parménion être

Alexandre par l'avantage de la taille & de l'air du favori sur celui du Héros, ce qui occasionne à ce dernier l'action de prendre Parménion & de dire à Sisigambis qu'elle ne se trompoit point & qu'il étoit un autre Alexandre.

Il y a bien des beautés dans le tableau de Cléopatre du sieur de Vermont. La varieté & le choix des attitudes, l'expression des caractères des femmes de cette Princesse, & ceux des Officiers de la suite d'Auguste, l'accord des teintes vagues des figures placées dans le fond, avec les plus vigoureuses du devant de la scene, forment un bel ensemble & d'une heureuse harmonie. Mais comme il est peu de beautés exemptes totalement de défauts, celui que l'on y a remarqué & le seul considerable, c'est que la Reine d'Egypte & l'Empereur Romain n'y sont

point assez caractérisés pour être reconnus sans le secours du Livre imprimé qui en explique le Sujet. Cette obscurité naît du défaut d'attributs qui leur soient propres, soit dans les habillemens, le Héros n'étant point vêtu à la Romaine, ni l'Egyptienne en Africaine, soit par le lieu de la scene qui n'est nullement Historique. Ce sujet n'eût point été un Emblême pour le spectateur, s'il eût pu voir quelque part du Tableau les monumens somptueux & les sépultures en forme de Piramides que Cléopatre avoit fait construire près du temple d'Isis pour s'y renfermer avec ses richesses immenses, & d'où elle écrivit à Auguste sur des tablettes de cristal dans les termes les plus supplians. Un de nos Poëtes célébres, dont la finesse de l'expression égale celle du sentiment, a mis

en vers cette Epître. En voici deux ſtrophes.

Ah. Seigneur, à vos ïeux lorſque j'irai paroître,
Prenez d'un ennemi le viſage irrité:
Traitez-moi s'il ſe peut comme un ſuperbe maître,
Je craindrois trop vôtre bonté.

Je m'apprête à me voir en eſclave menée
Dans ces murs orguëilleux des fers de tant de Rois:
La maiſon des Céſars, telle eſt ma deſtinée,
De moi doit triompher deux fois.

Je penſe donc avec un ſavant Académicien de nos jours, qu'un Peintre d'Hiſtoire ne ſauroit trop étudier & raſſembler tout ce qui peut aider à l'in-

telligence de ſon Sujet. C'eſt ce qu'a pratiqué avec une ſévère exactitude le ſavant Pouſſin. Rien n'étoit mis au hazard ſur la ſcene de ſes Tableaux, & ſans une raiſon relative aux lieux, aux tems, aux mœurs, à la Réligion dans les ſujets de l'Hiſtoire qu'il expoſoit aux regards. Les bâtimens, les Temples, les Idôles, les habillemens, tout parloit, tout inſtruiſoit dans cette Poëſie qui n'a que le moment d'une action rapide, privée de circonſtances précédentes, & préparatoires pour amener l'eſprit du ſpectateur à cet évenement préſent, & y répandre la lumière. Sans cette maxime & cette loi inviolable, l'Hiſtorique en Peinture dont le but eſt d'inſtruire par l'agrément, devient un travail & une énigme pour le ſpectateur qui le fatigue & ſouvent le rebute.

Je terminerai les tableaux d'Hiſtoire

par un petit de cabinet du Sieur Pierre qui a étonné les connoiſſeurs. Il eſt placé dans le dernier rang d'en bas au deſſous de ſa Medée. Le ſujet en eſt ſimple & commun. C'eſt Venus ſur les eaux couchée dans une coquille de Nacre : des Tritons & des Naïades lui font cortége. Les uns attelés à cette ſingulière voiture, & les autres près d'elle en attitude d'admiration. On a d'abord cherché avec avidité le nom d'un pinceau ſi brillant que l'on ne devinoit point, & l'on a été charmé d'en trouver l'auteur dans le Sr. Pierre, qui a porté le Coloris dans cet ouvrage à ce degré d'éclat & d'agrément. On a toûjours regardé cette partie comme la plus enchantereſſe des trois de la Peinture, celle qui appelle le ſpectateur, & qui conſtituë ſon nom & ſon caractère. Le Peintre qui n'excel-

lera

sera que dans la partie du dessein, ne sera jamais qu'un grand Dessinateur. Cette correction se peut même acquerir à un certain point par une étude opiniâtre. On placera au rang des grands génies & des hommes d'imagination, ceux qui mettront beaucoup de feu, de traits singuliers & poëtiques dans leurs ouvrages, & dont la veine sera féconde & riche en inventions; mais ce ne seroit point encore là de grands Peintres, s'ils ne nous enchantent par la couleur. On estimera un excellent Géométre celui dont on admirera l'art & la sience des raccourcis, & des illusions étonnantes de la Perspective. Mais l'on ne pourra jamais concevoir un véritable Peintre sans la partie du Coloris. C'est son charme qui m'attire par le brillant éclat des objets imités, & cette imitation portée au plus

haut degré est souvent plus séduisante & plus enchanteresse que le vrai même auquel elle ajoûte par le choix de ce qui est le plus beau dans la nature ; & dont on ne sauroit trouver l'assemblage que par un heureux hazard qui n'arrive presque jamais ; ce qui excite en nous un double plaisir dans le même instant, celui de la vuë d'un objet parfait dans toutes ses parties, & celui d'admirer l'art & la magie de l'imitateur qui nous trompe si agréablement. Et il ne faut pas croire que cette haute intelligence du Coloris ; & cet artifice de séduction soit aisée. Parmi le grand nombre de Peintres célébres dans les Ecoles, combien peu de parfaits coloristes ? Leur rareté ne doit point nous étonner. Quel art pour conserver la pureté des teintes vierges & primitives, & les faire cependant monter à ce degré éminent de

fraîcheur & de lumière par le mêlange des demi teintes sans altérer ni fatiguer les couleurs simples & fondamentales? Quelles recherches infinies pour trouver les tons vrais de ces demi teintes, ou plûtôt quel heureux hazard dans leur découverte! Je dis un heureux hazard, puisqu'un si grand nombre de Peintres ont passé leur vie à les chercher sans avoir pu y réüssir. Le Coloris de la Venus du sieur Pierre est d'autant plus admirable qu'il ne s'est aidé d'aucun fond, d'aucune opposition avantageuse. C'est l'Ether, c'est la couleur céleste qui fait le champ de son tableau.

Après avoir rendu justice à la beauté de la couleur dans ce petit ouvrage, je crois assez de passion à l'Auteur d'arriver à la perfection de son art, où il semble voler, pour desirer d'apprendre les sentimens du Public sur ses défauts,

Il a trouvé dans l'air de tête de cette brillante Venus, peu de noblesse & de graces. Le choix de son attitude n'est ni heureux ni agréable ; le goût de dessein en est médiocre & pesant. On a observé des teintes rougeâtres déplacées sur le haut de la gorge. Dans les figures des Tritons & des Génies, celui qui tire le berceau de la mère des Amours avec des traits, & des liens si galans, porte un caractère barbaresque & presque horrible qui a déplu à bien des personnes. Plusieurs ont été frapées d'un contraste aussi violent avec la plus belle des divinités, dont la présence seule doit répandre des Graces, ou du moins adoucir la férocité de tout ce qui l'environne. On est convenu que le Triton principal qui est sur le devant, est peint avec beaucoup d'art, & des touches fieres & savantes dans

sa figure & sur tout à la tête; on les a trouvées admirables, mais point agréables. Rien n'est encore mieux peint, & d'un meilleur ton de couleur que le groupe des figures qui sont à ses côtés: on y voit des lumières de reflet imaginées avec une vrai-semblance surprenante, & qui produisent des effets très-heureux: mais il y a des négligences dans la correction du Dessein qui ne sont pas pardonnables. Dans la figure du Triton qui est le plus près de Venus, & sur lequel est posée sa main droite, le bras droit de ce Triton, qui est couché, paroît trop long & rompu dans la partie où le gauche s'appuïe sur lui. L'effet du raccourci dans ce dernier, & la main même sont d'un Dessein très-négligé & peu correct, aussi bien que la gauche de Venus qui est dans la demi teinte. L'Auteur doit

ſon charmant Tableau, c'eſt qu'il ſe ſoûtienne quelque tems dans cet éclat. Qu'il me ſoit permis à ſon ſujet de faire des reproches de la part du Public à preſque tous nos Peintres d'à préſent, ſur le peu de durée de leur Colo-ris, que dix années au plus emportent & effacent au point de mettre au niveau du rien, des Tableaux achetés fort cher, & qui nous avoient enchantés. Tels ſont ceux du charmant Vatteau à qui il n'a manqué que cette partie pour être le Peintre le plus ſéduiſant, & le plus piquant de tous nos modernes. Quels ſont aujourd'hui la plûpart de ſes Tableaux ? Un aſſemblage informe de couleurs qui détonnent toutes, & qui ne laiſſent aux figures ni vie ni vraiſemblance. A quel point de dégoût les Roſes du Sr. Tremoillere ſont-elles aujourd'hui flétries,

qu'il a mis si fort à la mode ? J'en dirois autant de plusieurs de nos modernes si frais & si fleuris, si je ne voulois garder le silence sur ceux qui sont vivans. Je sai que la sience d'emploïer les couleurs contribuë beaucoup à leur durée, mais la source de leur ruine vient aussi dans la plûpart du peu de connoissance en général de nos Peintres françois dans le choix des Couleurs qu'ils achetent toutes broïées pour la plûpart. Cette sience a fait la principale étude des grands Coloristes Flamands & Italiens. Ils n'ont épargnés ni dépenses, ni voïages pour tirer leurs couleurs des païs étrangers les plus éloignés, & pour les puiser dans leurs sources. L'œconomie de l'Azur-d'Outremer, qui est d'un grand prix, est une cause très-ordinaire de leurs changemens; lui seul bien emploïé éternise

tres Peintres ne font pas toûjours vrai-semblables. On y a cependant desiré un peu plus de varieté dans leurs teintes, dont le ton est trop égal. L'art avec lequel il fait participer des vapeurs de cet Elément, les Rochers, les Bâtimens, les Môles & tous les objets qui sont sur la scène, aussi bien que sa perspective aërienne & nébuleuse, tout cela est d'un grand Peintre, d'un Phisicien habile scrutateur de la Nature, dont il sait épier les momens les plus rapides & les plus singuliers avec une sagacité étonnante. On admire en lui un rival du Claude dans l'artifice & la vérité avec laquelle il saisit ce qui n'a point de prise, & représente ce qui est sans couleur, c'est ce serein, cette vapeur, cet Atmosphere chargé d'une humidité imperceptible. Supérieur en un point au Lorrain qui n'a pu enrichir ses beaux

beaux Païsages de figures faites de sa main, & qui fussent supportables. Celles au contraire du sieur Vernet sont dessinées dans un bon goût & agissent même avec intention. On a remarqué quelques légers défauts de Perspective dans la fabrique d'une espéce de jardin en terrasse planté de ciprès & soûtenu par des arcades, où les tons des objets fuians soit dans la maçonnerie, soit dans les arbres, ne sont pas dégradés. Mais les autres beautés de ce Tableau pourroient faire excuser ce défaut qui mérite cependant l'attention de l'Auteur. La scène de ses devants, & de ses Ports est vivante, animée, & variée par différentes actions qui jettent de l'amusement où l'on ne peut mettre de l'intérêt. Je finis son éloge en lui confirmant ceux du public & l'admiration de tous nos connoisseurs délicats

de ses ouvrages qui doivent faire beaucoup d'honneur à nôtre Nation chez les Italiens.

Je passe à l'exposition des Portraits, le genre de Peinture aujourd'hui le plus à la mode, & le plus accrédité. Je commencerai par les Portraits à l'huile fort au dessus des Pastels soit par la sience & la difficulté du succès, soit par la solidité de leur durée qui ne sauroit être comparée aux beautés volatiles des craïons, & dont les finesses si piquantes, & admirées avec justice, sont aussi fragiles que la Glace qui les défend, & disparoissent à la première chûte du Tableau, où à la pénétration de la moindre humidité des lieux où ils sont placés.

Le sieur Tournière comme le plus ancien doit avoir les premiers éloges. Il les mérite par les ouvrages sortis

anciennement de son pinceau, & par ceux qu'il nous donne encore malgré son grand âge. Ce Peintre a excellé dans les petits Portraits & sur tout dans ceux d'environ un pied de hauteur. Il a mis un art infini dans les bordures peintes dont il les accompagnoit, & qui faisoient partie du Tableau. Elles étoient ornées de petits animaux singuliers, d'insectes, de pampres, de chardons, & autres plantes; & cela peint dans la meilleure manière, & d'un coloris fondu & précieux comme celui des bons pinceaux Flamands. Il a encore très-bien réüssi dans les lumières de flambeaux violentes & réfléchies. Le Tableau de la famille de Monsieur Lallemand exposé au Sallon, est plein de choses excellentes, sur tout dans la partie à la droite du spectateur peinte il y a déja long-tems, & dans une très-

bonne manière. Presque toute la partie à gauche du Tableau a été retouchée depuis peu, & fort différente. Ce sont de nouvelles têtes que l'Auteur a mis à la place des personnes de la famille décédées. On voit encore d'autres grands Portraits de lui dans le Sallon, celui de Monsieur le Duc de Brissac a été approuvé; Monsieur de Bernage Prévôt des Marchands, & quelques autres. Outre les Portraits il y a encore de son pinceau un petit tableau de Julie dans le temple de Vesta, où les connoisseurs trouveront des choses faites avec bien de l'esprit.

Le nom du sieur Nattier suffit à ses Portraits pour leur éloge. L'avantage qu'il a sur la plûpart en ce genre, d'être un bon Peintre d'Histoire, lui donne celui d'une plus grande intelligence dans la composition du Portrait histo-

rié. Ses têtes ont beaucoup de force, la pureté de ſon deſſein eſt très-remarquable. La belle entente de ſes Draperies, leur légèreté & leurs mouvemens, leurs tons neufs & variés, le travail de ſes ciels, & la belle harmonie de l'enſemble, forment de ſes Portraits de vrais Tableaux. On lui demanderoit un peu plus de recherche dans le choix de leurs emblêmes vulgaires & ſouvent répétés. La compoſition de celui du Sieur Bonier de la Moſſon a des beautés très-ſingulières. La poſition eſt belle, l'action vraïe & d'un bon choix, tout y eſt ſage & bien penſé. Le détail des parties, qui compoſoient ſon rare cabinet, ſont d'un ton excellent; & il réſulte de ce bel exemple un repos agréable à la vuë, & une harmonie qui ſatisfait extrêmement les plus difficiles. Avant de finir l'article du ſieur Nattier,

je dois parler d'un de ses portraits le plus à mon gré de tous ceux que j'ai vu de lui. Il est chez Monsieur le Commandeur de G. dans le Palais du grand Prieuré au Temple. C'est celui d'une Dame de ses parentes qui est estimé un chef-d'œuvre de perfections & d'agrémens. Tout ce que l'on peut imaginer de grâce & d'élégance dans une phisionomie se trouve dans celle-là, & en même tems ce que le pinceau peut assembler de finesses dans l'artifice de la couleur, & la séduction de ses effets, est réüni dans cet ouvrage. Je ne doute pas que la délicatesse du goût de M. le Chevalier de G. n'ait piqué le Sieur Nattier & qu'il n'ait fait un effort de perfection en faveur d'un connoisseur aimable, & bien plus recherché par les charmes de son esprit, & la candeur de son caractère que par une belle &

ample collection d'Estampes rares & étrangères d'oiseaux & d'animaux peints excellemment à Guazze, & de sa bibliothéque singulière & unique en un certain genre. Elle contient tous les Poëtes Italiens sans exception d'un seul, & tout ce qui a été imprimé de leurs auteurs sous le titre de Nouvelles. Ces livres sont des mieux conditionnés, & les éditions des plus précieuses.

J'aurois du parler du sieur Chardin dans le rang des Peintres compositeurs, & originaux. On admire dans celui-ci le talent de rendre avec un vrai qui lui est propre, & singulièrement naïf, certains momens dans les actions de la vie nullement intéressans, qui ne méritent par eux-mêmes aucune attention, & dont quelques-uns n'étoient dignes ni du choix de l'Auteur, ni des beautés qu'on y admire; ils lui ont fait cepen-

dant une réputation jusques dans le païs étranger. Le Public avide de ses tableaux, & l'auteur ne peignant que pour son amusement & par conséquent très-peu, a recherché avec empressement pour s'en dédommager les estampes gravées d'après ses ouvrages. Les deux Portraits au Sallon grands comme nature, sont les premiers que j'aïe vu de sa façon. Quoiqu'ils soient très-bien, & qu'ils promettent encore mieux, si l'auteur en faisoit son occupation, le Public seroit au desespoir de lui voir abandonner, & même négliger un talent original & un pinceau inventeur pour se livrer par complaisance à un genre devenu trop vulgaire & sans l'éguillon du besoin. Il a donné cette année deux petits morceaux au Sallon, dont l'un est ancien avec quelques changemens nouveaux; c'est le

Benedicité de l'enfant si connu, & celui, qui n'avoit point encore paru, représente une aimable paresseuse sous la figure d'une Dame dans des habits négligés & de mode, avec une phisionomie assez piquante, envelopée dans une coëffe blanche nouée sous le menton qui lui cache les côtés du visage. Elle a un bras tombé sur ses genoux qui tient négligemment une brochure. A côté d'elle, un peu sur le derrière, est un rouet à filer, posé sur une petite table. On admire la vérité de l'imitation dans la finesse de ses touches, soit dans la personne, soit dans le travail ingénieux de ce rouet, & des meubles de la chambre.

Le Peintre en Portraits dont je vais parler, s'est tiré de la foule depuis long-tems par d'excellens ouvrages. C'est le Sieur Tocqué dont le pinceau

eſt moëlleux & très-agréable, auſſi bien que ſa couleur dans un ton élevé, & d'une belle manière. Entre pluſieurs excellens que l'on voit de lui cette année au Sallon, celui d'une Dame un peu âgée en manchon a arrêté tout Paris. La bienſéance de ſon ajuſtement extrêmement conforme à ſon âge, a donné une idée très-avantageuſe de l'original, & diamétralement oppoſée à l'impreſſion que fait avec juſtice ſur le Public l'imprudence de celles, qui n'étant jeunes ni jolies, ſe font repréſenter avec les galans attributs de la Déeſſe de la Jeuneſſe, & en pompons de couleurs. Du mépris de la Divinité on paſſe à celui du Pinceau que l'on croit & ſouvent injuſtement, Auteur de l'Apothéoſe ridicule par intérêt, ou par adulation.

Le Portrait de cette Dame agée &

d'une belle phiſionomie, eſt un ouvrage excellent, qui a eu l'admiration publique, & qui la mérite. Tout y eſt fait avec un bon ſens, un accord, une vérité de couleur & de détail qui peut ſoûtenir l'examen le plus ſévère. Il y a des nuances dans les teintes du viſage d'un pinceau ſavant. Le ton des cheveux, des deux coëffures, du linge, des étoffes, tout y eſt parfait, & rien à deſirer.

Celui du célébre Crébillon fait par le Sr. Aved eſt encore un très-beau Portrait & fort reſſemblant. Tout ce qui l'accompagne y eſt peint avec un artifice merveilleux. Mais comme l'imitation ſeule des traits du viſage, quelque exacte qu'elle ſoit, n'eſt point ſuffiſante pour donner l'idée d'un homme auſſi ſingulier que celui-ci, & de qui la chaleur du génie échauffe ſans ceſſe

l'action, & donne à sa phisionomie toute la véhémence du Cothurne, on auroit souhaité qu'à une imitation des traits si parfaite, on eût jointe une action liée par un beau choix d'attitude à celle de sa phisionomie, ce qui auroit fait tableau, & tableau d'ame & de caractère. Et combien de beaux momens il y avoit à choisir parmi tous ceux où il déclame avec une force d'expression si pathétique les endroits sublimes de ses Tragédies! On est tout étonné de le trouver ici en pied sur une grande toile, droit, immobile, sans action, & tel qu'on ne le voit jamais. Le Portrait d'ailleurs est excellent & mérite les éloges qu'il a reçu du Public, & tous ceux du même Auteur exposés dans le Sallon.

Le sieur Nonnotte s'est élevé cette année-ci dans le Portrait à un degré de

de réputation bien supérieure aux précédentes. Celui qu'il vient de donner au Public lui a attiré des admirations très-méritées. On peut l'appeller un Tableau par la science de la composition. Il y a placées deux personnes de grandeur naturelle distinguées par leurs noms & par leur service, dont il a liée l'action par une conversation d'étude, & ce qui est pensé de bon sens, & qui aide beaucoup à la vérité dans le Portrait, c'est que les visages ressemblent parfaitement sans avoir le défaut ordinaire à la plûpart des Portraits qui détournent leurs regards de l'occupation qu'on leur donne, pour les fixer stupidement & hors de propos sur le spectateur. On sent le mauvais effet de cette routine dans le Tableau d'ailleurs excellent du sieur Tournière, qui représente la famille du sieur Lallemand,

L

où ce grand nombre de figures qui ne se parlent ni ne se regardent, aïant tous les ïeux fixés sur les spectateurs, ressemblent à des statuës, ou à des personnes qui jouënt à la Meduse obligées de garder exactement l'attitude où elles sont surprises. Il y a cependant des occasions où il est nécessaire ou du moins convenable d'arrêter les ïeux du Portrait sur le spectateur, c'est lorsque la figure est oisive & sans aucune intention.

Il y a une infinité de beautés dans le Tableau du sieur Nonnotte qui méritent de grands éloges. La position aisée des deux figures, & qui est bien dans le caractère de leur action; c'est un père qui enseigne son fils: il est assis le plus en vuë & sur le devant du Tableau: Il parle à ce fils de la main droite; les bras & les mains étant le

langage de la Peinture ; il le regarde pendant que ce fils mesure la figure de la Terre sur un globe posé entre eux ; le père tient de l'autre main un livre sur ses genoux. Toutes les couleurs des chairs sont d'un bon ton, de même que les étoffes, & le linge travaillées avec un grand succès. L'ordonnance de toutes les piéces de ce cabinet d'étude est recherchée & savante. Enfin tout le détail, & toutes les parties de ce bel ouvrage égalent son auteur à ce que nous avons de mieux en ce genre, pour ne rien dire de plus.

Avant de quitter les portraits à l'huile, je dois une loüange particulière à celui du sieur Coypel qui s'est peint lui-même, & dont j'aurois du parler des premiers, si le Public n'étoit depuis long-tems accoûtumé à voir d'excellentes choses de lui dans ce genre.

Quoique l'on soit moins étonné de trouver la perfection du Portrait chez un grand Peintre d'Histoire, on doit toûjours de l'admiration & des éloges à ceux qui réünissent à un certain degré de supériorité autant de talens.

Je passe malgré moi sous silence plusieurs autres Portraits à l'huile qui ont été goûtés, tels que ceux du Sieur le Sueur, & sur tout le Joueur de vielle qui est d'une bonne manière, & d'une couleur excellente; ceux du Sieur des Lyen, & quelques autres.

Je viens aux Pastels, espéce de Peinture excessivement à la mode, & à laquelle le Sieur de la Tour a donné une vogue & un crédit qui semble ne pouvoir pas augmenter, par les prodiges qu'il a enfanté en ce genre. Il est vrai qu'il a fait une foule de misérables imitateurs. Tout le monde a mis

ces craïons de couleur à la main : il en est de même chez nous de tout ce qui est de mode, le Public l'adopte avec fureur. Combien l'inimitable Vatteau a fait de mauvais singes dans son tems !

Parmi les Pastels de cette année, le Portrait du Sieur Restout fait par le Sieur de la Tour pour sa réception à l'Académie, a rassemblé le plus de suffrages. Il a su éviter le contresens que j'ai observé ci-dessus, & s'est bien donné de garde de faire contempler sotement le public à celui qu'il fait dessiner d'après un modéle. Bien des gens auroient souhaité qu'il eût fait entrer ce modéle dans sa composition, & que le Public eût été instruit de ce qu'il regarde avec cette vivacité d'attention qui donne l'ame & la vie à son portrait. On a trouvé cependant l'expression un peu

trop forte pour une action aussi tranquille ; elle paroît même chargée. L'on a encore desiré plus d'union dans les chairs du visage dont les touches sont un peu séches & découpées ; elles auroient pu être mieux fonduës sans faire tort à la ressemblance, ce qu'il a excellemment pratiqué dans plusieurs de ses portraits, & particuliérement dans celui de M. Paris de Montmartel qui est tout auprès, & qui est parfait. Toutes les autres parties du Portrait du Sieur Restout méritent une attention particulière & semblent disputer de vérité avec la nature. L'Etoffe de l'habit, le linge, le porte-feüille, tout y est à admirer.

On trouvera encore au Sallon un Portrait en Pastel par le Sieur Nattier d'un particulier en bonnet fourré, & en robe de chambre, qui est d'une

vigueur de couleur admirable, & d'un grand caractère de Dessein.

J'aurois bien des choses à dire en faveur des Pastels des Sieurs Droüais, Loir, Perronneau. Les Portraits en Mignature du Sieur Droüais mériteroient un examen particulier qui lui feroit beaucoup d'honneur, & feroit entièrement à son avantage; mais ce feroit répéter une partie des loüanges que je viens de donner aux talens de leurs Confrères, & que je n'ai point l'art de sçavoir varier.

Mon dessein étoit de me borner aux réflexions du Public dans l'examen des Tableaux exposés: le champ étoit assez vaste. Cependant ce silence sur les beautés des ouvrages de nos Sculpteurs, dont les talens égalent ceux de nos Peintres, quoiqu'il leur soit beaucoup plus difficile d'exceller, auroit pu faire

soupçonner le Public ou de les avoir regardé avec indifférence, ou que ses jugemens ne leur ont pas été favorables, ce qui est fort éloigné de la vérité ; j'en vais rendre un compte exact.

Je commence par le Sieur Bouchardon, dont le ciseau nous a si souvent enchanté par la correction, autant que par le grand goût de son Dessein comparable à celui de l'Antique du premier ordre qu'il a toûjours pris pour modéle, & en dernier lieu par la simple & savante composition d'une Fontaine ruë de Grenelle, qui auroit mérité un lieu plus favorable & à la beauté de l'idée & à celle de l'effet. Quel riche point de vuë auroit fait ce beau monument s'il eût été placé! Mais tel est le destin de Paris, cette capitale du plus beau Roïaume de l'Uni-

vers, qui devroit exceller sur toutes les autres par la beauté de ses édifices, la largeur & l'allignement de ses ruës, le nombre de ses Places, l'abondance & la magnificence de ses Fontaines, & des monumens publics. Cette Ville cependant est des plus irrégulières & la moins décorée. Rien n'est plus sensible à la Nation que l'imperfection du Palais du Louvre, le plus superbe édifice qui eût existé sur la terre s'il eût été fini. Le seul Peristile de la façade du côté de St. Germain l'Auxerrois avoit déja mis ce Palais au dessus de tout ce que la Grèce & l'Italie ont jamais élevé si non de plus somptueux, du moins de plus correct, soit en Architecture soit en Sculpture. Quelle grandeur de goût! Quelle sublimité dans la belle ordonnance & les proportions admirables de cette superbe

Colonnade ! Quelle ſavante perfection dans la ſculpture des Chapiteaux, & dans l'exécution de tous les ornemens des Friſes, des Plattebandes, & des Platfonds ! Quelle ſage œconomie dans leur diſtribution ! Toutes ces merveilles qui feroient la gloire & l'honneur de la France, ſont aujourd'hui abandonnées, & maſquées par des bâtimens de toute eſpéce qui les environnent & qui dérobent aux Etrangers, & même aux Citoïens le plaiſir & la ſatisfaction de pouvoir admirer leurs propres beautés.

Je reviens au Sieur Bouchardon. Il a expoſé un modéle en plâtre repréſentant le Dieu de l'Amour, qui veut (dit-on) ſe faire un arc de la maſſuë d'Hercule. La correction, & les belles proportions de cette petite figure ont eu une approbation générale du Pu-

blic, & beaucoup d'éloges des Artiſtes. Les Curieux d'un goût délicat, & qui n'admirent les beautés de l'art qu'autant qu'elles ſervent à l'expreſſion d'un ſujet heureux & intéreſſant, ont été plus modérés dans leurs éloges. Quelque fineſſe qui ſoit cachée ſous le voile miſtérieux de cette allégorie aſſez froide en faveur du pouvoir de l'Amour ſur les plus grands Héros, la difficulté extrême d'une heureuſe exécution par l'impoſſibilité de ſaiſir dans cette action, & dans le travail mécanique de ce Dieu pour cette Métamorphoſe, un moment de nobleſſe, d'intérêt, ou de vraiſemblance, a été une raiſon ſuffiſante aux connoiſſeurs pour rejetter ſur le choix du ſujet la froideur de l'exécution. Si ce choix, comme il a été dit ci-deſſus, eſt ſi important aux Peintres, combien l'eſt-il davantage aux Sculp-

cteurs privés du ſecours des couleurs pour rendre celle de la Nature, & donner la vie & la vérité aux objets! Joignez encore à ce défaut, celui des Epiſodes pour aider à l'intelligence & à l'intérêt du ſujet, qui ſont ordinairement rares, & en très-petit nombre, tel eſt celui-ci où il ſeroit difficile d'en placer. Sculpture n'a donc pour s'exprimer que la voix de l'action dans ſes figures. C'eſt ſon éloquence qui leur donne ſeule le mouvement & la vie, qui peut annoncer clairement ſon ſujet au ſpectateur, & par-là y jetter de l'intérêt, ſuppoſé que l'Auteur ait fait choix de quelqu'un qui en ſoit ſuſceptible, c'eſt ce que le ſieur Bouchardon n'auroit pu faire ici avec toute la ſience de ſon ciſeau & ſon génie. L'effort de ce Dieu & ſon appui ſur un morceau de bois & dont on ne ſauroit prévoir

prévoit le dessein, sans aucun instrument dans ses mains pour l'exécuter, rendra peut-être cet ouvrage une énigme à la postérité.

A l'égard des beautés de ce petit modéle, on convient que les contours en sont coulans, élégans dans le goût le plus excellent, & les proportions les plus autorisées de l'antique. Il y a cependant des aspects qui lui sont peu favorables. Tel est celui du côté où la tête est tournée, & regarde le spectateur assez froidement & sans nécessité. son bras qui s'abaisse & semble s'unir à sa cuisse, forme à la vuë des parties maigres, extrêmement allongées, dont l'effet n'est pas heureux.

Le Public n'a pas à craindre que ses réflexions ne soient bien reçuës de la part de ce grand Sculpteur. Il a toûjours admiré avec justice ce que son

ciſeau a fait d'excellent, auſſi bien que ſon divin craïon qui nous a donné des deſſeins comparables à tout ce que les plus grands maîtres de l'Italie nous ont laiſſé dans ce genre.

Les quatre buſtes de marbre blanc qui ſe voïent à la ſuite du modéle dont je viens de parler, ſont de la main d'un très-habile Académicien le Sieur Adam l'aîné. Il a ſi ſouvent remporté les ſuffrages du Public par les belles productions de ſon ciſeau, qu'il ſeroit inutile d'en faire l'éloge. Le modéle de St. Jérôme pour l'Egliſe des Invalides qu'il expoſa l'année dernière, fut regardé comme un chef-d'œuvre par la beauté de ſa compoſition, & par l'expreſſion ſublime qu'il avoit jetté ſur le viſage de ce Père de l'Egliſe. Ces quatre buſtes-ci, dont le marbre eſt manié avec bien de l'art, repréſentent

les quatre Elémens. L'Air est habillé d'une façon ingénieuse. Sa draperie est formée de la dépoüille d'une Aigle, dont la tête tombe d'un côté sur le devant de l'estomac, & les pieds de l'autre sur le même devant du buste. L'air de tête de celle qui est coëffée de feüilles de jonc, simbole de l'Eau, est d'un goût noble & extrêmement gracieux. Il y a des petits détails à remarquer dans ces bustes, dont le fini est admirable. Celui du Feu est un peu pesant & le moins heureux.

Les modéles que l'on voit à la croisée au dessus sont du Sr. le Moine le fils dont on peut appeller le ciseau celui des Graces. Faveur rare! & que ces Déesses n'accordent ni aux desirs, ni aux travaux, quand elles n'en ont pas doué le Peintre ou le Sculpteur à sa naissance! C'est une espèce de charme diffi-

cile à définir. C'est une *Venusté*, si j'ose me servir de ce terme, répanduë sur toute la figure, & principalement sur ses traits, qui produit cet intérêt tendre, cette admiration douce & intérieure que nous sentons à la vuë de certains ouvrages, tels que plusieurs de Raphaël, de l'Albanc, & des belles statuës Grecques. C'est sur le modéle du sieur le Moine qu'a été fonduë la fameuse figure équestre de LOUIS XV. pour la ville de Bordeaux & qui l'a comblé d'honneur. Il a exposé cette année-ci au Sallon cinq piéces. La première est le modéle de la figure de St. Grégoire pour l'Eglise des Invalides. On admire dans sa phisionomie un caractère de piété & de dignité qui imprime du respect pour ce Pontife, & qui prêche autant la pénitence que les paroles du saint Evangile qu'il tient à la

main. La draperie de ses habits Pontificaux est d'une simplicité majestueuse. Ce modéle a été généralement approuvé. Trois portraits en terre cuite sont à côté. Celui du milieu est le buste du Sieur Parrocel, qui fait tant d'honneur à la Peinture, & à sa nation. Le Public a été très satisfait de voir la belle phisionomie de celui dont il admire les Ouvrages dans le Sallon. Dans l'examen des Tableaux, j'ai oublié de parler de trois moïens de sa façon. L'un est Monsieur le Duc d'Orléans, à cheval, dont la position est hardie, & d'un beau choix. Les autres sont une Bataille, & deux petits camps de Gardes Françoises & Suisses, d'une manière peu finie, mais touchés d'art, & avec une vérité sensible aux ignorans comme aux connoisseurs.

On voit aux côtés du portrait du

Sieur Parrocel en terre cuite, deux petits bustes de la même matière & du même Auteur. Ce sont deux portraits où l'argile est maniée avec beaucoup d'esprit, & avec ces graces qui lui sont familières. On trouve au même endroit, & de la même main, un très-petit modéle de Narcisse si connu dans la Fable par la punition de son amour propre. Quoiqu'il soit extrêmement croqué, tout y est feu & génie.

Deux grands bas reliefs en plâtre ovales dans la croisée au dessus, sont les modéles de ceux que l'on voit au portail de l'Eglise des P. P. de l'Oratoire St. Honoré qui vient d'être achevée, & dont l'Architecture est composée de deux Ordres, l'Ionique au rez-de-chaussée, & au dessus le Corinthien. Elle est d'une belle proportion, & d'un dessein sage & correct, quoi-

que sans invention. Ce Portail a été fort approuvé du Public, & il le mérite par la propreté de l'appareil, & la recherche de la sculpture. Il a la destinée de tous les beaux morceaux d'Architecture de cette Ville, c'est qu'on ne sauroit les voir : je veux dire que l'on ne peut se placer dans un point de vuë convenable pour les observer. Tout le monde sait que dans les règles de la Perspective, pour bien juger des proportions d'un bâtiment en hauteur, tel qu'une façade d'Eglise, un Portail, une Tour, &c. il faut être placé dans une distance au moins égale à sa hauteur. Si sa hauteur, par exemple, est de vingt toises, il faut que l'œil du spectateur soit éloigné au moins de vingt toises du pied de l'Edifice, afin que les raïons qui partent de l'œil, en puissent embrasser toutes les parties, juger

des effets de l'ensemble, & si l'Architecte a eu égard aux règles de l'Optique dans sa composition. Dans un bâtiment en largeur, l'œil du spectateur doit faire le sommet d'un angle équilatéral dont la façade du bâtiment est la base. On voit par-là s'il est beaucoup de morceaux d'Architecture dans cette Ville-ci, & sur tout de Portails d'Eglise que l'on puisse observer dans leur point de vuë. Le premier de tous & qui est estimé un des plus parfaits de l'Europe, celui de St. Gervais, a le même inconvénient que le nouveau de l'Oratoire. C'étoit cependant celui de tous où il eût été le plus aisé de remédier aux obstacles qui en dérobent la vuë. De petites maisons laides & caduques, qui dépendent de la Ville, menacerent ruine il y a quelques années, & l'on fut contraint de

les démolir. Un zélé Citoïen (*) fort considéré dans la place qu'il occupe, mais bien plus estimé par ses sentimens, se mit, pour ainsi dire, aux pieds de Monsieur ***. pour obtenir au nom de toute la Ville de ne point rebâtir dans l'espace nécessaire pour permettre la vuë de ce bel ouvrage, monument de l'habileté de nôtre nation & qu'elle peut opposer à tout ce que l'Italie a de plus correct, & de plus admirable en ce genre. Il eût beau supplier, il ne put jamais trouver le Citoïen dans le Magistrat, ni le rendre sensible à ce qui lui auroit fait éternellement honneur. Il persista à préférer un vil & très-modique intérêt au bonheur de s'immortaliser, & d'être comblé d'éloges, en faisant jouïr ses compatriotes d'un spectable si cher & si précieux aux amateurs des beaux Arts étrangers

(*) M. Grassin.

& regnicoles. Ce fait arrivé parmi nous au milieu du Roïaume, dans le sein de la Capitale, pourroit-il être crû chez les Peuples sauvages, & les moins policés, mais capables de raisonnemens; si, après les avoir instruits de nos goûts & de nôtre passion pour les beaux Arts, jusques à établir des Académies en leur faveur, ils nous voïoient agir d'une façon entièrement opposée à nos sentimens, à nos intentions, & au but de nos établissemens! pourroient-ils refuser leur mépris à une Nation aussi inconséquente?

La plûpart des autres Portails n'ont pas de plus heureux emplacemens. On ne sauroit voir celui de la Chapelle des Orfévres du dessein du célébre Philibert de Lorme, le premier François qui ait osé bannir le goût Gothique de nôtre Architecture, & y substituër

les belles proportions de l'Antique, qu'il a emploïées dans la Façade du Palais des Tuilleries du côté du Jardin.

Le nouveau Portail de la chapelle de St. Louis du Louvre inventé & conduit par l'illuſtre Germain Orfévre de S. M. ſi célébre dans toute l'Europe par le goût exquis & ſublime qu'il met dans tous ſes ouvrages : ce morceau d'architecture, où il y a beaucoup plus de génie & d'invention que dans ce qui a été fait en ce genre depuis bien des années, eſt encore entièrement hors du point de vuë, & il eſt preſque impoſſible d'en découvrir l'effet.

A l'égard de celui de St. Sulpice, le plus ſomptueux de tous, ce ſeroit un grand avantage pour nos neveux s'ils ne pouvoient jamais l'appercevoir. Comment pourront-ils croire que ce

monument qui doit être éternel par les sommes immenses & dont peut-être il n'y a point d'exemple, que l'on a emploïées à la solidité de sa construction si excessive qu'elle en est ridicule, de sorte que l'on pourroit encore élever un second Portail & une seconde Eglise de la même grandeur sur la première avec la plus grande sécurité. Comment, dis-je, pourront-ils croire que cet Edifice ait été construit du tems des Boffrand, des le Mere, des d'Orbai, des le Blond, des Cartaut, des Contant, & une infinité d'autres excellens académiciens que l'on n'a point vus s'écarter des bonnes règles & des belles proportions, & qu'on leur ait préféré en dernier lieu pour un ouvrage aussi capital & aussi considérable qu'il s'en trouve à peine un seul de cette importance dans un demi

ſiécle, qu'on leur ait, dis-je, préféré les écarts & les caprices d'un étranger, habile décorateur de théâtre à la vérité, mais miſérable Architecte? Pourront-ils en croire leurs ïeux quand ils verront la licence & le faux goût Ultramontain triompher ſi pompeuſement dans tout cet Edifice, au milieu d'une Ville où a regné il y a ſi peu de tems la perfection des Arts? Il eſt vrai qu'il étoit fort convenable que le Portail eût un rapport ſenſible à la compoſition de tout l'intérieur, auſſi bien que la Tribune nouvelle pour les orgues qui lui eſt adoſſée & qui met le comble à l'imperitie de tout ce bâtiment.

On me pardonnera cette digreſſion en faveur de celui de tous les Arts le plus grand, le plus majeſtueux, & le plus utile à la ſociété. Celui qui annon-

par lequel il a voulu repréſenter le Génie de la Sculpture. Il y a de la correction dans le Deſſein, & de la ſience dans l'attitude. L'air de tête eſt un peu fade & ſans caractère, & l'on n'a pas trouvée l'idée de l'allégorie remplie par celle de la compoſition.

On a remarqué du génie dans les deux petits croquis en terre cuite du Sieur Vinache. Dans ſa belle figure de ſainte Thereſe, l'on a admiré l'expreſſion de ſon attitude, où ſon cœur ſemble s'élever & s'unir à celui qui en eſt l'objet. Les plis de ſa robe & de ſon manteau ſont jettés avec beaucoup de majeſté & de vérité.

Les Deſſeins expoſés dans les embraſures des croiſées, dont la plûpart ſont ſous glace, ont arrêtés trop agréablement les ïeux du Public pour les paſſer ſous ſilence. Il a été enchanté de voir

dans la première d'en haut les esquisses des Victoires de son Roi tracées par la main savante du Sr. Parrocel : elles lui ont annoncé que le pinceau de ce grand homme aussi estimable par ses mœurs qu'admirable par ses talens, avoit été choisi par Sa Majesté pour être l'Historiographe de ses conquêtes, en perpétuer la mémoire chez la postérité, & reveiller la valeur des François à venir par les images vivantes de celles de Louis XV. qui respirera éternellement dans ses Tableaux.

Les craïons du Sieur Huttin ont eu le plus grand nombre d'admirateurs, homme rare & singulier, dont l'habile main, à l'exemple du divin Puget, manie également le Pinceau & le Ciseau. Il y a au Sallon un modéle en plâtre de lui de deux pieds de hauteur, dont j'ai oublié de parler, qui repré-

sente le nautonnier Caron. Il y a du feu & de la chaleur dans son action. son caractère avare & inexorable forme toute sa phisionomie & toute la figure est dans un bon goût de Dessein.

Parmi les craïons exposés de sa composition, on admire l'invention & l'ordonnance de celui qui est nommé le Repos de la Vierge. L'attitude des Esprits célestes est belle, & d'un bon choix. Il y en a deux sur le côté du Tableau de bout, & les bras croisés qui contemplent paisiblement Jesus-Christ. On voit aisément que l'Auteur leur a donné cette attitude d'attention pour les faire veiller sur ce divin Enfant pendant le sommeil de la Vierge & de St. Joseph. Celui qui est en haut & qui développe une grande Draperie pour former un Dais à ce Groupe divin, est une idée assez heureuse & qui

fait beauté dans la composition à laquelle on ne sauroit refuser des éloges, ainsi qu'à sa nouveauté. Mérite rare & délicat dans des sujets dont les bornes sont si étroitement fixées par les Livres saints, lorsqu'on veut éviter les licences scandaleuses qui sont le plus souvent les effets de l'ignorance de quelques Italiens, & de plusieurs Peintres étrangers, dans des Mistères où les plaisanteries sont toûjours déplacées & choquantes, soit dans le discours, soit dans les représentations.

Le Dessein du même Auteur qui représente un Mausolée, est dans le bon goût de l'antique. Les attitudes des figures qui sont au bas de l'ouvrage sont d'un beau choix pour l'expression de l'affliction & des regrets. L'action de celle qui décore l'urne funeraire d'une Draperie, est froide & inutile au su-

jet, quoique avantageuse à la composition.

Dans le Dessein qui représente une Bacchanale, on y apperçoit de l'invention & des choses agréables, avec quelques défauts de correction dans les parties des figures principales. On pourroit pardonner dans les Desseins ces négligences, lorsqu'elles ne sont pas considérables, & qu'elles sont compensées par beaucoup de feu & d'esprit.

L'idée de l'allégorie du Roi placé au Temple de Mémoire, étoit d'autant plus difficile à rendre avec une nouveauté noble & intéressante, que ce Prince a déja données plusieurs occasions aux Peintres de l'emploïer. C'est cependant le sujet que le Sieur Huttin a conçu avec le plus de dignité, & exprimé de la façon la plus élégante. Il a placé le portrait de LOUIS XV. sur

un piédestal en colomne au milieu du Temple, pour laisser aux Prêtresses l'espace d'agir à l'entour, & de l'orner pour cette consécration de tout ce qu'il a pu imaginer de plus honorable & de plus pompeux. La Gloire, la Renommée, la Victoire, le Tems, l'Immortalité sont tous occupés à cette espèce d'Apothéose. Dans le groupe des Graces, leur position, leur action, leurs belles formes remplissent avec une expression neuve l'idée que les meilleurs Poëtes nous en ont donnée. Ce Dessein a également satisfait & les bons François, & les connoisseurs par le choix du Sujet, & par le gracieux répandu sur le total de la composition, aussi a-t'il eu l'avantage sur les trois autres.

Celui de feu Monsieur de Niert premier Valet de chambre de Sa Majesté & Gouverneur du Louvre, gravé par

le Sieur Cochin, a de quoi ſurprendre dans un particulier qui ne pratiquoit le Deſſein que pour ſon amuſement, & n'avoit que très peu de tems à lui donner. C'eſt une Bacchanale dans le goût de l'antique le plus vrai & le plus agréable, on y trouve ſes Graces & ſa noble ſimplicité. Il eſt dédié à Monſieur de Bachaumont ſon ami, qui a de l'eſprit, de la délicateſſe, & un goût éclairé pour les beaux Arts.

Les eſtampes du Sieur le Bas qui décorent les embraſures de pluſieurs croiſées, ſont toûjours admirées par l'habileté de ſon burin que l'on peut appeller le rival du Pinceau. Celui du Sieur Moyreau ne lui céde point pour rendre avec deux couleurs, d'un art & d'une reſſemblance qui étonne toûjours, les manières & les fineſſes de nos meilleurs peintres Flamands, &

particulièrement de Vauvremans, celui qui eſt aujourd'hui le plus à la mode.

Les beaux Burins des Sieurs du Change âgé de quatre-vingt ans, l'Epicié, Surugue nous ont offert des nouveautés agréables & dont on a admiré l'art avec juſtice.

Les ſavans ont regardé avec une grande ſatisfaction les empreintes expoſées des Médailles, & des Jettons du Sieur Vivier ſi célébre par toute l'Europe dans l'art difficile de cette eſpèce de gravûre que l'on ne ſauroit trop eſtimer. Quel art en effet eſt plus précieux que celui dont les ouvrages réſiſtent à la voracité du tems, éterniſent les édifices, les grands établiſſemens, les évènemens les plus importans des regnes, & les actions des Rois! Combien de faits célébres chez les Grecs & les Romains, combien

d'Edifices qui ont été détruits, de Temples, d'Arcs de triomphe & de monumens fameux & remarquables, & qui nous auroient échapés sans les Médailles qui les ont surpassés en durée, & qui sont aujourd'hui les preuves les plus authentiques & les plus incontestables de l'Histoire! Celles du siécle de LOUIS XIV. & celles du siécle de LOUIS XV. qui ne leur sont point inférieures, seront recherchées dans des tems extrêmement éloignés, comme aujourd'hui les Médailles Grecques ou du haut Empire. Mais ce ne sera pas seulement l'habileté de nos Graveurs qui les rendront précieuses, les savans Académiciens établis par nos Rois à ce sujet, auront la meilleure part à leur prix & à leur valeur. Monsieur de Bose est un des plus distingués en ce genre. Si l'on admire avec justice la belle

exécution du Sr. du Vivier, les belles formes puiſées dans l'excellent goût de l'Antique par le Sieur Bouchardon dont les ſavans craïons en font aujourd'hui les Deſſeins, quelle eſtime ne doit-on pas à ce célébre Académicien qui eſt l'ame de nos Médailles, qui fait admirer ſa penſée dans les deviſes malgré la gêne & la contrainte de la brieveté à laquelle il eſt aſſujetti! Mais ſes heureuſes deviſes & ſa profonde érudition lui font un mérite bien inférieur à celui d'avoir des mœurs douces, modeſtes, propres à l'amitié; de chercher à mettre de l'agrément dans la ſociété, d'apporter dans les entretiens des tons moderés, & ſans orguëil ni ſupériorité. Voilà à mon gré les ſeuls ſavans aimables.

Toutes les différentes beautés de ces ouvrages exigeroient avec juſtice un



examen & des éloges qui passeroient l'étenduë que l'on s'est proposée dans cet écrit, dont le but a été uniquement d'encourager les talens de nôtre Ecole dans des tems peu favorables aux Arts. On a eu principalement en vuë de faire passer à nos célébres Artistes les sentimens du Public sur leurs Ouvrages. On n'a point voulu les tromper par des loüanges excessives ou sans exceptions qui ne les auroient ni flatés, ni corrigés. On a usé de tout le ménagement possible en leur faisant part des remarques du Public sur quelques endroits moins admirables, ou sur quelques légers défauts qu'un Auteur ne sauroit jamais voir sans le secours d'un œil étranger, connoisseur, & désinteressé. On est persuadé qu'une critique sage & mesurée, renfermée étroitement dans les bornes de la politesse, & de ce qui

l'on se doit réciproquement dans la Société, bien loin de nuire à aucun talent, doit au contraire beaucoup flatter celui qui le possede, soit en mettant ses beautés au grand jour, soit par l'examen & l'attention particulière qu'il a mérité du Public.

Que ceux sur lesquels on a gardé le silence, ne pensent pas que l'on n'eût pu parler d'eux avantageusement sans blesser la vérité. Il n'y a point eu d'Ouvrage exposé dans le Sallon, où l'on n'ait trouvé quelques beautés à remarquer, mais la seule raison a été la brieveté que l'on s'étoit proposée dans cet écrit pour échaper au dégoût inséparable des loüanges.

On conseille fort aux Auteurs de mépriser avec fermeté, loin d'en être découragés, la censure amère & maligne de plusieurs spectateurs pendant l'expo-

sition avec autant d'injustice que d'indécence. Dans la plûpart, c'est jalousie; chez d'autres, c'est humeur & antipathie à toute approbation, souvent un ridicule orguëil de ne point vouloir plier son sentiment à l'opinion commune; chez d'autres enfin c'est une vanité assez folle de prétendre se faire remarquer par la singularité de ses décisions & le travers de son esprit, ne pouvant se distinguer par sa droiture.

Une consolation des plus sensibles aux personnes assez malheureuses pour ne pouvoir servir leur Patrie ni par l'utilité, ni par l'agrément; ce seroit celle de travailler, & d'aider à la réputation de ceux qui l'honorent par leurs talens, de les publier par tout, & par-là d'exciter chez leurs amateurs les plus éloignés le desir d'en embellir leurs cabinets dans les Provinces, &

dans les Païs étrangers. Y réüssir, ce seroit contribuër en quelque sorte à l'intérêt des Auteurs, & à la gloire de la Nation. Quel bonheur pour ce foible écrit qu'un pareil succès !

FIN.

3338305

LETTRE

SUR L'EXPOSITION DES OUVRAGES

DE PEINTURE, SCULPTURE, &c. de l'Année 1747.

Et en général sur l'utilité de ces sortes d'Expositions.

A MONSIEUR R. D. R.

Meritamente furono sempre stimati i Pittori: perche è pare, che essi d'ingegno e di animo avanzino gli altri huomini: poi che le Cose, che Dio fatte ha, ardiscono con l'arte loro d'imitare, e le ci appresentano in modo, che pajono vere.

Dialogo Della Pittura di M. Ludovico Dolce.

[Abbé Jean Bernard Le Blanc



M. DCC. XLVII.

MONSIEUR,

PUISQUE vous le souhaitez, je me fais un plaisir de vous écrire ce que je pense de la Critique des Tableaux qui attirerent l'an passé la curiosité du public au Sallon*; & je ne me proposerai d'autre but que de désabuser ceux qui ont envie d'apprendre, & qui lisant de bonne-foi, croyent de même ce qu'ils lisent, parce que cela est imprimé**. Je vous dirai aussi mon avis sur les Tableaux qui sont exposés cette année, soit dans la Gallerie d'Apollon, soit dans le Sal-

* *Réflexions sur quelques causes de l'état présent de la Peinture en France, avec un Examen des principaux Ouvrages exposés au Louvre le mois d'Août* 1747.

** *Ma bensi per disingannar coloro, che hanno volontà d'imparare, e che, leggendo con buona fede, credono similmente tutto quel, che essi legono, poscia che lo trovano impresso.*
Dialogo della Pittura di Ludovico Dolce. Prefazione.

lon du Louvre ; après quoi je vous parlerai des avantages que le Public & sur tout les Peintres peuvent retirer de ces expositions. Je profiterai de cette occasion pour vous communiquer quelques Réflexions particulieres sur la Peinture, qui peut-être ne déplairont pas à ceux qui professent ce bel Art ou qui veulent s'y connoître. Je soumets le tout à vos lumieres & vous laisse le maître de faire de cette Lettre tel usage que bon vous semblera ; mais au cas que vous supposiez que le Public puisse en retirer quelque utilité, je vous prie de taire le nom de l'Auteur ; je vous dirai plus bas les raisons que j'ai pour souhaiter de n'être pas connu, & je me flatte que vous les approuverez.

Je viens au petit Ouvrage qui contient l'Examen des Tableaux de l'année derniere, & qui a fait tant de bruit parmi les Peintres. Comme vous aimez la

Peinture & que vous vous y connoissez vous avez fort approuvé le dessein de l'Auteur ; mais vous n'avez pas, à beaucoup près, été aussi content de l'exécution. Vous lui reprochez de donner souvent ses préventions particulieres pour des décisions du Public. Vous le blâmez de se plaindre en général de la décadence de la Peinture en France, tandis que par les éloges détaillés qu'il donne aux différents Peintres de l'Académie, il doit persuader au Lecteur qui s'en rapporteroit à lui, qu'elle y est plus florissante que jamais. En quel tems, dites-vous, avons-nous eu autant de Peintres dignes d'en porter le nom qu'il en admet dans son Catalogue ? Comment prendre confiance dans un Auteur qui tombe en de pareilles contradictions? Comment concilier ses Déclamations & ses Eloges ! La Peinture ainsi que la Poësie a ses Despréaux &

ſes Cottins. Un homme qui a des yeux peut il placer les uns & les autres au même rang ?

Permettez-moi, Monſieur, de vous accuſer vous-même d'un peu trop de ſévérité à ſon égard. Autant il ſeroit difficile de le juſtifier en tout, autant il eſt aiſé de l'excuſer en beaucoup de choſes; je ſuis perſuadé que ſon intention a été bonne, & que ne doit-on pas pardonner à quiconque n'écrit comme lui que par amour pour les beaux Arts & par zèle pour leur avancement ? Sçachons lui toujours gré de l'entrepriſe; s'il n'eſt pas auſſi connoiſſeur qu'amateur, c'eſt du moins un citoyen zélé pour la gloire de ſa Patrie. Gardons-nous bien de rebuter ceux qui comme lui ſongent au bien Public : cette façon de penſer, quelque louable qu'elle ſoit, n'eſt pas commune en ce pays-ci.

Les réproches que vous lui faites du côté du ſtyle ne me paroiſſent aucune-

ment fondés. Il s'est servi, à la vérité, mais très rarement, de ces termes de l'Art, qui, quoique familiers à ceux qui s'en occupent, ne présentent pas au commun des Lecteurs l'idée précise qui y est attachée. Les gens d'Art ont une langue à part, dont on doit se servir le moins qu'il est possible, quand on n'écrit pas uniquement pour eux, sans quoi l'on court risque de n'être pas entendu de beaucoup de lecteurs, & l'on est presque sûr de leur déplaire. Je blâme autant que vous, dans un Livre fait pour tout le monde, l'affectation de ces mots particuliers aux Peintres & aux amateurs de leur Art; mais je ne la trouve pas aussi marquée que vous le dites dans l'Auteur de l'Examen. Quelques-uns de ceux qui écrivent sur les Arts donnent dans ce défaut, & surtout ceux qui cherchent moins à instruire, qu'à faire parade de quelques foibles connoissan-

ces qu'ils ont acquises, & qui se flattent par-là de persuader au commun des Lecteurs qu'ils entendent, ce qu'en effet ils n'entendent pas. Les *Demi-Connoisseurs*, qui dans les Arts sont pires que les ignorans, ont la mémoire meublée de tous ces termes, & sans être en état de les appliquer juste, s'en servent à tout propos. Mais si comme Sganarelle, ils trouvent des gens simples qui les admirent, parce qu'ils n'entendent pas ce qu'ils disent, ils sont l'objet de la risée & du mépris des personnes sensées qu'ils étourdissent ; mais à qui ils n'en imposent pas.

Monsieur Coypel qui a toujours mis de l'esprit & de la verité dans tout ce qu'il a peint ou écrit, a fait dans son Dialogue sur la connoissance de la Peinture * un portrait très-ressemblant d'un de ces ridicules personnages. *Voyez*, lui fait-il dire, *comme ces four-*

* Imprimé à Paris chez Mariette 1732.

cils sont frappés, ce front heurté & peint à pleine couleur, puis retouché à gras, pouf, pouf, pouf, comme ces gens-là faisaient rouler leur pinceau! Comme cela est fouetté! Ah, Monsieur, cela est divin! » Qu'avez-vous à répondre à un » tel galimathias? Vous demeurez muet; » vous voilà confondu sans être per- » suadé.

Félibien dans ses *Entretiens sur les vies des Peintres* a très-bien fait de se servir de la Langue d'un Art dont il donne les Préceptes : il a écrit principalement pour les Artistes & en Maitre. Ce qui dans les autres est une affectation, étoit pour lui une nécessité. Monsieur l'Abbé du Bos, qui depuis lui a traité à peu près la même matiere, a évité avec soin tous les mots qui pouvoient n'être pas entendus des gens du monde dont il vouloit être lû. Cependant il a discuté les différentes parties de la Pein-

ture avec autant de clarté que d'intelligence. Dans les instructions même qu'il donne aux Poëtes & aux Peintres, il est à la portée de tout Lecteur de bon sens : celui qui veut plaire aux gens de goût, doit à cet égard le prendre pour modelle. Un homme d'esprit sçait, quand il le faut, traiter d'un Art, sans en employer les termes. On se fait toujours entendre quand on entend.

Mais ce talent qui suppose deux choses, la science & l'esprit, est aussi rare que l'envie de faire parler de soi est commune. Si tant de gens se mêlent d'écrire, ce n'est pas qu'ils soient plus sçavans ou qu'ils ayent plus d'esprit que le commun des hommes ; c'est uniquement parce qu'ils veulent faire un Livre. *

* Collombat a imprimé en 1699. & dédié à Messieurs de l'Académie Françoise un Livre qui a pour titre : *Entretiens sur les Contes de Fées & sur quelques Ouvrages du tems, pour servir de préservatif contre le mauvais goût.*

Cet

Quand aux erreurs où l'Auteur des nouvelles Réflexions sur la Peinture a

Cet Ouvrage est rempli de bon sens & de jugement. C'est un Récueil de Dialogues entre un Provincial & un Parisien. Le Parisien soutient & avec raison „ qu'il n'y a à Paris » que peu de gens capables de faire des Li» vres, & que le peu même qu'il y en a, tra» vaillent lentement, & ne donnent que rare» ment des Ouvrages au Public. Que ceux qui » font des Livres sont des ignorans, & igno» rans ignorantissimes. Qu'il n'y a rien ordi» nairement en quoi les ignorans qui font des » Livres, soient plus ignorans que dans les » matieres sur lesquelles ils composent. On » a vû à Paris, (*c'est toujours le Parisien qui* » *parle*) un Auteur traduire en François tous » les Auteurs Latins, sans sçavoir ni le Latin, » ni le François. On en voit encore aujour» d'hui donner au Public l'Histoire des gens » dont ils connoissent à peine le nom, & dont » jamais ils n'ont lû ni la Vie, ni les Mémoi» res. On en voit d'autres enseigner l'art de » réussir à la Cour, sans y avoir jamais mis le » pié, donner au grand monde des régles de » bienséance, sans avoir jamais fréquenté le » grand monde. On en voit faire des Livres » de dévotion sans qu'ils ayent seulement lû » l'Evangile, & traiter les matieres de la » Religion, sans d'autre étude que celle du » monde & des matieres prophanes, &c.

pû tomber, il n'eſt pas difficile d'en découvrir la ſource : c'eſt ſouvent de la meilleure foi du monde qu'on croit être l'interprête du Public, en lui prêtant ſes ſentimens particuliers, ou ceux de ſes amis. C'eſt un effet de l'amour propre. L'erreur la plus commune parmi les hommes, eſt de s'imaginer que tous ceux qui penſent bien, doivent penſer comme eux. Il en eſt dont la vanité eſt encore plus inſupportable; ce ſont ceux qui ſurtout veullent donner le ton aux autres, parce qu'ils croient avoir ſeuls le privilége de penſer juſte.

Ce Public, dont tout Ecrivain qui veut accréditer ſes opinions, reclame l'autorité, varie ſelon les différentes ſociétés, & chacun le trouve dans la ſienne. Le Public ſeul, dit-on, eſt en droit de décider; mais c'eſt celui que l'on connoît que l'on conſtitue pour ce juge

infaillible. Ainsi il n'est pas étonnant que sur ses jugemens on trompe quelquesfois le Lecteur, souvent au lieu de reprocher à un Auteur de vouloir l'induire en erreur, il faut le plaindre d'y être.

Je rends justice à l'Auteur des Réflexions sur la Peinture; je vois qu'il a crû observer *les égards les plus scrupuleux*, & qu'il a eu en effet *l'intention très-réelle de ne désobliger personne*, quand il a rapporté les jugemens de ceux qui lui ont paru des *connoisseurs judicieux*. Tout annonce sa candeur & son amour pour les Arts. Il seroit même à souhaiter que quelques-uns de nos Artistes profitassent des sages avis qu'il leur donne.

Il s'est cru obligé de parler de tous les Tableaux exposés au Louvre, & peut-être par un effet de la bonté de son coeur, il a cru encore devoir un tribut

de louange à chacun de ceux qui en ſont les Auteurs. Quelque intérêt que l'on prenne à la gloire des Arts, on ne veut pas ſe faire d'ennemi, dumoins, comme il le dit, *on ne veut déſobliger perſonne...* Mais ce n'eſt pas ainſi que le Public éclairé prononce. Juge ſouverain, il uſe de ſes droits ; il n'accorde ſes ſuffrages qu'à ceux qui les méritent ; dans ſa ſévérité comme dans ſon indulgence également juſte, il pardonne quelques défauts dans un Ouvrage où les beautés l'emportent ; mais il ne conte pour rien une froide obſervation des Régles dans celui qui n'annonce aucun talent. En un mot, il ne loue rien où il ne trouve rien de louable.

Nous n'avions autrefois qu'un certain Journal qui fut dans une poſſeſſion non-interrompue de proſtituer au nom du Public les éloges aux Auteurs & aux Artiſtes de toutes les eſpéces. On

le pardonnoit à celui-là à cauſe de ſa frivolité ; mais on ſe plaint aujourd'hui de ce que les Journaux les plus ſérieux, & qui pouroient être les plus utiles, ont pris le même ton. Cet uſage de louer ainſi tout ce qui paroît bon ou mauvais, n'a aſſurément rien de répréhenſible du côté de la morale ; mais il eſt extrémement pernicieux & pour les Lettres & pour les Arts. L'Auteur des Réflexions paroît l'avoir ſenti, & pour corriger ce que tous ces éloges pouvoient avoir de fade, il les a aſſaiſonnés de traits critiques, quelquefois aſſés picquans, malgré ſa circonſpection, & pas toujours juſtes, quoi qu'il ait toujours eu envie de l'être.

Généralement parlant, c'eſt dans ſa maniere de répartir & la louange & la critique qu'il s'eſt le plus éloigné du ſentiment public. Le plus grand défaut de ſon Ouvrage, eſt que comme

il loue & critique chaque Peintre à son tour & pour ainsi dire dans une proportion presque égale ; le Lecteur qui n'est pas connoisseur ne peut pas, d'après ses jugemens deviner quels sont les Peintres éminens en chaque genre ; comme il est impossible qu'ils le soient tous, il doit croire que nous n'en avons aucun, ce qui est absolument faux. Il s'est par-là rendu responsable de l'effet que son Ouvrage peut faire dans les pays étrangers s'il y en passe quelques exemplaires. C'est ce que les Peintres du premier ordre, tels que Monsieur Boucher & Monsieur Nattoire sont en droit de lui reprocher ; il exagére ce qu'il peut y avoir de défectueux dans leur maniere, & ne fait pas assez sentir ce qu'ils ont d'excellent. Ainsi par sa façon de balancer ce qu'il approuve ou blâme dans les Tableaux de chaque Peintre, il paroît

établir entr'eux une espéce d'égalité qui est bien loin de la Vérité & de l'opinion que le Public en a. La critique ainsi que la louange n'est pas faite pour tout le monde, il faut du moins à quelques égards mériter l'une pour être susceptible de l'autre. „ Il me semble, „ dit Félibien, qu'on ne peut bien faire connoître la capacité d'un ouvrier, „ ni la beauté de son travail, si l'on ne „ remarque ce qu'il y a de bon & de „ mauvais ; & lorsqu'on en reprend „ quelque partie, c'est comme une „ preuve que l'on a de l'estime pour „ les autres * ; mais il faut pour cela qu'il y ait du moins quelques parties estimables. Parmi ceux qui ont la manie de faire des Livres : combien y en a-t-il dont on ne doit pas parler, fut-ce pour les critiquer ? Il y a des gens qui

* Préface des Entretiens sur les Vies des Peintres.

manient le pinceau ; mais qui ne sont pas Peintres. Il y auroit & de la grossiereté & de la barbarie, je ne dis pas à nommer, je dis même à désigner aucun de ceux qui ont le malheur d'être dans le cas. Il faut laisser faire ces applications au Public. Ce Juge respectable a seul le droit de prononcer des Arrêts si séveres. Mais d'un autre côté, ceux qui font des éloges doivent bien se mettre dans la tête que c'est ne louer personne que de louer tout le monde.

Quelque attention que l'Auteur des Réflexions ait voulu mettre à rendre à chacun ce qui lui est dû, on n'a pas trouvé qu'il y ait réussi, ou plûtôt les personnes judicieuses l'ont blâmé d'avoir trop donné aux uns & trop ôté aux autres. Quand on a des préventions contre les personnes, ou contre les genres, on se flatte en vain de tenir la balance égale, on n'a pas la main juste.

Je

Je ne parlerai pas des Peintres qu'il a exceſſivement flattés, je ne le pourrois faire ſans les mortifier, & ce n'eſt pas mon deſſein; mais il eſt vrai que tout le monde a été ſurpris de lui voir rendre ſi peu de juſtice à quelques autres, & particulierement à ceux que je viens de nommer, qui ſe ſont acquis depuis long-tems une réputation qui devoit rendre l'Auteur des Réflexions plus retenu. S'il y a quelques parties qu'un Peintre n'ait pas, il faut conſiderer dans celles où il excelle. Quoique le Pouſſin n'ait pas colorié ſes Tableaux comme Rubens, quelqu'un oſeroit-il dire que ce n'eſt pas un grand Peintre. L'Auteur des Réflexions paroît encore ne pas connoître tous les talens néceſſaires pour réuſſir dans le Portrait qui lui paroît une ſi petite partie. Ce n'eſt pas ainſi que le Titien & Vandeick en ont penſé. Il n'eſt aucun genre en

Peinture où l'on puisse exceller sans un génie éminent. L'Auteur de l'Examen a eu tort de ne pas faire sentir tout le mérite de celui de nos Peintres de Portrait qui nous a consolé de la perte de Rigaut, & dont le nom est déja si célébre par toute l'Europe. Doit-on confondre dans la foule un homme qui est le premier dans son genre ? On peut rassurer cet amateur de la Peinture sur la crainte où il est que ce qu'il appelle les *beautés volatiles* des crayons de cet Illustre Artiste ne périssent. Ce génie heureux qui lui fait produire tous les jours de nouveaux chefs-d'œuvre, lui a fait imaginer un secret qui en garantit la durée, & dans tous les cas les copies à l'huile & la gravure les auroient toujours fait passer à la postérité.

En louant & en critiquant chaque Peintre à son gré, notre Auteur est encore tombé dans un inconvénient

que peut-être il n'a pas prévû, ou contre lequel ses bonnes intentions l'ont rassuré : c'est de n'avoir contenté ni le Public, ni les Particuliers. Des éloges qui ne sont pas mérités, révoltent le Public & les Particuliers se plaignent des critiques les plus justes. C'est un fait démontré par l'expérience de tous les tems, & qui ne sait jusqu'où les Auteurs & les Artistes les plus médiocres poussent l'amour propre ! La plûpart de ceux dont il a parlé se sont plaint très-fortement de lui, & comme je viens de le dire, plusieurs, avec juste raison. Je suis même pleinement convaincu que celui d'entr'eux qui est le plus au-dessous des éloges qu'il lui a donnés, lui sait moins de gré d'avoir loué dans son Tableau des beautés qui n'y sont pas, qu'il ne lui veut de mal d'y avoir repris des défauts qui ont sauté aux yeux de tout le monde.

Ceux-ci ont tort, je l'avoue, mais tels ſont les hommes. L'amour propre croit toujours que ce qu'on lui accorde lui eſt dû, & que ce qu'on lui refuſe eſt une injuſtice.

Quel parti donc prendre en de pareilles occaſions? Celui d'être vrai lorſqu'on croit pouvoir être utile à ſes Concitoyens en diſant la vérité; car en tout ce qu'on fait il faut toujours ſe propoſer un but honnête. Il y a de la méchanceté à dire par humeur des vérités triſtes & de la folie à les dire ſans néceſſité. Mais quand on a pour objet le bien public & non le mal particulier; c'eſt alors qu'il eſt beau d'oſer. Celui qui n'eſt courageux qu'à demi, l'eſt en pure perte, & n'en déplait pas moins à ceux qu'il veut ménager. La critique eſt une médecine dont rien ne ſauroit corriger l'amertume, & ceux qui en ont le plus de beſoin ſont ceux qu'elle ré-

volte le plus. *Amicus Plato, magis amica veritas*, disoit un ancien : quand on peut se rendre le même témoignage, on est suffisamment justifié aux yeux des honnêtes gens.

Il est certain que quelque bonne intention que l'on ait, à moins que de trahir absolument la vérité on mécontentera toujours ceux qui croient posséder des talens qu'ils n'ont pas. Le dernier des Peintres se plaindra également des louanges qu'on donne à ses Confréres, & de celles qu'on lui refuse. Quant à ceux qui ont du talent, plusieurs ne se contentent pas de la justice qu'on leur rend ; sans avoir le mérite du célébre Parrhasius, ils en ont la façon de penser : ils ne peuvent souffrir qu'on ne les préfére pas à tous les autres. Voilà les risques inséparables de ces sortes d'Examens. Les mécontens ne manquent pas d'accuser le Juge d'injustice ou d'ignorance.

Il y a même, il faut l'avouer, dans ces sortes d'ouvrages où l'on ose apprécier le mérite des autres, un air de vanité qui aigrit la bile de ceux que l'on censure. Mais il est un moyen bien aisé de ne pas donner prise de ce côté-là, c'est de garder l'anonime. On est est toujours blessé de recevoir des avis de ceux à qui on n'en demande pas: celui qui en donne en pareil cas semble s'arroger sur ceux qu'il prétend conseiller une sorte de supériorité toujours mortifiante. Si l'on se sent capable de les éclairer sur leurs défauts, on doit du moins, en les censurant, ménager leur amour propre le plus qu'il est possible. Ne se pas nommer, c'est leur témoigner en quelque façon la crainte qu'on a de leur déplaire & cette crainte est toujours obligeante; quand d'ailleurs la critique est accompagnée de ces égards & de cette politesse qu'un hon-

nête homme doit toujours mettre dans tout ce qu'il écrit.

D'ailleurs, cette modestie prévient favorablement le Lecteur; c'est au prix de la petite louange à laquelle on veut bien renoncer qu'on acquiert la confiance de ceux pour qui l'on écrit : alors il est bien plus aisé de leur persuader qu'on a en effet que le bien public en vûe. C'est le parti que devroient prendre les Auteurs des différens Journaux, & quiconque entreprend de juger des Ouvrages des autres, de quelque espéce qu'ils soyent. Les louanges même ont plus de poids, lorsqu'on ne peut pas les soupçonner d'être intéressées. C'est ainsi que pendant quelques années Mr Addison a rempli avec tant de succès ses fonctions de Spectateur. A visage découvert il n'eut osé reprendre les vices & les ridicules de sa nation avec la même liberté. On ne peut

trop respecter le Public, & le plus grand respect qu'on puisse lui marquer en publiant un Ouvrage est de ne se pas nommer.

Voilà, Monsieur, ma raison véritable pour ne vouloir pas être connu : Vous verrez cependant que si je veux garder l'anonime, ce n'est pas pour en abuser. L'amour du vrai, l'amusement du Public, l'avancement des Arts, la gloire de ceux qui les professent avec distinction : Voilà tout ce que je me suis proposé dans cette Lettre. Pour y contribuer autant qu'il est en moi, je veux me cacher avec plus de soin que ces vils Auteurs de Libelles & de Satyres n'en apportent à couvrir leur iniquité, eux dont le talent se borne à prouver la dépravation de leur cœur, & qui néanmoins par leur indiscretion, forcent le ministere à punir l'abus qu'ils font du peu d'esprit que la nature leur a donné.

Loin

Loin d'avoir le deſſein odieux de critiquer & de rabaiſſer le mérite d'aucun Membre de l'Académie de Peinture, je voudrois pouvoir rendre juſtice aux uns, ſans courir le riſque de déplaire aux autres. Tout homme qui a du talent eſt recommandable pour ceux qui ont le bonheur d'aimer les Arts. Il y a de l'injuſtice à le priver de la louange qui eſt dûe à ſon mérite; mais lorſqu'un Peintre n'expoſera à nos yeux que des Tableaux ſans goût, ſans génie, ſans effet; lorſque ſes compoſitions ſeront froides, inſipides, ou ridicules, s'il s'eſt donné bien de la peine, on peut le plaindre, mais on ne peut pas l'eſtimer. Que ne choiſit-il un autre métier? M. Deſpreaux l'a dit:

Il ſe tue à rimer, que n'écrit-il en proſe.

Ces reproches à la vérité, ſont tou-

jours odieux, & rarement utiles. Aussi ne doit-on pas se les permettre: tous les égards sont remplis lorsque n'ayant rien d'obligeant à dire, on prend le parti de se taire. Doit-on de peur de déplaire à tels ou tels Artistes s'avilir gratuitement, & mentir au Public qu'il n'est pas si aisé de tromper que ces Messieurs se le persuadent. On a beau lui dire qu'un Ouvrage qui lui déplaît est la plus belle chose du monde, il n'en croit rien. Combien est-il d'Auteurs loués dans tous les Journaux qui n'ont aucune réputation? Il arrive à des gens sensés de Province d'écrire à Paris pour sçavoir ce que c'est que le célébre Monsieur un tel: ils sont tout surpris de ne trouver personne qui en ait entendu parler. L'Ecrivain célébre ne l'est que chez le Libraire, qui souvent est assez faché de le connoître.

Mon estime est mon bien, dit un de

nos Auteurs Comiques. Cette penſée eſt auſſi juſte qu'elle eſt ingénieuſe. En effet, nous proportionons nos éloges qui ſont le produit de notre eſtime, au dégré de plaiſir qu'on nous procure. Nous faiſons volontiers cet échange, mais perſonne ne veut être duppe; pour donner, on veut recevoir. Rien n'eſt encore ſi raiſonnable que ce que dit Olimpia au Jaloux qui l'obſéde, dans le II. acte de l'Europe Galante:

> C'étoit à moi de vous aimer,
> Mais c'étoit à vous de me plaire.

Ces eſprits toujours malheureux dans leurs productions, & qui murmurent ſans ceſſe contre l'injuſtice du Public, peuvent s'en faire l'application: c'eſt la réponſe à leurs plaintes.

C'eſt ſur ces principes que je me conduirai pour vous rendre compte de ce qu'il y a de beau parmi les dif-

férens Ouvrages de Peinture & de Sculpture qui ſont aujourd'hui expoſés au Louvre. Cet eſprit d'équité fait que je ne puis m'empêcher de rappeller ici les obligations qu'à ce ſujet nous avons à M. Orry, ci-devant Directeur des Bâtimens. C'eſt lui qui eſt l'Auteur d'un établiſſement ſi utile, & l'on ne peut trop louer ceux, qui de quelque maniere que ce ſoit, ont bien mérité du Public.

Quels éloges donc ne doit-on pas à M. de Tournehem qui lui a ſuccédé en cette place. Par ce qu'il vient de faire pour les Arts, de combien n'a-t-il pas enchéri ſur ſon prédéceſſeur? La Peinture, il faut l'avouer, quelles qu'en fuſſent les cauſes, commençoit à languir en France. Quoi de plus capable de la ranimer que la noble émulation qu'il vient d'exciter parmi les Peintres! C'eſt de tout tems qu'elle a été le plus

puissant éguillon du génie ; c'est aux efforts qu'elle a fait faire à Raphael & à Michel Ange que nous devons les chefs-d'œuvres qui les ont immortalisés.*

Les onze Peintres qui ont été choisis pour cette espéce de concours ont joui de toute la liberté & de tous les avantages qui pouvoient donner l'essor à leur imagination ; ils n'ont point été asservis à des sujets de commande : le génie est capricieux & se refuse souvent à ce qui lui est prescrit. Ainsi on a laissé chacun d'eux libre de traiter à sa maniere & suivant son talent le sujet qui seroit le plus de son gout. Tranquilles du côté du salaire, puisque le Roi prend les onze Tableaux, & n'ayant point à craindre des diffé-

* Tandis que Michel-Ange peignoit la Chapelle du Vatican, bâtie par le Pape Sixte IV. Raphael le seul qui le pouvoit surpasser, peignoit la gallerie du même Palais, appellée communément les Loges.

Les Académiciens qui ont été choisis pour cette eſpéce de concours ont répondu aux vûes & aux ſoins de leur Protecteur. L'émulation a donné de nouvelles forces à leur génie, ils ſe ſont preſque tous ſurpaſſés.

La gallerie d'Apollon où les onze Tableaux ſont expoſés rappelle cette célébre concurrence, où l'on vit Fra-Baſtian del Piombo diſputer à Raphaël le prix de la Peinture*. Celui-ci avoit peint ſon tableau admirable de la Transfiguration ; l'autre ſous la conduite & en partie ſur les deſſeins de Michel-Ange, peignit la réſurrection du Lazare. Ces Tableaux furent ex-

* *Fra Baſtian del Piombo* avoit été Moine, on l'appelloit ainſi à cauſe d'un emploi fort lucratif qu'il avoit, dont les fonctions ſont de plomber les Bulles. Le Cardinal de Medicis ſon Protecteur (depuis Clement VII.) envoya ſon Tableau à Narbonne d'où il étoit alors Archevêque. Ce Tableau célébre eſt aujourd'hui au Palais Royal.

poſés publiquement. Ceux qui ont écrit les vies des Peintres rapportent qu'ils furent également louez, & que les plus habiles connoiſſeurs ne ſçurent auquel des deux donner la préférence. C'eſt ainſi que le Public ſe trouve aujourd'hui partagé entre ceux de ces Tableaux, qui par des beautés différentes paroiſſent mériter également ſon ſuffrage. Quelques-uns en effet ſont excellens, & les autres prouvent du moins que ceux qui en ſont les Auteurs ont employé tout ce qu'ils ont de talent à mériter l'eſtime du Public.

Je ſuivrai, Monſieur, pour vous en parler, l'ordre ſelon lequel ils ſont placés. Le premier repréſente Aléxandre, qui après avoir bû le breuvage qui lui a été préparé par Philippe ſon Médecin, *lui donne à lire la Lettre que Parmenion avoit écrite à Aléxandre par laquelle il l'avertiſſoit que Philippe*

avoit été corrompu par Darius pour l'empoiſonner. Ce ſujet a déja été traité par un des plus grands Peintres de l'Ecole Françoiſe; mais il l'eſt ici d'une maniere toute différente de celle de le Sueur. C'eſt ainſi qu'après le grand Corneille, M. de Voltaire a mis Oedipe ſur le Théâtre ſans que l'une des Tragédies reſſemble à l'autre. Il paroît que le Sueur dans ſon Tableau que tout le monde peut voir au Palais Royal, a peint ce fait tel qu'il l'a trouvé décrit dans Plutarque. » Voici comme » il y eſt raconté. Sur ces entrefaites, » Parménion lui écrivit une Lettre » du Camp, par laquelle il l'avertiſſoit qu'il ſe donnât bien de garde » de ce Philippus, pour ce qu'il avoit » été pratiqué & gagné par Darius, » ſous promeſſes de grands biens, qu'il » lui devoit donner ſa fille en mariage, » pour loyer de faire mourir ſon maître. Aléxandre ayant lû cette miſſive

» la mit dessous son chevet, sans la
» montrer à personne de ses plus fami-
» liers : & quand l'heure de prendre la
» médecine fut venue, Philippus entra
» dedans la chambre avec les autres
» privés amis du Roi, portant en sa
» main le gobelet où étoit la médecine.
» Aléxandre alors lui donna la Lettre,
» & prit au même instant le gobelet
» de la médecine franchement sans
» montrer qu'il eut doute ou soup-
» çon de rien ; si fut chose émerveil-
» lable & qu'il faisoit bon voir, que
» l'un d'un côté lisant la Lettre, &
» l'autre bûvant le breuvage en même-
» tems, & de considérer comme ils
» jetterent tous deux ensemble les yeux
» l'un sur l'autre, mais non pas avec
» une même chere; ains Aléxandre avec
» un visage riant & ouvert, témoignant
» la confiance qu'il avoit en son Mé-
» decin Philippus, & l'amitié qu'il lui
» portoit : & l'autre avec contenance

» d'homme qui se passionnoit & se tour-
» mentoit pour cette fausse calomnie
» qu'on lui avoit mis sus. * En effet, dans le Tableau de le Sueur, Aléxandre paroît prêt à boire la médecine, & regarde avec attention le Médecin qui lit la Lettre. Les expressions qui sont & dans la tête d'Aléxandre & dans celle de Philippe sont admirables. L'air tranquille & vénérable de ce vieillard répondent de son innocence : il lit la Lettre sans aucun trouble, & le Prince le regarde avec confiance. Quelques Connoisseurs cependant trouvent l'action d'Aléxandre, qui tient le vase près de sa bouche, équivoque ; l'attention avec laquelle il regarde son Médecin semble, disent-ils, annoncer quelque défiance ; mais leur critique ne me paroît pas juste ; l'expression qui est dans le regard d'Aléxandre la détruit, & un Prince qui auroit quelque soupçon at-

* Plutarque. Vie d'Aléxandre le Grand.

tendroit du moins qu'il eut pû remarquer l'effet de la lecture de la Lettre, pour ſe diſpoſer à prendre la médecine. Quoi qu'il en ſoit, dans le Tableau du Peintre Moderne où le Fait eſt repréſenté, tel qu'il eſt écrit dans Quinte-Curſe, la confiance d'Aléxandre eſt encore mieux décidée. Le vaſe qui eſt ſur ſon lit témoigne qu'il a pris la médecine, & Philippe, qui de ſon côté vient de lire la Lettre, marque tout-à la fois par ſon attitude, la reconnoiſſance qu'il a de la confiance de ſon Prince, le ſentiment de ſa bonne conſcience, & l'étonnement où il eſt qu'il y ait des hommes aſſez méchans pour avoir inventé une pareille calomnie. Il y a plus d'eſprit dans cette maniere d'avoir traité le ſujet que dans celle du Tableau de le Sueur, qui d'ailleurs eſt admiré avec juſtice de tous les Connoiſſeurs. Dans celui-ci quelques gens

ont mal interpreté l'attitude de Philippe, ils prétendent que sa tête baissée laisse douter s'il est innocent ou coupable. Cette critique ne me paroît pas mieux fondée que celle du Tableau de le Sueur. Le Médecin paroît ici tel qu'il est décrit par Plutarque dans une action, qui loin de devoir faire soupçonner son innocence, ne fait que marquer mieux l'étonnement où il est du crime qu'on lui impute. La tête de ce vieillard, soit pour le caractere, soit pour l'expression, est parfaitement belle. La figure du soldat qui est sur le devant du Tableau est fiere. Celle qui est appuiée sur le lit est dans une attitude convenable, & expressive. Mais il faut l'avouer, la Figure principale n'a pas tout-à-fait assez de noblesse. Beaucoup de gens ont trouvé qu'Aléxandre a plûtôt l'air d'un moribond que d'un Prince abbattu par la maladie; ce qui rend le

Tableau moins agréable, & ne s'accorde pas avec l'Hiſtoire, qui dit que trois jours après avoir pris cette Médecine, il parut à la tête de ſon Armée. Le Sueur, qui en tout a ſuivi Plutarque, repréſente Aléxandre dans une Chambre. Le Peintre moderne s'eſt éloigné de l'un & de l'autre, & ſans doute à deſſein. Il a préféré une Tente qui loin d'être contre la vraiſemblance, puiſqu'Aléxandre alloit combattre Darius, a quelque choſe de plus conforme au caractere de ſon Héros. La compoſition du Sujet eſt ſage. L'Auteur peut le diſputer à tout autre, en ce que les Peintres appellent la *Machine* du Tableau. Comme une Machine eſt un juſte aſſemblage de pluſieurs Piéces pour produire un même effet, ils ont appliqué ce terme à la diſpoſition d'un Tableau, qui n'eſt autre choſe qu'un aſſemblage judicieux de pluſieurs parties, qui toutes

doivent concourir de même, à l'effet que le Peintre s'eſt propoſé. Les figures ſont bien deſſinées; le Pinceau eſt vigoureux, & il y a beaucoup d'harmonie dans la couleur ; ſeulement il ſeroit peut-être à ſouhaiter que le verd y domina un peu moins. Si la drapperie qui eſt au haut du lit eut été de toute autre couleur, elle eut produit un meilleur effet. Il ſuffiſoit pour ne point trancher trop durement, qu'elle fut d'une couleur amie du verd. Mais à tous égards on peut aſſurer que ce Tableau eſt digne de ſon Auteur, ſi célébre déja par tant de beaux Ouvrages qu'il a faits pour différentes Egliſes.

Comme il y a des gens qui ſe préviennent pour ou contre par les noms; on a jugé à propos que ceux des Académiciens à qui ces Tableaux ont été commandés, n'y paruſſent pas. Mais les grands Peintres ont chacun une maniere

niere qu'il eſt bien aiſé de reconnoître; ſi rien ne parle ici pour chaque Tableau que ſon mérite, le mérite, dit le nom de l'Auteur. Auſſi indépendamment de la premiere lettre du nom de l'Auteur qui ſe diſtingue ſur la Table qui eſt près du lit, perſonne de ceux qui ont vû des Tableaux de Monſieur Reſtout n'a demandé de qui étoit celui-ci.

Le ſujet du ſecond eſt *Silene Nourricier & Compagnon de Bacchus*. Ceux qui par un ſentiment, qui ne peut être que flatteur pour l'Auteur, auroient ſouhaité de lui un Sujet de plus grande compoſition, ne peuvent diſconvenir qu'il ne faille un Art infini pour grouper auſſi heureuſement qu'il l'a fait cinq Figures grandes comme nature dans un ſi petit eſpace *. Silene y paroît yvre & ſoutenu par deux Faunes. Une Bac-

* Ce Tableau, ainſi que tous les autres, a ſix pieds de largeur ſur cinq de hauteur.

cante lui verse du vin dans une coupe, qu'il regarde avec cette joie qui caractérise l'yresse. Beaucoup de gens auroient desiré que les chairs de Silene fussent moins blanches, soit pour observer la vraisemblance qui semble l'exiger, soit pour faire valoir d'avantage & celles de l'Enfant qui soutient une de ses jambes, & celles de la Baccante qui lui verse du vin. Cette Figure est celle qui attire les yeux ; elle est tout-à-fait picquante & belle. Elle a dans le regard l'expression la plus convenable & en même-tems la plus agréable. Le plaisir qu'elle paroît prendre à verser cette liqueur, semble dire qu'elle en connoît le charme, & qu'il n'y a pas long-tems qu'elle vient de le goûter. On trouve dans son air de tête ce que Pline dit qu'avoient les Figures d'Apelles, ce je ne sais quoi, qui ravit, qui transporte, & qui dans la Peinture est la premiere beauté.

C'est ainsi que dans leurs imitations les grands Peintres sont créateurs, & qu'ils trouvent l'art d'enrichir la nature en la copiant. Ce Tableau est d'un effet prodigieux. Il est de la plus grande maniere. Les chairs sont pleines de vie & de sang, le coloris a toute la force & toute la vérité de celui de Rubens, & le dessein est dans le goût des meilleurs Maîtres d'Italie : En un mot, c'est le Tableau d'un grand homme. Ceux qui savent le peu de tems que le Peintre a été à le faire ne peuvent qu'admirer davantage une facilité que sert si bien son génie. Le coloris de M. Van-Loo qui le fait reconnoître si aisément, prouve bien qu'il n'y a point de partie dans la Peinture où les Peintres François ne puissent aspirer. Il est heureux pour nous que ce célébre Artiste ait mieux aimé concourir ici par ses Ouvrages à la gloire de son Pays,

que de profiter des avantages considérables qui lui ont été offerts par un grand Roi qui vouloit l'attirer à sa Cour, & dont le Regne ne sera pas moins glorieux par le goût qu'il a pour les Beaux Arts, * que par l'éclat de ses Victoires & la sagesse de son Gouvernement.

* Toute l'Europe sait que le Roi de Prusse pour faire fleurir les Arts & les Sciences dans la Capitale de ses Etats, cherche à y attirer de toute part des gens de Lettre & des gens à talent. Monsieur Rousset, dont le défaut n'est pas de trop louer les Princes, lui donne à ce sujet les plus grands éloges. Dans sa Feuille Périodique, intitulée *L'Avocat, Pour & Contre* Nº XVI. pour confirmer ce qu'il avance, il rapporte les Lettres suivantes que le Lecteur ne sera peut-être pas fâché de voir.

LETTRE

De Monsieur de MAUPERTUIS, *Président de la Société Royale de Berlin, à Monsieur l'Abbé* LE BLANC.

DE BERLIN, 15 *Février.*

» VOUS m'avez entierement oublié, » mon cher Abbé ; pour moi je pense

» toujours à mes amis : un Grand & très-
» Grand Roi, voudroit avoir auprès de lui un
» honnête homme 1°. 2°. Un homme d'ef-
» prit & de talent. 3°. Un homme de bonne
» compagnie. M'ayant fait l'honneur de s'a-
» dresser à moi, pour lui trouver ces trois
» hommes je lui ai dit que vous les étiés :
» voyez maintenant si vous les voulez être à
» Berlin ? Je ne vous dis rien de ce séjour
» parce que j'aurois l'air d'un enjoleur ; je
» ne vous dis rien du Prince, parce que j'au-
» rois l'air d'un exagerateur, quand je ne
» vous dirois que la plus exacte vérité ; je ne
» vous dis rien du plaisir que j'aurois de vous
» y voir, parce que je crois que vous le sça-
» vez.

» Faites-y vos réflexions ; dites moi quelle
» pension vous demanderiez & quelles con-
» ditions pour votre voyage. N'obmettez pas
» que le Roi a une grande multitude de Bé-
» néfices Catholiques & que vous seriez le
» seul Ecclésiastique Romain qui fut à sa
» Cour.

» Réponse prompte, positive, & que je
» puisse faire voir au Roi.

Votre &c. MAUPERTUIS.

RÉPONSE.

PARIS, 10 *Mars.*

» J'AI reçu ; Monsieur, avec toute la re-
» connoissance possible la Lettre que vous

» m'avez fait la grace de m'écrire, Lettre
» aussi flatteuse pour l'amour propre, que
» capable de tenter un homme sans fortune,
» & je vous ai l'obligation de l'événement le
» plus glorieux de ma vie. Un grand Prince
» me fait l'honneur de m'appeller à sa Cour.
» Mais c'est sur les idées trop avantageuses
» que vous lui avez données de moi,& j'aurois
» peine à les soutenir. Moi qui ai été exprès
» en Angleterre pour chercher des hommes,
» avec quel plaisir n'irois-je pas voir & admi-
» rer un Roi Philosophe, le Protecteur des
» Lettres & des Arts & que l'on peut nommer
» à juste titre le Salomon du Nord ? Mais
» vous connoissez depuis long-tems ma fa-
» çon de penser, je tiens à ma Patrie, & je
» n'ai de regrets que de ne lui pas être plus
» utile que je le suis. Je sens toute la perte
» que nous avons faite en vous, & je vous
» regarde comme une conquête que ce Sage
» Monarque a faite sur la France & qui aug-
» mente l'éclat de ses conquêtes Militaires.
» Pour moi, Monsieur, en opposant tant
» que je le puis, le courage à l'infortune, je
» suffis à un état qui ne suffiroit pas à d'au-
» tres, & sans être heureux je suis content. Je
» suis François, comme je l'ai fait voir par
» les trois volumes de Lettres que je viens de
» donner au Public *, & ce qui me le rend
» encore plus, c'est l'avantage de vivre sous
» un Prince, l'amour de ses Peuples, qui

* *Lettres d'un François.*

» égale la douceur de ſa Domination à l'é-
» tendue de ſa Puiſſance, & dont le Régne
» fait tout à la fois la gloire & le bonheur de
» la Nation Françoiſe.

Votre, &c. l'Abbé Le Blanc.

Je renvoye à la feuille que j'ai citée pour le jugement que Monſieur Rouſſet porte de la ſageſſe du Prince, du zèle de ſon Agent & du déſintéreſſement Philoſophique de l'Auteur dont Monſieur Carle Van-Loo vient de ſuivre l'exemple.

Ces Lettres ſe trouvent auſſi à la ſuite de la Traduction Angloiſe des *Lettres d'un François*, imprimées à Londres chez Brindley, Libraire du Prince de Galles 1746. ainſi que dans la nouvelle édition du Texte François qu'on a donnée en Angleterre quelque tems après.

Le troiſiéme eſt de Monſieur Dumont le Romain, dont le nom couvert d'un léger glacis, ſe lit dans un des coins du Tableau. Il repréſente l'action célébre de Mutius Scévola, *qui ayant tué le Secretaire de Porſenna, qu'il croyoit être Porſenna lui même, outré*

de cette méprise l'avoue avec fierté à ce Roi des Toscans, & sans attendre sa réponse, se juge & se punit en se brûlant le poing. Il y a beaucoup de mérite dans ce Tableau dont le sujet est heureusement choisi. Scévola tient la main sur le brasier avec un courage & une fierté vraiment héroïques. Il semble adresser à Porsenna le discours que Tite-Live * lui fait tenir. *Les Romains sçavent endurer les plus grands supplices, comme ils sçavent faire les actions les plus hardies, & je ne suis pas le seul qui aye formé le dessein de te donner la mort. Voilà la guerre que te déclare la jeunesse Romaine..... Apprens combien ceux-là méprisent leurs corps, qui ont devant les yeux une gloire immortelle, &c.*

Monsieur Du Mont a suivi à la lettre le précepte d'Horace :

Singula quæque locum teneant sortita decenter.

* Decade premiere Liv. II.

On

On ne peut que louer la ſageſſe avec laquelle il a ſçû diſpoſer les Figures qui entrent dans la compoſition de ſon Tableau, en ſorte qu'elles ne ſe nuiſent point les unes aux autres; il n'y a rien de confus, elles ſont toutes en action; & expriment ce qu'elles doivent exprimer. Les principales ſont dans l'endroit le plus apparent: on voit que les autres ne ſont là que pour les accompagner; & que toutes ont rapport au principal ſujet, & contribuent à le faire valoir. A l'égard du Précepte de Du-Freſnoy qui veut que la Figure ſur laquelle on veut attacher les yeux:

Proſiliat mædia in Tabula, ſub lumine primo;
Pulchrior ante alias, *reliquis nec operta figuris*.

Je laiſſe aux connoiſſeurs à décider s'il n'eſt pas permis quelquefois de s'en diſpenſer, & ſi M. Du-Mont a bien ou mal fait de prendre cette licence; il eſt

certain que Scévola ne reçoit pas la principale lumiere ; mais d'un autre côté la Figure eſt bien poſtée pour faire valoir l'action. Le ciel brillant & coloré vigoureuſement, la détache du fonds. Quelque extraordinaire que doive être l'attitude, dans une action ſi violente, on trouve que l'eſtomac s'éleve trop, & qu'il y a quelque choſe dans le mouvement qui n'eſt pas dans la nature. Le bras gauche ſort entierement du Tableau. C'eſt un Raccourci hardi, & qui n'a pû être imaginé que par un homme habile dans ſon Art. Ceux qui ne ne l'ont pas trouvé heureux ne l'ont peut-être pas conſidéré de la diſtance convenable où il faut être pour en juger. On a beaucoup plus loué le Raccourci du Secretaire de Porſenna qui paroît mort ſur les marches du Tribunal. Cette Figure eſt parfaitement belle. Le ſang répandu ſous la tête eſt véritablement

du ſang ; le chien qui en approche, ajoute à l'expreſſion de la choſe & produit dans le groupe une variété agréable. Le ſentiment d'admiration & l'eſpéce d'horreur qu'un courage ſi féroce doit naturellement inſpirer, ſe remarquent ſur le viſage du Roi & ſur ceux des autres Figures. Tite-Live dit que ce qui occaſionna la mépriſe de Scévola, c'eſt que le Secretaire de Porſenna qui étoit aſſis à côté de lui étoit à peu près habillé comme ſon Maître. On blâme M. Du-Mont de ne s'être pas conformé au récit Hiſtorique. Le Diadême qu'il a mis ſur la tête de Porſenna eſt manifeſtement contraire à la vérité du fait qu'il repréſente. Scévola ne s'y ſeroit pas mépris, s'il eut eû cette marque de l'autorité Royale. Le Trône ne s'accorde pas non plus avec le récit de Tite-Live, & d'ailleurs n'eſt pas d'un beau choix. Le rechaud placé ſi

près de la personne du Roy est encore contre la vraisemblance. Mais ces fautes à supposer que c'en soient, sont légeres & ne nuisent en rien à l'honneur que ce Tableau doit lui faire. On peut dire que son pinceau n'avoit encore rien produit d'aussi fort, & d'aussi vigoureux.

Le Quatriéme, est d'un goût bien opposé à celui-ci. Par un heureux hazard, de ce sujet qui est d'un genre terrible, on passe à ce qu'il est possible d'imaginer de plus gracieux. *Jupiter changé en Taureau, porte sur son dos Europe qu'il enleve par surprise ; les vents retiennent leur haleine : mille petits Amours voltigent autour d'elle. Les uns portent en leurs mains la Torche nuptiale, les autres chantent l'Hymenée, suivis de la Troupe des Dieux Marins & des Néreïdes à demi-nues, &c.* *

* Lucien Liv. 1. Dialogue de Notus & de Zéphire.

Tout le monde a reconnu dans ce Tableau le Peintre de la volupté & des graces.

» On diroit que pour plaire, instruit par la
nature,
» *Boucher*, ait à Venus dérobé sa ceinture.

Il est vrai que sa Figure d'Europe en est parée ; elle a sur son visage une naïveté qui annonce son innocence ; & une finesse qui en releve le prix ; elle ressemble beaucoup à la beauté dont Arioste, ce grand Peintre en Poësie, a fait un si beau Portrait.

Di persona era tanto ben formata
Quanto mè finger san pittori industri ;
Con bionda chioma lunga & annodata :
Oro non è che piu risplenda èlustri,
Spargea si per la guancia delicata
Misto color di rose e di lugustri, &c. *

* La beauté d'Europe me rappelle des Vers qui ont été faits pour un Portrait de Mademoiselle F** par Monsieur de la Tour.

La haute estime que j'ai pour Monsieur Boucher & pour son talent, ne me permet pas de lui laisser ignorer que beaucoup de gens ont trouvé que cette couleur de rose domine un peu trop dans les *autres Figures, & en général dans le ton de tout son Tableau.* Mais où ne trouve-t-on pas quelque chose à redire? Cela n'empêche pas que ceux qui sont tout à la fois & connoisseurs & équitables ne lui rendent la justice qui lui est due & ne reconnoissent tout le prix d'une si belle composition. Ils sçavent qu'il n'y a peut-être point encore eu de Peintre qui ait possédé toutes les parties de la Peinture, & qu'il est rare d'en

Telle est la fraîcheur & l'éclat,
D'une rose qui vient d'éclore,
Ou telle se parant du plus vif incarnat,
S'offre aux yeux la riante Aurore.
Tantôt le feu de ce regard,
Fait passer dans mon cœur tout l'amour qui l'anime;
Tantôt dans le trait qui l'exprime,
J'admire également & la Nature & l'Art.

trouver qui ait toutes celles où Monſieur Boucher excelle. On reconnoît les grands hommes aux efforts qu'ils font pour atteindre à la perfection de leur Art ; mais il eſt donné à bien peu d'y arriver ? Il y a dans le Tableau de Monſieur Boucher beaucoup de ſcience & de Poëſie, & un eſprit qui lui eſt particulier. Il y a de la force & de l'expreſſion dans la tête du Taureau. Les Amours qui ſont en l'air différemment groupés, & tenant un voile, ont toute la beauté de ceux de l'Albane ; ils forment au-deſſus de la Figure d'Europe, par le voile qu'ils tiennent, une eſpéce de courone. Cette partie du Tableau eſt d'une Compoſition extrêmement ingénieuſe. Le Ciel orageux & la partie de Mer qui ſe voit à l'un des coins font un très-bel effet. Les Trîtons & les Néréïdes ſont touchés avec force. La Nymphe qui préſente

des fleurs à Europe, quoi qu'en lui rendant hommage, semble faite pour lui disputer le prix de la beauté. On trouve dans son caractere de tête, je ne sçais quelles graces que cet habile Artiste met toujours dans tout ce qu'il fait.

E un non so che ne gli occhi, che in un punto
Po far Chiara la notte, oscuro il die *.

Selon la pratique de tous les grands Maîtres qui ont donné aux différentes Figures de leurs Tableaux, des nuances de la passion qu'ils vouloient inspirer, dans celui de M. Boucher tout respire la volupté. L'harmonie parfaite qui résulte de toutes les expressions & de la maniere dont ses Figures sont disposées & contrastées, suppose beaucoup d'intelligence dans son Art. Il n'y en a aucune qui ne serve à faire valoir

* Pétrarque.

la Figure principale; & toutes ensemble, elles forment un beau tout, dont les yeux sont pleinement satisfaits. Les drapperies, sont comme il convient, tendres & légeres ; mais les plis sont peut-être trop petits & trop multipliés. Dans toutes les Figures on admire la beauté & l'élégance de son dessein. Le Tableau est extrêmement travaillé, & malgré cela ne sent pas le travail. La touche en est finie, mais libre & toujours variée selon les sujets.

Si l'on est fâché de ce qu'un Peintre si habile n'a pas cherché dans l'Histoire quelque fait digne de son pinceau, on doit du moins lui sçavoir gré de paroître neuf dans un sujet si rebattu ; ce qui ne peut être que l'effet de la beauté & de l'étendue de son génie. Hé, qui a plus que lui tout ce qui est nécessaire, soit pour inventer & disposer les plus grands sujets que l'Histoi-

re fourniſſe, ſoit pour les peindre & les rendre accomplis dans toutes leurs parties.

Le ſujet du cinquiéme eſt tiré d'une Ode d'Anacréon ; c'eſt une Fête de Bacchus ; les Graces qui ont inſpiré le Poëte paroiſſent avoir conduit le pinceau du Peintre, & ſa maniere y eſt trop bien décidée pour que le Public ne l'ait pas d'abord reconnu. C'eſt un Tableau d'une Compoſition auſſi heureuſe que ſçavante, & où M. Nattoire a parfaitement imité l'un des plus grands modelles qu'il pouvoit ſe propoſer en ce genre, je veux dire le Pouſſin.

La Figure d'Erigone eſt parfaitement belle & bien deſſinée *, ainſi que celle qui tient le vaſe, qui eſt d'un caractere agréable. Il y a une vérité raviſſante dans l'Enfant qui dort ; dans

* *Multaque cum forma gratia miſta fuit.* Ovid.

celui qui mord à une grape de raiſin, une naïveté & un eſprit qu'on ne ſe laſſe pas d'admirer. L'imagination & la touche du Maître s'y font également ſentir. Dans le coloris de ce groupe qui a de la force, M. Nattoire annonce tout ce qu'on eſt en droit d'attendre de lui. Ici je vois Bacchus ſur ſon char traîné par les tigres, arriver avec la ſuite aimable qui par-tout accompagne ce Dieu. Là je crois entendre ces Bergers, tranquillement aſſis, chanter le bonheur de la vie champêtre. Ce Tableau a je ne ſçais quoi de paſtoral qui touche l'ame, & qui ravit les ſens. L'illuſion en eſt parfaite. L'Art diſparoit : on croit voir la Nature même. Il y a dans cette Compoſition des images ſi agréables qu'elles échauffent l'imagination. L'Auteur s'eſt ſurpaſſé lui-même.

Là ſous un ciel ſerain, la Terre bienfaiſante,
Ne fait point achetter les tréſors qu'elle enfante;

Là, les hommes égaux, affranchis des besoins,
Vivent unis entre eux sans travail & sans soins.
L'air que l'on y respire invite à la tendresse,
Il entretient les sens dans cette douce yvresse
Qui calme les soucis, dissipe la langueur,
Et fixe au seul plaisir les sentimens du cœur.

Un autre mérite de ce Tableau, c'est l'harmonie merveilleuse qui régne dans la couleur. A cet égard il a satisfait tous ceux qui en connoissent le prix. La dégradation des tons y est si juste; & la Perspective Aërienne y est si bien observée qu'on s'imagine avoir devant les yeux un Tableau du Poussin même qui est si parfait dans cette partie. A voir celui de M. Nattoire, il semble qu'il ait déja reçu du tems ce vernis précieux qui fond les couleurs, & qui communement donne seul ce bel accord aux Ouvrages des plus grands Maîtres. Cependant, je ne sçais si la Terrasse de la coline d'où l'on voit

Bacchus descendre, n'est pas un peu trop grise & trop nue. Mais la remarque fut-elle juste, quelques taches au Soleil ne lui ôtent rien de son éclat. . .

Rien ne fait mieux sentir que ce Tableau, combien les préventions de l'Auteur des Réflexions l'ont rendu injuste à l'égard de cet habile Artiste. Ceux qui les ont lûes auroient tort de penser que cette critique même quelle qu'elle soit, est la cause des nouveaux efforts qu'il a faits. Non, il n'a été animé que par le desir de la gloire. Son Tableau, comme tous les autres, étoit achevé long-tems avant que la Brochûre ait paru, puisqu'il n'y a pas plus d'un mois qu'elle est répandue dans le Public. J'ajoute encore qu'il n'a pas mieux rencontré dans les éloges. Tous ceux à qui il en a donné ne les ont pas autant justifié qu'il l'eut été à souhaiter pour eux.

L'Auteur du sixiéme Tableau en a tiré le sujet du dernier Chant de la Jérusalem délivrée. * *Armide voyant l'armée des Sarrasins défaite entiérement, & craignant de tomber en la puissance de Renaud, elle résolut de s'ôter la vie; dans cette pensée elle s'éloigna à toute bride du Champ de bataille. Le hazard la conduisit dans un lieu solitaire, où après s'être abandonnée aux plus funestes pensées, elle tira une fleche de son carquois; & lorsqu'elle étoit prête de se frapper, Renaud survint & l'arrêta : l'amour chassa la haine du cœur d'Armide, & elle consentit de renoncer au dessein qu'elle avoit de périr.* Le choix de ce sujet ainsi que la maniere dont le Tableau est composé, annoncent l'esprit du Peintre.

* Prault fils, vient d'en donner une fort jolie édition *in*-12. en deux petits Volumes, ainsi que de l'Orlando furioso & de l'Aminta,

Il y en a beaucoup à avoir représenté la Haine qui fuit armée d'un poignard tandis que du haut de l'air un petit Amour paroît, s'il est permis de se servir de cette comparaison, fondre sur ce monstre comme un épervier sur sa proie.

Il eut été à souhaiter qu'il y eut eu autant d'expression & de vérité dans les deux figures principales. Armide est représentée dans le moment que le Tasse a peint si heureusement.

Quando giunse, & mirolla il Cavaliero
Tanto vicina a l'estrema sua sorte.
Già Compostasi in atto atrose, e fero,
Già tinta in volto di pallor di morte,
Da tergo ei se l'auventa, e'l braccio prende;
Ché già la fera punta al petto stende.
Si Volse Armida, e'l rimirò improviso,
Che no'l sentì quando da prima ei venne,
Alzò le strida, e da l'amato viso
Torce le luci dìsdegnosa e svenne.
Ella Cadea quasi fior mezo inciso,
Piegando il lento Collo, ei la sostenne;

Gli fè d'un braccio al bel fianco Colonna;
E'n tanto al sen le rallentò la gonna.

On voit que le Peintre a été fidéle à cette belle Defcription, mais malheureufement il n'a pas rendu toute la vie qui y eft; les expreffions qui font fur le vifage d'Armide, & fur celui de Renaud ne font ni affez pathétiques, ni affez vraies. La figure d'Armide n'a point l'élégance qu'elle devroit avoir & celle de Renaud n'a pas la nobleffe de celui du Taffe. L'une & l'autre ne font pas telles que le Poëte les a peintes; il leur manque cette dignité qui doit fe faire remarquer dans les principales figures d'un Tableau, & que le Peintre lui-même eft accoutumé de donner à toutes fes grandes compofitions. Renaud dans l'action du monde la plus attendriffante n'a rien de touchant,

E'l bel volto, e'l ben ſeno a la meſchina
Bagnò d'alcuna lagrima pietoſa.
Qual' a pioggia d'argento, e matutina
Si rabbeliſce ſcolorita roſa,
Tal 'ella rivenendo alzò la China
Faccia del non ſuo pianto hor lagrimoſa:

Voilà ce qu'on voudroit voir & qu'on ne trouve pas dans le Tableau.

D'ailleurs ce qui eſt heureux dans le récit d'un Poëte, ne l'eſt pas toujours autant deſſiné ſur la toile. Armide eſt prête à ſe percer d'une fléche, ainſi que le Taſſe le raconte; mais cette Fléche ne donne pas l'idée aſſez nette & aſſez forte de l'action que le Peintre veut repréſenter; je penſe qu'il l'eut mieux rendue, ſi par une licence que les Maîtres de l'art ont droit de ſe permettre, il eut armée cette Guerriere d'un poignard.

On ne ſçait pas encore pourquoi le Peintre a quitté ſon coloris ordinaire

pour un autre peut-être maniéré, & qui n'a pas le mérite de celui de ses autres Ouvrages.

Ceux qui de ces Critiques, que le Public a faites de ce tableau, voudroient en conclure quelque chose contre l'Auteur pour l'avenir, & ne le regarderoient pas comme un des plus grands Peintres qu'il y ait à l'Académie, se rendroient suspects d'injustice ou d'ignorance. Quand même des hommes tels que lui manquent un sujet, cela ne prouve rien contre eux. Corneille pour n'avoir pas réussi dans quelques-unes de ses Piéces, n'en est pas moins un grand homme. Si M. Pierre, qui dès ses premiers essais s'est acquis tant de célébrité, ne remporte pas le prix cette année, il sera toujours un concurrent redoutable pour tous ceux qui entreront dans une semblable lice.

Ceux qui aiment un peu la Pein-

ture, en examinant ces Tableaux, étant arrivé à celui-ci, n'ont pas manqué de se placer dans l'enfoncement de la croisée, vis-à vis de laquelle il y a un Poëlle De-là, il est aisé de comparer ensemble les six premiers. On voit avec plaisir les différentes manieres de tant de maîtres de la même Ecole. L'un a pour lui la belle Ordonnance, l'autre la force du Coloris, celui-ci à un pinceau fier, cet autre est plein de graces & tous ont du mérite. Voilà ce que l'on entendra dire aux gens qui s'y connoissent. Comme les beautés qu'ils trouvent dans un Tableau ne les aveuglent pas, quelques défauts qu'ils peuvent remarquer dans un autre, ne les rendent pas injustes. Pour ceux qui veulent juger sans y rien entendre, sont comme le dit Moliere:

Loueurs impertinens, ou Censeurs téméraires.

Dans le septiéme de ces Tableaux,

Diogene qui voit un jeune Garçon boire dans sa main, brise sa tasse, comme lui devenant un meuble inutile. La composition de ce Tableau est agréable; le lieu de la Scene est une place d'Athènes, & en cela le Peintre a fait sagement, de s'éloigner de ceux qui avoient traité le même sujet avant lui. Il lui a donné par-là le mérite de la nouveauté. On l'a encore loué d'avoir introduit dans son Tableau plusieurs habitans de cette ville qui par l'attention avec laquelle ils regardent Diogène, font valoir davantage l'action de ce Philosophe. Le tonneau où il l'a placé *qui n'est qu'un ample vase de terre*, marque un Peintre attentif à son Art, qui au lieu de suivre la maniere vulgaire a eu le bon sens de consulter le *Costume*. Les figures en sont bien dessinées, l'Architecture y est bien traitée. On auroit seulement désiré dans le

total du Tableau un peu plus de force. Peut être qu'un des moyens d'y en donner davantage auroit été de placer Diogène près, mais hors de son Tonneau, & de disposer les lumieres de façon que la figure principale eut été la plus éclairée. Ceux qui n'y ont pas trouvé assez de chaleur, doivent avouer que le sujet qui y est représenté n'en est guères susceptible. Quoi qu'il en soit, non-seulement ce Tableau fait honneur à M. Jeaurat, qui en est l'Auteur, mais il s'y est tellement surpassé que le Public ne peut lui sçavoir trop de gré des efforts qu'une noble émulation lui a fait faire pour se perfectionner dans son Art. Pour arriver où il est parvenu, il faut qu'il ait fait beaucoup plus de chemin qu'un autre. Il est parti de plus loin, & il a atteint ceux qui se sont le plus distingués dans la carriere.

Le sujet du huitiéme Tableau est ce

Pyrrhus, fils d'Eacide roi des Molosques, dont M. de Crébillon a fait une si belle Tragédie. Le Peintre le représente ici au moment où les amis de son Pere, pour le dérober à la fureur des meurtriers, l'amenerent à la Cour de Glaucias roi d'Esclavonie. On voit cet Enfant aux genoux du Roi, les embrasser d'un air suppliant, comme s'il étoit en âge de raison.

Le Roi touché des graces de l'Enfant, paroît écouter la voix de l'humanité qui lui parle en sa faveur. Le choix de ce sujet est heureux, & la maniere de le traiter n'est pas sans mérite, quoi qu'il ne fasse pas tout l'effet qu'une action si interressante devroit produire naturellement. Aussi faut-il avouer qu'il y manque la force & les expressions dont elle étoit susceptible. La multiplicité des Figures dans ce Tableau y nuit peut-être beaucoup

plus qu'elle ne sert, d'autant plus qu'elles n'ont pas assés de vie. Au rapport de l'Albane, Annibal Carache ne croïoit pas qu'un Tableau pût être bien dans lequel on faisoit entrer plus de douze Figures. Premierement, parce que selon lui, il n'y falloit pas plus de trois grands groupes ; secondement, parce que le silence & la majesté y étoient nécessaires pour le rendre beau: & l'une ni l'autre de ces conditions ne peuvent être remplies dans une multitude de Figures. Je ne sçais si le Tableau n'est pas une nouvelle preuve du sentiment d'Annibal Carache. Il ne laisse pas d'y avoir des parties dans lesquelles l'Auteur s'est distingué. Quoiqu'il ne soit pas donné à tous les Peintres d'arriver au même degré de perfection, il faut toujours leur rendre justice sur ce qu'il y a de bon dans leurs Ouvrages. C'est être ignorant ou flatteur que de tout

louer, mais c'eſt être trop ſevere ou plutôt injuſte que de n'eſtimer que ce qui eſt parfait & achevé. Ce Tableau eſt de M. Collin de Vermont.

Le neuviéme qui eſt de M. le Clerc des Gobelins, repréſente Moyſe ſauvé des eaux. Les figures ſont aſſez bien deſſinées & ne manquent pas de nobleſſe; mais elles ont preſque toutes la même phyſionomie, & ne ſe détachent pas aſſez du fonds du Tableau qui a un peu trop l'air d'un bas relief. D'ailleurs le coloris n'en eſt pas heureux: Le ciel eſt trop bleu, trop uniforme, & il régne dans tout ce Tableau une eſpéce de vapeur, ou plûtôt un véritable brouillard, qui n'y fait pas un bon effet. J'ajouterai encore que quoique tous les ſujets puiſſent paroître nouveaux par la maniere dont on les rend; comme cet art n'eſt pas donné à tous, il eſt plus prudent d'éviter ceux qui ont été

traités aussi souvent que celui-ci par les plus grands Maîtres. On donne lieu à des comparaisons qui tournent rarement à l'avantage du Peintre moderne.

Les deux Tableaux qui manquent, & dont les sujets sont annoncés dans *l'Explication des Peintures, Sculptures &c. de Messieurs de l'Académie Royale*, n'ont pû être achevés pour l'ouverture du Sallon, & l'on ne doit pas en être surpris. De vieux Athlètes ne peuvent pas dans la lice courir aussi vîte que les jeunes. Mr. Galloche & Mr. Caze sont tous deux d'un âge fort avancé. Les infirmités qui en sont la suite ont retardé leur travail. L'un & l'autre ont fait longtems honneur à l'Académie. C'est à Mr. Galloche qu'elle a dû Mr. le Moine.

Par la description que je viens de vous faire, Monsieur, & plus encore par

l'inspection de ces Tableaux ; on voit ce que l'émulation peut dans les Arts, & combien les Peintres, lorsqu'ils n'ont à songer qu'à la gloire, sont différens de ce qu'ils ont coutume d'être, lorsqu'ils sont pressés dans leur travail par le sentiment du besoin. Si tous n'ont pas réussi, tous ont fait de nouveaux efforts pour atteindre à la perfection de leur Art, & ce Concours qui fait tant d'honneur à leurs différens tallens, fera une époque dans l'Histoire de l'Ecole Françoise, & honorera à jamais la mémoire de Mr de Tournéhem, qui par son zele & ses soins vigilans, se rend aujourd'hui le Restaurateur des Beaux Arts.

Les prétendus Connoisseurs qui n'approuvent que ce qui est Antique, & qui préférent un Tableau noir, où personne ne peut rien connoître, aux meilleures productions des Peintres d'aujourd'hui, ne sont pas des gens qu'il en faille

croire. Ce ſont des Charlatans dont toute la ſcience conſiſte en des mots, & qui ne prennent le parti de condamner tout ce qui ſe fait, que parce qu'ils ne ſont pas en état de rien ſentir. Les Tableaux de ce Concours expoſent aux yeux des modèles de beauté dans toutes les différentes parties de la Peinture ; & diſons-le, à la gloire de la France, tout ce qu'il y a de Peintres habiles répandus dans le reſte de l'Europe, ne produiroient pas enſemble la quantité de beaux Tableaux que l'on voit dans cette Gallerie.

Les véritables Connoiſſeurs m'ont paru preſque tous incertains à qui donner le prix, & la plûpart des autres très-fâchés de l'incertitude de ceux qu'ils regardent comme faits pour prononcer. Il ſeroit pour ceux-ci un moyen de ſçavoir à quoi s'en tenir, ce ſeroit de s'adreſſer aux Peintres eux-

mêmes, car après tout dans leur Art ils sont ceux qui se connoissent le mieux. Voici la méthode dont on pourroit se servir pour tirer leur secret; on n'a qu'à demander à chaque Peintre, quel est après son Tableau, celui dont il fait le plus de cas; probablement par cette voie on connoîtra quel est le meilleur. C'est la ruse dont se servirent les Jésuites de Rome lorsqu'ils voulurent bâtir la magnifique Eglise qu'ils y ont aujourd'hui. Ils demandérent des desseins aux plus habiles Architectes du tems; quand il fut question de décider auquel donner la préférence, ces R. R. P. P. sentant bien qu'ils se connoissoient moins en Architecture que ceux qui font profession de cet Art, employerent ce secret, pour sçavoir des Architectes eux-mêmes lequel d'entr'eux avoit mieux rempli leur objet.

Je viens aux Tableaux exposés au

Sallon. Je commence par les plus frappants, parce qu'il ſeroit contre mon projet de ſuivre l'ordre du Catalogue. Le Portrait en pié de La-Reine par M. Carle Van-Loo, dont la tête eſt priſe d'après celle qui a été peinte au Paſtel par Mr de la Tour, eſt une des plus belles choſes qui ait été faite en ce genre. La compoſition en eſt grande & noble. Il y a beaucoup de convenance à avoir placé le buſte du Roi ſur la table & beaucoup d'habileté à l'avoir rendu ſi reſſemblant. On trouve dans tout ce portrait :

Un choix pur & ſçavant, de ſimples agrémens
Un grand goût de drapper, de beaux ajuſtemens
Negligez avec art, conduits avec prudence ;
Une docte ſageſſe, une juſte abondance. *

Le Manteau Royal & tout l'habillement de la Reine eſt traité avec un Art

* Epître en vers d'un Pere à ſon Fils ſur la Peinture, par Mr Coypel.

admirable. Les plis de l'étoffe y sont par-tout prononcés avec une vérité qui fait illusion. Rien n'est si difficile pour la plûpart des Peintres, que de donner de la grace aux habillemens de mode. Pour le grand Peintre, il n'est rien d'impossible : sans s'éloigner jamais de tout ce qui caracterise le Sujet qu'il entreprend de peindre, il sçait cacher par la disposition & l'arrangement des habits, ce qu'il peut y avoir de moins heureux & donne souvent de l'agrément à ce que les Modes ont de plus extraordinaires. Voilà ce que Monsieur Carle-Van-Loo a si heureusement exécuté dans ce Portrait. Le Vase de fleurs qui est sur la Table, est comme s'il avoit été peint par Van-Huse. Le petit Chien est plein de vie. En un mot, tout annonce dans ce magnifique Portrait un homme qui est Maître dans toutes les parties de son Art.

Les deux Tableaux de dix pieds de haut sur huit de large, qui sont en face de l'escalier, sont de Monsieur Pierre : ils ne peuvent manquer d'ajouter à la grande réputation qu'il s'est acquise dans son Art. Le Tableau qui est près de la fenêtre représente Saint François qui médite dans la solitude. Il y a une belle & noble expression dans la tête du Saint, & beaucoup de vérité dans tout le paysage. Ce Tableau est d'une grande maniere, & a satisfait tous les connoisseurs. Il a été fait pour l'Eglise de saint Sulpice ainsi que son Pendant, représentant saint Nicolas Evêque de Mire qui apaise une tempête. Comme celui-ci est un Tableau de mouvement, il a aussi beaucoup plus de force que le premier. Le Saint paroît porté sur les nuages dans l'attitude la plus majestueuse. Il y a beaucoup de mérite à avoir traité ce sujet

d'une maniere aussi neuve & aussi grande. Une partie du bâtiment prêt à périr occupe tout le Tableau. Une vague a suffi au Peintre pour représenter la Mer & le péril des Matelots prêts à être submergés. Les attitudes de ceux qui invoquent le Saint sont heureuses. Je ne sçais pourtant s'il n'y a pas quelque chose à redire à celle du Matelot qui tient la rame. Son regard est fixé sur le Saint avec trop de fierté & point assés de respect: ceux qui l'examineroient avec des yeux un peu malins, y pourroient trouver encore une toute autre expression. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce Matelot voyant le Saint, ne doit laisser paroître sur son visage qu'une confiance entiere en sa protection. C'est à l'Auteur à juger si cette critique est juste. Au surplus, ce défaut, si c'en est un, est peu de chose & n'est point difficile à corriger. Il n'empêche pas que

ce Tableau ne soit en effet digne de la plus grande estime.

La Baccanale du même Auteur, annoncée dans le Catalogue au N°. 55. est d'une composition très-agréable. Le petit Tableau marqué 56. représentant un Sculpteur dans son attelier, est picquant pour l'effet, & ne montre pas moins d'habileté que les plus grands Morceaux de ce Peintre, à qui le Public doit savoir gré d'avoir sacrifié à l'amour qu'il a pour la Peinture, ce qu'il étoit en droit d'attendre de la fortune *.

On reconnoît le goût & les graces

* Mr. Pierre est fils d'un Pere riche, & ne s'est adonné à la Peinture que par goût. Il a le bonheur d'avoir toutes les qualités nécessaires pour faire un grand Peintre, & que Du Fresnoy a exprimées par ces trois Vers.

Judicium, docile ingenium, cor nobile, sensus
Sublimes, firmum corpus, florensque juventa,
[illegible], labor, artis amor, &c.

de Monsieur Boucher dans les deux petites Pastorales de forme ovale qui sont marquées N° 33. On trouve dans ces deux Tableaux toute la naïveté convenable aux Sujets de cette espéce. Son Tableau ésquissé d'une Thése dédiée à Monseigneur le DAUPHIN, n'est pas moins précieux dans son genre. L'allégorie est imaginée avec esprit. Le Sujet est composé avec goût & dessiné de main de Maître.

Le Portrait de Monseigneur le DAUPHIN, représenté en cuirasse, & de Monsieur le Duc de Chaunes en Hercule, attirent & satisfont les regards des curieux. Le premier est peut-être le plus beau que Monsieur Nattier ait peint. Il a sçu dans l'un & l'autre ajouter aux graces ordinaires de son pinceau, la force que demandoient les Sujets qu'il a traités.

Le Portrait, jusqu'aux genouils de

Monsieur Dangé Fermier Général, peint par Monsieur Tocqué, est très ressemblant, les draperies en sont bien traitées, la broderie de la veste est artistement rendue, & cet Ouvrage ne peut qu'ajouter à la célébrité de cet Artiste.

Un autre Peintre du même genre, c'est Monsieur Aved, a deux Tableaux à peu près de la même grandeur, exposés au Sallon sous les numeros 62 & 63. qui lui font honneur par la maniere dont ils sont traités.

A côté & au bas du Portrait de Monseigneur le DAUPHIN, on voit onze Portraits en Pastel, peints par Monsieur de la Tour. Je crois devoir n'en omettre aucun ; attendu que tous les Ouvrages de cet illustre Artiste sont intéressans pour le Public. Les voici dans l'ordre où ils sont placés ; du côté de l'escalier Madame la Comtesse de

Lovendal., Monsieur le Maréchal de Saxe *, de l'autre Monsieur le Duc d'Yorck., Madame de Montmartel ; plus bas, au milieu, Monsieur le Comte de Clermont **, à sa droite Monsieur le Moine Sculpteur, Monsieur Binet, Monsieur l'Abbé Le Blanc ; à sa gauche Monsieur Gabriel premier Architecte du Roi, Monsieur Cupis, Monsieur Mondonville. Le Public, quoi qu'accoutumé aux merveilles que Monsieur de la Tour produit tous les jours,

* On a mis ces Vers-ci au bas de ce Portrait.

Héros sans vanité, Courtisan sans bassesse,
Jamais d'aucun revers il n'éprouva les coups;
Condé de sa valeur auroit été jaloux;
Turenne eut vanté sa sagesse.

** Voici d'autres Vers qui ont été écrits au dessous du Portrait de ce Prince.

LOUIS, par ces Héros dignement secondé,
Du Germain, de l'Anglois rend l'alliance vaine:
MAURICE est un autre TURENNE;
CLERMONT est un second CONDÉ.

admire la ressemblance, la force, la vérité & la vie qui sont dans tous ces Portraits. On y voit régner la variété qui est en effet dans la nature. Le Peintre ne se contente pas de rendre le visage, il sçait encore *exprimer l'esprit* & le caractere distinct de la personne qu'il peint. La plûpart de ceux qui font des Portraits ne connoissent que deux tons pour la chair, l'un pour les personnes brunes, l'autre pour les blondes. Monsieur de la Tour qui observe mieux la nature, ou qui sçait mieux la rendre, varie comme elle, & donne à chacun la véritable nuance qui lui est particuliere. Il n'y a personne qui n'ait fait cette réflexion en voyant les différens Portraits qui sont ici exposés.

Le Public a trouvé celui de Monsieur l'Abbé Le Blanc un des plus forts qui ayent jamais été faits dans aucun genre, & celui de Monsieur Mon-

donville un des plus picquans. Celui-ci est un chef-d'œuvre dont il feroit difficile de donner l'idée à ceux qui ne l'ont pas vû. Ce célébre Musicien est représenté dans l'attitude la plus pittoresque & qui cependant lui est naturelle, il paroît écouter si son violon est d'accord. Ses yeux sont pleins de feu. On y voit l'impatience d'exécuter ce que son génie lui inspire. Quand on le considére attentivement on croit presque l'entendre.

La Tour reçut du ciel le talent précieux,
» De peindre la parole & de parler aux yeux.

Quoi qu'en ait dit l'Auteur des Réflexions, qui a peut-être prononcé un peu trop légérement, quand un Artiste se rend recommandable & surpasse tous les autres dans quelque partie; c'est un homme de génie, & des Portraits tels que ceux dont nous parlons

demandent une grande intelligence des différentes parties de la Peinture. Pour y réuſſir comme Titien & Vandeick, il faut que la Nature & l'Art y concourent également, je veux dire qu'il faut de grands talens & une grande étude. Il y a bien des obſervations à faire pour acquérir la perfection où les grands Maîtres ſont arrivés.

Dans les Portraits de Monſieur de la Tour, tout eſt deſſiné avec ſcience & peint avec ſoin. Dans ceux où il faut de la grace, ſes Paſtels ſont fondus, dans ceux qui demandent de la force, ſa touche eſt telle qu'elle eſt inimitable *. Qui mieux que lui ſçait don-

* Ce qui a fait croire à beaucoup de gens que l'Auteur des Réflexions n'étoit pas un véritable connoiſſeur en Peinture, c'eſt qu'il a blâmé dans les Paſtels de M. de la Tour ce que tous les habiles gens y admirent le plus. Il en ignore apparemment le prix, & ne ſent pas l'effet de cette touche. Le Peintre a

ner de la rondeur à une tête, exprimer la transparence du criſtallin dans les yeux, & y répandre ce brillant & cette vie qui doit les animer ?

Si les Peintres les plus communs réuſſiſſent à faire reſſembler, c'eſt qu'ils font la *charge* des traits les plus frappants du viſage, choſe ſi aiſée à faire, qu'avec quelques traits de crayon on peut en venir à bout, ce qui ne laiſſe pas de plaire fort aux ignorans. Le difficile eſt de rendre la nature avec vérité, & la perfection conſiſte à l'embellir ſans détruire la reſſemblance.

Quant aux diſcours que la jalouſie fait tenir à pluſieurs Artiſtes qui prétendent que le Paſtel eſt beaucoup plus facile que l'huile, il s'en faut beaucoup

eu grande raiſon de ne pas s'arrêter à cette cenſure.

Verius affectus animi vigor exprimit ardens,
Sollicit nimium quam ſedula cura laboris.

coup

coup que la choſe ſoit vraie du Paſtel tel que M. de la Tour le traite. C'eſt ce que j'ai entendu dire à beaucoup d'habiles gens qui l'ont vu travailler. Les eſſais de quelques-uns de ceux qui ont voulu l'imiter leur ont aſſez mal réuſſi pour avoir dû les faire changer d'opinion. En tout genre il eſt aiſé de faire communément, le difficile eſt d'exceller *. J'oſe encore dire hardiment que les Portraits au Paſtel de M. de la Tour ont un avantage conſidérable ſur ceux qui ſont peints à l'huile. C'eſt

* *Il faut donc être un habile homme, pour bien faire en quelque genre que ce ſoit: il faut donc être un habile homme pour bien faire le Paſtel. M. de la Tour le fait bien, par conſéquent M. de la Tour eſt un habile homme. Malgré toute l'habileté de ceux qui ſont ſortis de leur talens pour entreprendre de faire du Paſtel, nul ne l'a ſi bien fait, à beaucoup près; donc M. de la Tour eſt plus habile homme que ces habiles gens qui ont fait cette tentative, &c.* M. l'Abbé des Fontaines, Obſervations ſur les Ecrits Modernes.

qu'ils ne changeront pas. L'huile noircit avec le tems, & ternit l'éclat des plus belles couleurs. Combien de Tableaux de plus grands Maîtres ſont tellement altérés qu'on n'y reconnoît plus rien ? Le Paſtel couvert d'une glace ; brave les injures de l'air ; il eſt invariable. D'ailleurs, il eſt plus vrai pour le Portrait. L'huile a des luiſans qui ne ſont pas dans la nature. Le *Mate* du Paſtel la rend bien plus fidellement. M. de la Tour, comme je l'ai dit, a remedié au ſeul inconvénient qui y étoit attaché. Il ne duroit pas, parce que ceux qui juſqu'ici s'en étoient ſervis ne ſçavoient pas le fixer. Beaucoup de belles choſes de la *Roſa Alba* ont déja péri. Le vernis de M. de la Tour, dont j'ai parlé, en fixe la durée ſans en altérer la fleur. Ce coloris ſi fort & ſi vrai qu'il donne à tous ſes Portraits, ſera

toujours le même. Ses Ouvrages dureront autant que les choses humaines peuvent durer.

Les Portraits de M. Tourniere & de Carle Van-Loo, faits par M. Le Sueur pour sa réception à l'Académie, ont plus que le mérite de la ressemblance ; ils ont celui du pinceau, qui est agréable, quoique fort. Les étoffes sont bien touchées ; le velours est traité de maniere à tromper l'oeil. Dans le Portrait de M. Tourniere, la Figure quoi bien dessinée, a quelque chose de contraint dans son attitude ; elle n'a pas assez de mouvement. Le Portrait de M. Van-Loo est d'une composition plus sçavante & beaucoup mieux exécutée. Ce Peintre célébre y paroît dans une attitude digne de lui, même à-peu-près que celle que M. de la Tour a donnée à M. Restout, & qui est très pittoresque. La tête & les mains sont éclairées

avec intelligence, le porte-feuille l'est avec la même justesse; mais si toutes les parties du corps les plus avancées, étoient aussi touchées de lumieres plus fortes, la Figure qui ne se détache pas assez du fond, sortiroit entierement du Tableau. Quelques coups de pinceau là & là distribués avec jugement suffiroient pour produire cet effet. Le nouvel Académicien paroît avoir imité dans ce Portrait la maniere de Grimou, qui lui-même avoit imité celle de Rimbran. Mais il est encore un plus grand Maître que l'un & que l'autre, & d'après lequel je conseille à tout Peintre de travailler; c'est la Nature. La Couleur du total du Tableau de M. Le Sueur est un peu dorée; la Nature lui en auroit donné une plus vraie. C'est en la considérant attentivement que Rimbran y a apperçu ces effets, forts & lumineux qu'il a rendus d'une

maniere si hardie. C'est le soin qu'il a pris de l'étudier qu'il faut surtout imiter. Lorsque l'on épouse la maniere d'un Maître, il est à craindre qu'on ne s'y affectionne tellement qu'on ne voie plus la nature, que telle qu'il l'a peinte. C'est en quelque façon un verd au travers duquel on voit les Objets, & qui leur communique sa couleur sans qu'on s'en apperçoive. Quelqu'utile qu'il soit de s'en servir, il est bon de le quitter quelquefois pour redresser son jugement. On verroit la Nature toute autre qu'elle ne s'offre à l'imagination, si on se faisoit une loi de la consulter dans tout ce qu'on fait. Lorsque l'on s'accoutume à Peindre de pratique, il y a tout à craindre que la maniere ne dégénére en vice. C'est un écueil où tant de Peintres ont échoué & échouent encore tous les jours, que ceux qui veulent se perfectionner dans

la force & de la beauté. Surtout celui qui représente l'Hyver.

Les deux Marines de M. Vernet de Rome qui sont au-dessous du Portrait de la Reine sont dignes de la réputation que ses premiers Ouvrages lui ont faite en ce pays-ci. Il est toujours fidèle à la nature, il la rend avec esprit & aucun Paysagiste n'a dessiné avec plus d'élégance que lui. C'est un avantage qu'il a sur le Claude. S'il peut se perfectionner dans la couleur, il égalera les meilleurs Maîtres de ce genre. La sienne est vraie, mais elle n'est pas tout à-fait assez forte. A la face opposée il y a encore deux Paysages de lui qui ne lui font pas moins d'honneur, & où son pinceau est aisé à reconnoître. Celui qui est au-dessous du Tableau de S. Nicolas, est totalement dans la maniere de ceux du Poussin. Il en a l'heureux choix, l'agrément & la vérité.

Le grand Tableau allégorique de M. Van-Loo neveu, marqué N° 132, n'eſt pas indigne du grand Nom qu'il porte, & il ne court point les riſques qu'on lui diſe comme au Soldat qui s'appelloit Aléxandre. *Aut nomen, aut mores muta.*

A l'une des croiſées aux N°s 112. & 113. on voit deux petits Tableaux ſous glace, de M. Portail, dont l'un repréſente un Enfant qui badine, & l'autre des Fleurs. Les connoiſſeurs ont ſenti le prix de ces deux petits morceaux, & ont admiré la maniére avec laquelle ils ſont peints, elle eſt particuliere à cet habile Artiſte. Soit pour les lumieres, ſoit pour la couleur de l'objet, il n'emploie aucune ſorte de blanc; il le tire uniquement du vellin ſur lequel il peint.

La Marine de M. Antoine le Bel a de l'effet. C'eſt dommage que l'Auteur

qui avoit de grandes diſpoſitions pour ce genre où il s'eſt adonné, n'ait pas été de bonne heure à portée d'étudier la nature.

Près de ce Tableau on voit un Portrait en Paſtel, par un jeune homme nommé M. Perroneau, qui eſt plein d'eſprit & de vie, & qui eſt d'une touche ſi vigoureuſe & ſi hardie qu'on le prendroit pour être d'un Maître conſommé dans ſon Art. Que ne doit-on pas eſpérer de quelqu'un qui marque tant de talents dans ſes premiers Ouvrages ?

Le Buſte de M. Falconet en terre cuite, qui eſt ſi frappant par la reſſemblance, eſt auſſi d'un jeune Sculpteur qui paroît très-habile dans ſon art. Il porte le même nom que cet illuſtre Sçavant. Ce qui a donné lieu à l'inſcription Grecque qui ſe fit au pied du Buſte, & que le Public nous ſçaura gré de lui avoir conſervée.

ΟΜΟΝΥΜΟΙΝ ΕΤΕΡΟΣ ΕΤΕΡΟΝ ΕΠΛΑΤΤΕ ΝΕΟΣ ΠΡΕΣΒΥΤΗΝ.

*L'un des deux homonymes * a représenté l'autre le jeune a fait le vieux.*

Plus loin on voit le Buste du Roi en marbre blanc. Cette Tête est très ressemblante; le ciseau de l'habile Artiste a rendu très heureusement cet air majestueux qui est particulier au Roy, & ce qui étoit appellé par les Anciens *Facies digna imperii.* On prétend que Racine avoit en vûe LOUIS XIV. lorsqu'il a fait dire à Bérénice en parlant de Titus.

» En quelque obscurité que le Ciel l'eût fait naître,
» Le Monde en le voyant eût reconnu son Maître.

Cependant sa phisionomie étoit en-

* Personnes de même nom.

core moins noble & moins agréable que celle de LOUIS XV. & il n'eſt gueres de Médailles antiques dans leſquelles on trouve des traits auſſi majeſtueux que ces deux Rois. Quelqu'un inſpiré par une Muſe amie du vrai, a attaché les Vers ſuivants au bas de ce Buſte.

Le modelle des Rois, l'amour de ſes Sujets,
Si du bruit de ſon nom LOUIS remplit la
Terre,
Sa grande ame n'a pas d'ambitieux projets;
Il préſente l'Olive armé de ſon Tonnerre,
Et ce Héros ne fait la guerre
Que pour nous aſſurer la paix.

Ce Buſte eſt de M. le Moine fils, ainſi que les Modeles des deux Têtes ſuivantes qui ne ſont pas moins reſſemblantes, & qui doivent être exécutées en marbre blanc. La premiere eſt celle du Prince Edouard, au bas de laquelle

ces Vers-ci ont été écrits au crayon

Par ses vertus, par ses exploits
Souverains, apprenez à mériter de l'être,
Guerriers instruisez-vous, & rougissez Anglois
D'avoir méconnu votre Maître.

Dans la seconde tête il n'y a personne qui ne reconnoisse M. le Maréchal de Saxe.

L'Esquisse du Mausolée de la Reine de Pologne par M. Adam le cadet a été fort approuvée du Public, & l'on ne doute pas que l'éxécution de ce Monument ne fasse honneur à cet Artiste, reconnu depuis longtems pour un des Sculpteurs de la premiere classe.

M. Adam l'aîné a éxécuté pour le Roi en marbre de huit pieds de proportion, un Grouppe dont on voit le modéle près de la premiere croisée du Sallon. Il représente deux Nymphes de Diane, dont l'une au retour de la chasse attache un Héron à un arbre,

tandis que l'autre lui tend un Arc & un Carquois pour en faire un Trophée. Les figures de ce Groupe sont agréables & bien dessinées, elles sont contrastées heureusement, & le total de la masse est d'une belle composition.

Dans les différentes croisées on voit plusieurs Estampes qui méritent d'être considérées avec attention, & où nos différens Graveurs, les plus habiles qui soient dans l'Europe, ont sçu rendre non-seulement l'esprit, mais presque jusqu'à la touche du Tableau. La plus remarquable de ces Estampes est celle M. Cars, représentant le Temps qui enléve la vérité, d'après le dernier Tableau de feu M. le Moyne, premier Peintre du Roi. Elle est dédiée à M. de Tournéhem.

Les empreintes de plusieurs pierres gravées par M. le Guay, & entr'autres le portrait du Roi & celui de M. de Cré-

billon de l'Académie Françoise, prouvent l'habileté de cet Artiste dans un genre où les Anciens ont excellé & où plusieurs Modernes ont sçu se faire distinguer.

Dans l'enfoncement près de l'escalier, M. du Vivier dont nous avons tant de belles médailles, a placé sous une glace l'empreinte de celle que la Provence a fait frapper pour M. Bouret Fermier Général. Il suffit de rapporter l'inscription qui est au revers pour en faire connoître le sujet.

STEPH. MICHALI BOURET.

Quod jussu Ludovici XV. Regis Christ. & ope J. Baptistæ de Machault generalis ærarii moderatoris, Provinciam maxima frumentariæ penuria laborantem providentissime sustentavit; hoc grati animi monumentum procuratores Provinciæ dicant, consecrant.

M. DCC. XXXXVII.

Vous voyez, Monsieur, que je ne vous parle pas d'une quantité d'autres Tableaux qui sont exposés au Sallon; & cela, parce que plusieurs n'en valent pas la peine, & que beaucoup d'autres qui mériteroient que l'on en fit mention, y ont déja paru, quelques-uns même plus d'une fois. Cette ardeur qu'ont les Peintres d'étaler leurs anciennes productions est ce qui fait le plus de tort à ces expositions. Ce qui a été une fois jugé, ne devroit plus y reparoître. Le Public qui a rendu justice aux premiers Ouvrages de chaque Peintre, veut connoître leurs progrès.

Mais ce à quoi l'on devroit avoir encore plus d'attention, ce seroit à ne pas exposer des Tableaux d'une certaine médiocrité. L'honneur de l'Académie y est interessé, & ce seroit à elle à faire le choix de ce qu'elle peut avouer. Les autres Académies lui en

donnent l'exemple ; on lit & à celle des Sciences & à celle des Inſcriptions beaucoup d'Ouvrages qui ne paroiſſent pas dans les Mémoires de ces ſçavantes Compagnies. Elles ont des Comités particuliers qui décident de ceux qui méritent d'être imprimés. On ſçait bien que tous les Peintres ne peuvent pas être également habiles. Mais lorſqu'un Artiſte a la manie de vouloir expoſer au Public, uniquement parce qu'il eſt Académicien, un Tableau au-deſſous du médiocre, ou faute de travail ou faute de talent ; on devroit décider de ſon ſort au ſcrutin, & comme toute Compagnie eſt jalouſe de ſa réputation, il ne manqueroit pas d'être rejetté à la pluralité des ſuffrages. Le Peintre qui ſe trouveroit dans le cas malheureux de recevoir cette mortification, ne manqueroit pas une autre année de faire de nouveaux efforts

pour se l'épargner. Ceux qui ne sont pas assez sensibles à la gloire, craindroient du moins un mépris qu'il ne leur seroit pas permis d'ignorer.

C'est une folie que de croire qu'il faille que ce Sallon soit rempli de Tableaux du haut jusqu'en bas. Jamais il ne sera si bien garni que quand il n'y aura rien de mauvais. Tous les Peintres qui ont du talent sont interessés à la réforme que je propose. Qu'en arrivera-t-il? Que leurs Tableaux pourront être placés plus avantageusement, & par conséquent feront plus d'effet. Des Tableaux trop pressés se nuisent les uns aux autres; ils ont besoin d'être séparés par des espaces pour être en valeur. Cette multitude de Tableaux empêche que celui qui est chargé de les arranger, ne satisfasse autant qu'il le voudroit, & qu'il en est capable, & le goût du Public & l'amour des Pein-

tres pour leurs Ouvrages. C'est ici un concert pour les yeux, ce qui est mauvais à un certain point en détruit l'harmonie.

Les Tableaux que Mr. de Tournéhem a fait faire pour le Roi, ont de beaucoup augmenté le goût que le Public avoit déja pris pour cette espèce de spectacle, si digne en effet d'une Nation éclairée & polie. Il en doit résulter naturellement un double avantage. Les Peintres & ceux pour qui ils travaillent peuvent également s'y instruire & acquérir ce qui leur manque; aux uns pour atteindre la perfection de leur art, aux autres pour juger du mérite de ceux qui en approchent le plus. Dans une grande assemblée d'hommes, les sentimens se communiquent. Celui qui est le moins éclairé, pourvû qu'il ait le sens droit, reconnoît intérieurement le besoin qu'il

à des lumiéres des autres; & ce qui en est la suite naturelle, il cherche à s'instruire. Il en trouve aisément les occasions. Le même amour-propre qui excite sa curiosité, fait qu'un autre se plaît à étaller ses connoissances, c'est le mobile de toutes nos actions. Les gens qui ont du goût pour les belles choses ne les voyent pas tranquillement *; à l'aspect de celles qui les frappent, ils se transportent, ils se passionnent, ils voudroient que tout le monde sentit & pensât comme eux. On aime à faire des prosélytes jusques dans les choses de goût. Celui que je suppose avoir le dessein de s'instruire, entendra raisonner des gens de cette espéce, il s'attachera à eux, il les suivra comme on voit dans les promenades publiques ces gens du tiers état, que l'oisiveté rend curieux de nouvelles, s'at-

* *Pausiacâ torpes insane Tabellâ*, dit Horace.

tacher pour en apprendre, ſur les pas de ceux qu'ils ſuppoſent mieux inſtruits qu'eux.

Dans toutes les choſes qui ſont du reſſort de l'eſprit & du goût, la plus ſaine partie du Public, quoique la plus petite, donnera toujours le ton à la plus grande. Il en eſt une raiſon bien ſenſible; quelque petit que ſoit le nombre de Juges éclairés, il eſt le plus fort, parce qu'il a un avis uniforme. Dans la multitude, au contraire, chaçun a ſon ſentiment particulier. Les manieres d'errer ſont infinies. * Mais ces différens ſentimens que produiſent l'ignorance ou le mauvais goût, cédent petit à petit à celui qui eſt fondé ſur la vérité. Tous les hommes ne ſont pas capables de trouver le vrai; mais la plûpart ont dequoi le ſentir: il n'y a

* *Linea recta velut ſola eſt, & mille recurvæ.* Du Freſnoy, de Arte Graphicâ.

que les esprits de travers qui ne s'y rendent pas quand il leur est présenté.

La jalousie qui est d'ordinaire entre les Peintres, lorsque leurs Ouvrages sont exposés en public, tourne entiérement à l'avantage de celui qui ne cherche qu'à s'instruire. Leurs amis prennent à tâche de faire sentir les perfections de leurs Ouvrages, & les défauts de ceux de leurs rivaux.

Un homme qui sur de fausses idées qu'il s'étoit formées, faisoit cas de ce qu'il entend mépriser par des personnes, qui l'éclairent sur la source de son erreur, change d'avis. Tel autre entend louer ce qui lui avoit paru indifférent, il fixe son attention sur l'objet, il examine, il sent, il réforme son jugement. Celui-là cesse d'estimer un Tableau où on lui fait sentir que les différentes parties de la Peinture sont également défectueuses. Celui-ci commence à ad-

mirer dans un autre des expreſſions dont par lui-même il n'auroit pas reconnu toute la vérité & tout le mérite. Les trois quarts de ceux qui vont voir la Gallerie du Luxembourg n'ont pas les moindres idées de la Peinture. Celui qui montre les Tableaux, n'a d'avantage ſur ceux à qui il les explique, que d'en ſçavoir hiſtoriquement le mérite. Lorſque dans le Tableau qui repréſente la naiſſance de Louis XIII. il leur dit de remarquer la belle expreſſion de joie & de douleur qui eſt ſi ſenſiblement marquée ſur le viſage de la Reine, les hommes les plus communs en reconnoiſſent la vérité, & admirent le génie du Peintre qui eſt ſi fidelle aux ſentimens de la nature, & l'art avec lequel il ſçait les exprimer.

Il eſt encore vrai que beaucoup de ceux qui ont le ſentiment juſte ne l'ont pas toujours, pour ainſi dire, bien aſ-

ſuré. Soit que par modeſtie ils ſe défient d'eux-mêmes, ſoit que par amour-propre ils craignent de ſe tromper, ils ont beſoin de ſçavoir ce que les autres penſent avant que de s'en tenir à leur propre impreſſion. Ceux qui au Parterre décident avec tant de promptitude, & cependant avec tant juſteſſe du mérite d'un Ouvrage, ſeroient tous bien embarraſſés, ſi l'on donnoit à chacun d'eux en particulier la Piéce à examiner. Raſſemblés, ils ſe livrent au ſentiment qui ne les trompe gueres, & qui n'eſt jamais ni ſi vif, ni ſi ſûr que quand il eſt partagé. Séparés, ils recevroient une impreſſion beaucoup plus froide, ils voudroient raiſonner, & le raiſonnement les empêcheroit peut-être de ſentir. Peu de gens ont l'eſprit juſte; preſque tous ont le ſentiment droit. S'il en eſt tant qui ſe trompent ſur la Peinture, c'eſt que n'ayant point

de

de connoissance, ils en jugent par l'esprit qui leur présente des idées fausses, au lieu de s'en tenir au sentiment qui leur parleroit juste, ou qui ne leur diroit rien. Plus les vûes foibles mettent d'attention à considérer un objet, plus elles se troublent. Le résultat de l'application d'un entendement borné, est la confusion.

C'est ainsi, Monsieur, que ce que les Peintres produisent de beau dans les différens genres, apprécié par les véritables connoisseurs, forme insensiblement le goût du Public, qui lui-même après se sert de ces lumieres acquises pour juger de leurs nouveaux Ouvrages. Après que Corneille & Moliere par leurs différens chefs-d'œuvres eurent éclairé le Spectateur sur ce qui méritoit de lui plaire, ils le trouverent plus difficile à proportion de ce qu'il devint plus instruit. Ceux

de leurs Ouvrages qui avoient été universellement applaudis, servirent de Piéces de comparaisons pour les autres.

Il en est de même de la Peinture; les grands Maîtres qui l'ont perfectionnée, ont laissé au Public & des Modelles & des principes sûrs pour juger du mérite de ceux qui travaillent aujourd'hui, & il s'en sert pour redresser ceux qui s'écartent des Régles de leur Art, ou qui les négligent par paresse. Chez les Grecs, ce Peuple si passioné pour les Arts, les Zeuxis & les Apelles exposoient ainsi leurs Tableaux dans des Portiques Publics, dont on peut dire que la Gallerie d'Apollon nous retrace aujourd'hui quelque idée. Leurs Peintres plus jaloux peut-être que les nôtres d'atteindre à la perfection de leur Art, se cachoient derriere leurs Tableaux pour écouter ce que le Pu-

Ilie en disoit & profiter des critiques quand elles étoient raisonnables. Si nos usages ne permettent pas à nos Artistes de faire précisément la même chose, celui qui voudra sçavoir ce qui se pense & se dit de son Tableau, a mille manieres de le découvrir, & il n'en est point qui, plus ou moins, n'ait besoin de le sçavoir. Du Fresnoy donne ce conseil aux Peintres :

Utere doctorum monitis, nec sperne superbus
Discere quæ de te fuerit sententia vulgi.

J'en connois un qui est si convaincu de l'importance de ce précepte que pour ne négliger aucune des voies qui peuvent le conduire à la perfection de son Art, tant que durent ces expositions, il tient journellement auprès de ses Tableaux une personne affidée qui lui rend compte de tout ce qu'il en est-

tend dire. L'usage qu'il fait de cette espéce d'espion du Public, s'il est permis de l'appeller ainsi, en rend la profession aussi louable qu'elle est honteuse d'ordinaire. Celui qui l'employe, ne cherche à connoître ce que ses rivaux ou ses ennemis même disent de ses Ouvrages, que pour profiter de leurs critiques. Et quand même la malignité les fait parler, l'unique vengeance qu'il en tire est de faire mieux qu'eux.

Un Peintre dans son attellier n'entend que des gens qui le louent, parce qu'il ne consulte que ce qu'il appelle ses amis, c'est-à-dire des personnes qui approuvent tout ce qu'il fait. Les Artistes, communément ne reconnoissent du goût qu'à ceux qui leur trouvent du génie, & les Auteurs des différens genres ne montrent leurs Ouvrages que pour avoir le plaisir de s'entendre louer; leur amour propre a besoin

se déguiser & prendre le masque de la modestie, lorsqu'ils demandent des avis; ce sont des louanges qu'ils veullent. Il faut les connoître bien peu pour les croire sincéres. On risque de se brouiller avec eux quand on les prend au mot. Ici le Public parle sans déguisement & sans complaisance : souvent même il fait connoître ses sentimens par son silence; malheur à tout Tableau dont il ne dit rien. Le Peintre peut juger du mérite de ses Ouvrages par l'attention qu'il voit qu'on leur donne. Comment peut-il s'arrêter aux complimens qu'un Ami lui fera par politesse, lorsqu'il s'apperçoit que personne ne les regarde? Comment peut-il se flatter que ceux de ses Confreres soient inférieurs aux siens, lorsqu'il est témoin des éloges que leur donne tout un peuple empressé à les admirer. Je sçais bien qu'en ce cas un Peintre médiocre a une

ressource ; il se plaint de la Cabale. Que l'amour propre des hommes est fol! Quelle idée extravagante que de croire qu'il y ait des Cabales qui puissent empêcher le Public d'approuver ce qui est bon ou blâmer ce qui est mauvais! Au Théâtre, comme au Sallon, je n'entends autre chose que ces plaintes ridicules. Mais qui sont ceux qui les font? Des Auteurs & des Peintres sans talent, & qui par conséquent n'ont pas dequoi exciter, ni envie, ni jalousie. A les en croire, ce sont leurs ennemis qui empêchent qu'on ne regarde leurs Tableaux ou qu'on n'aille à leurs Piéces : & en ce sens, il est vrai que le Public entre dans la Cabale. Il rejette tout ce qui ne lui paroît pas digne de son estime ; mais, Messieurs, leur dirois-je volontiers, au lieu de tant déclamer contre vos Rivaux, faites mieux qu'eux, & soyez sûrs que la Cabale sera pour vous.

Si d'un côté l'on entend tenir au Sallon de pareils diſcours à des gens qui ont le tort de ſe croire Peintres & qui ne le ſont pas, de l'autre ceux pour qui ils travaillent, & qui ne ſe rendent pas la juſtice de croire qu'ils ſont faits pour les juger, tiennent ſouvent des propos qui ne ſont pas moins déraiſonnables.

Malgré la diverſité d'opinions & de goûts répandus parmi les hommes, je ſuis ſurpris, je l'avoue, toutes les fois que je trouve un homme d'eſprit qui ne fait pas de la Peinture tout le cas qu'il devroit faire. Ce qui diſtingue ceux qu'on appelle communement des gens d'eſprit, des autres hommes, c'eſt d'avoir pour ainſi dire un ſixiéme ſens, qui leur fait appercevoir des objets qui échappent à la multitude. Mais il me ſemble que pluſieurs d'entr'eux poſſédent ce don précieux en pure perte, ou de

moins qu'ils n'en tirent pas tout le parti qu'ils pourroient. Il est des gens qui font leurs délices de la Poësie & qui paroissent ignorer que la Peinture mérite leur attention. Ils n'oseront convenir qu'ils la méprisent, mais ils ne rougissent pas d'avouer qu'ils n'y connoissent rien, & ce que la plûpart veulent dire par-là, c'est qu'ils croiroient perdre leur tems que de l'employer à s'y connoître. Un homme de l'espéce dont je parle, n'apperçoit qu'un mélange de couleurs qui ne lui dit rien, dans un Tableau qui fait l'admiration de tous ceux qui ont de bons yeux. Si on lui demande ce qu'il en pense: cela peut être fort beau, répondra-t-il froidement; mais je ne m'y connois pas. Hé, pourquoi ne vouloir pas s'y connoître! Acquiert-on de nouvelles connoissances sans acquérir de nouvelles sources de plaisir? C'est étendre l'esprit

que

que de l'appliquer à de nouveaux objets. Le goût eſt ſouvent en nous, il n'eſt queſtion que de lui donner lieu de ſe développer. Celui qui trouve tant de plaiſir à lire la Tragédie d'Iphigénie de M. Racine eſt fait pour être touché du Tableau de M. Coypel qui en repréſente le ſacrifice, & il le ſera, s'il le conſidere avec l'attention qu'il demande. Le Poëte & le Peintre ont traité les mêmes paſſions.

Sans doute qu'il ſeroit ridicule à un homme d'eſprit de vouloir juger d'un Tableau, lorſqu'en effet il ne s'y connoît pas. Mais eſt-il excuſable d'être ſi peu ſenſible aux beautés de la nature que la Peinture ne fait que copier? * C'eſt avoir des yeux & ne point voir. La connoiſſance en Peinture paroît au grand nombre une ſcience où peu de gens peuvent atteindre; encore ne fait-

* *Illis enim hæc invenienda fuerunt, nobis cognoſcenda ſunt,* Quint.

on pas grand cas de ceux qui s'en occupent. On donne volontiers le nom de folie à tout ce qui n'eſt pas de ſon goût. Il eſt certain qu'il n'y a que les Peintres, qui, à force de travail, & quelques Amateurs, qui par un goût exquis & une attention continuelle, parviennent à découvrir les myſteres de l'Art. Mais ce n'eſt pas ce dont il s'agit ici. Il y a deux choſes dans un Tableau, l'une appartient à la Nature, c'eſt l'imitation, tout le monde peut juger de celle-là; l'autre eſt la maniere de l'imiter, les connoiſſeurs décident de celle-ci. Je ne ſuis pas ſurpris que peu de gens veuillent prendre les peines néceſſaires pour parvenir à connoître ce que l'on appelle en Peinture les différentes manieres, ou diſtinguer une excellente copie d'un Original: on peut laiſſer cette ſcience à ceux dont elle eſt la profeſſion ou qui s'y livrent par un goût

particulier. Il faut en effet, beaucoup de lumieres & de connoiſſances pour apprécier avec exactitude ces qualités extraordinaires qui mettent tant de différence entre les Peintres, & ces divers goûts qui font que les Ouvrages des uns ſont beaucoup plus eſtimés que ceux des autres. Ce que j'aſſure n'être pas difficile, & que des gens qui ont de l'eſprit me paroiſſent avoir tort de négliger ; c'eſt de donner à un Tableau aſſez d'attention pour en être affecté & recevoir l'impreſſion qu'il doit faire naturellement, ſi le Peintre a ſçû rendre la nature : il n'eſt pas néceſſaire qu'un homme d'eſprit ſçache qu'un tel Tableau eſt d'Annibal Carrache ; mais il eſt honteux qu'il ignore que celui de ce grand Peintre, qui eſt dans le cabinet de M. le Duc d'Orleans, & qui repréſente une deſcente de croix, eſt un Tableau admirable pour l'ex-

pression; Et l'unique maniere de l'apprendre, est de le sentir. On le lui diroit inutilement, si à l'aspect du Christ mort, de la Vierge mourante, & des différens degrès de douleur, peints avec tant de force sur les visages des trois Maries, il ne se sent pas touché & pénétré lui-même de l'action exprimée dans le Tableau.

Quel est le but que se propose un Peintre pour objet? Que met-il devant vos yeux? La nature. On vous montre un Paysage. Voyez s'il vous donne une idée vraie de la Nature réelle dont il est l'image. Vous croirez bientôt la voir elle-même, si c'est Claude Lorrain qui l'a imitée. Vous ne regarderez pas avec quelque attention ces Tableaux merveilleux, où il a peint jusqu'à la vapeur de l'air, sans que votre imagination ne vous transporte à la campagne qu'il expose à vos yeux. Celui qui

opere en vous une aussi puissante illusion est un grand Peintre. Mais puisque vous l'éprouvez, vous vous y connoissez autant qu'il est nécessaire ; & en effet, on sçait souvent des choses que l'on croit ignorer. Pour ce qui regarde sa maniere de traiter le Paysage, & ce en quoi elle différe de celles du Titien, d'Annibal-Carrache, ou du Poussin ; & enfin de ces différentes manieres quelle est la meilleure, c'est ce que vous pouvez & devez laisser décider aux Maîtres de l'Art.

S'il est question d'un Tableau d'Histoire, je prends pour exemple le Sacrifice d'Iphigénie dont nous avons déja parlé, parce qu'il n'est point de Lecteur à qui la Tragédie de Racine n'en ait fait connoître le sujet. Pour peu que vous attachiez vos yeux sur ce Tableau, vous ne pouvez manquer d'être touché du pathétique de cette action, rendue

comme elle l'eſt par M. Coypel. Vous en jugerez par ſentiment, & vous en jugerez bien. Dans la plus grande partie des hommes les premieres ſenſations ſont juſtes : & comme dans la nature, le ſpectateur d'une pareille action ſeroit attendri, ſans avoir beſoin de conſulter les régles; ſi l'imitation eſt fidèle, il eſt touché ſans les ſçavoir. La force de la nature, comme le remarque le judicieux * M. Félibien, eſt admirable dans le jugement qu'elle fait des choſes de l'Art, non-ſeulement dans les Tableaux & dans les Satuës; mais encore en pluſieurs autres Ouvrages, dont les hommes par une notion commune diſcernent les beautés & les défauts. « Peu de gens, dit Cicéron, » ſçavent la Poëſie & la Muſique: ſi » néanmoins un Acteur gâte un vers » par une fauſſe prononciation, ou ſi

* Vies des Peintres. VI. Entretien.

» un Muſicien tombe dans quelque
» diſcordance, le peuple même en té-
» moigne du dégoût : tant il eſt vrai
» que s'il eſt beſoin de ſçavoir l'art pour
» en faire les Ouvrages, la nature ſuffit
» pour en juger ; à cauſe que l'art deſ-
» cend de la nature, & qu'il n'arrive
» jamais à ſon but, que lorſqu'il s'ac-
» commode à la nature même, & qu'il
» la contente.

Ce n'eſt qu'après ce premier coup d'œil, que les Connoiſſeurs eux-mêmes entrent dans les détails, pour diſtinguer les beautés ou les défauts des différentes parties d'un Tableau. Sans avoir les mêmes avantages qu'eux pour faire un pareil examen, on peut encore y trouver & du plaiſir & de l'utilité. Je ne puis m'empêcher de dire qu'à cet égard on eſtime trop le ſçavoir des autres, & que l'on ne ſe fie pas aſſez à ſes lumieres naturelles.

Après tout, il n'est encore ici question que de choses, dont toute personne capable de sentir & de raisonner, peut & doit être juge.* Que celui donc qui veut connoître le mérite de ce Tableau, examine si les Personnages intéressés à l'action expriment la passion qui doit les animer. Par des loix fondées dans la nature, les effets sont toujours proportionnés aux causes. Chaque dégré de passion a une expression particuliere sur le visage : cette expression est plus ou moins vive, selon que l'ame est plus ou moins affectée. La douleur d'Ulysse, présent à ce sacrifice,

* *In tutti è posto naturalmente un certo gusto del bene e del male, e così del bello e del brutto, in modo che' lo Conoscono : e si trovano molti, che senza lettere giudicano rettamente sopra i poemi, e le altre cose scritte : anzi la moltitudine è quella che da Commune il grido e la reputazione a Poeti, ad Oratori, a Comici, a Musici & anco (e molto piu) a Pittori.*
Dialogo della Pittura di M. Ludovico Dolce.

ne peut pas être aussi forte que celle du Pere de cette triste Princesse. C'est au Peintre à en marquer la différence. Pour sçavoir s'il a réussi, consultez le modèle qu'il a lui-même étudié, je veux toujours dire la nature. Elle a mis elle-même dans l'ame de tout le monde les principes des sentimens qu'il a voulu rendre, & il n'est pas difficile de reconnoître si ce qu'on a quelquefois ressenti en soi-même ou vû dans les autres, est bien ou mal représenté. On n'a point vû de Pere sacrifier sa Fille pour obéir aux Dieux, mais malheureusement pour l'humanité on n'a que trop souvent devant les yeux le spectacle de personnes affligées, & la mémoire en conserve assez fortement les traces pour s'en servir comme d'objets de comparaison. Il faut juger d'un Tableau comme du Portrait d'une personne que l'on connoît, examiner si

il ressemble. Tout Tableau est un Portrait. L'objet peint vous peut être moins familier; mais il ne vous est pas étranger. Un peu d'attention vous y fera reconnoître la nature. Vous n'aurez pas considéré pendant quelque tems les différens caractères de douleur que le Peintre a sçu donner à ses principales figures, sans trouver vous-même les raisons de cette premiere impression dont vous avez été d'abord affecté. Une discussion bien faite justifie toujours le sentiment. Le but d'un Peintre est d'exciter & de faire naître les mêmes passions qu'il représente*; si l'impression que les sens ont d'abord reçue est confirmée par la raison, que pouvez-vous exiger de plus & de l'Artiste & de vous-même?

* *Il faut*, dit Ciceron, *que les Peintres fassent comme les Orateurs, qu'ils instruisent, qu'ils divertissent & qu'ils touchent.*

Quant à la Compoſition, il eſt certain que c'eſt une pure opération de l'eſprit, & qu'il ſuffit d'en avoir pour en juger; je ne crains pas même d'avancer qu'on peut en poſſéder le talent ſans être Peintre. Ne peut-on pas en effet concevoir & arranger un ſujet de Tableau, ſans avoir la moindre idée du Deſſein & du Coloris, comme on peut imaginer un plan de Tragédie, ſans ſçavoir faire des Vers, & ſans avoir le génie néceſſaire pour en fonder les caractères & les mettre en action? Tout homme peut donc juger par ſes yeux ſi dans un Tableau l'objet principal eſt celui qui les attire le plus, ſi tout y a rapport, & ſi tout concourt à le faire valoir.

Il en eſt ainſi des autres parties de la Peinture, car je ne prétend pas en donner un Traité. Je ne me ſuis propoſé que de faire ſentir au Lecteur judicieux,

qu'il n'est pas si difficile que bien des gens se le persuadent, de connoître un bon Tableau d'un mauvais.

Pour juger de la correction du Dessein, par exemple, faut-il encore autre chose que des yeux ? Une attention plus ou moins forte, selon le plus ou le moins d'habitude de faire ces comparaisons, ne suffit-elle pas pour faire connoître si les proportions de chaque Figure sont bien observées, si leurs différentes attitudes sont naturelles, si celles qui sont dans l'enfoncement du Tableau, sont & pour la grandeur & pour le ton de lumiere dégradées au point où elles doivent l'être pour nous faire illusion ?

Le Coloris même & cette magie du clair-obscur que quelques Peintres Flamands ont portée si loin, sont encore dans le même cas. Les objets qu'on vous représente ont une couleur décid

dée dans la nature, vous pouvez reconnoître si le Peintre a sçu la rendre. Si dans ses Tableaux la chair est de la chair, si elle est animée : si au lieu de la Peindre telle qu'elle est dans la nature à vos yeux, son Pinceau ne la rend pas grise ou rouge, deux manieres aussi vicieuses que communes. Il en est ainsi des autres objets qu'il entreprend de vous représenter.

Il est vrai qu'il faut être en quelque façon magicien pour opérer certains effets de lumiere, mais il n'est pas besoin de l'être pour les sentir. S'ils sont justes, l'homme ignorant en peut être aussi frappé que le connoisseur en Peinture le plus habile. Il ne sçaura pas comme lui tout l'art nécessaire pour opérer ces effets merveilleux ; ni combien les Tableaux de cette espéce sont rares. Mais celui qui dans le Cabinet de M. de la Boixiere, fixera

pour objet l'imitation de la nature. On dit que les Peintres ſont des Poëtes ; parce que les uns & les autres ont également beſoin de génie pour y réuſſir. Ces deux Arts enchanteurs ont tant de rapport enſemble, que quiconque aime l'un devroit aimer l'autre.

Les Poëtes, ſelon le mot heureux d'Annibal Carrache, peignent avec les paroles ; & les Peintres parlent avec le pinceau. J'ajouterois volontiers qu'il eſt auſſi aiſé d'entendre le langage des uns & des autres, qu'il eſt difficile de le parler. Cependant les Femmes, je dis celles mêmes qui liſent continuellement des Livres de Poëſie ou des Romans, ſemblent avoir pour la Peinture une eſpéce d'éloignement que j'ai peine à concevoir. On les accuſe d'avoir fait ſubſtituer dans les appartemens les glaces aux Tableaux, & l'on met ſur le compte de

de leur vanité, ce qui n'est peut-être que l'effet du luxe fastueux qui est aujourd'hui si général. C'est dommage, en effet, que les Femmes qui portent souvent plus loin que les Hommes la vivacité de l'imagination, & la finesse du sentiment, ne se croyent pas faites pour juger des beautés de la Peinture. Rien de ce qui est du ressort de l'agrément & des graces ne leur devroit être étranger. D'ailleurs combien de Tableaux ne leur offriroient que des idées agréables? Beaucoup de grands Peintres n'ont peint que pour elles. Les sujets qu'ils ont pris le plus de plaisir à traiter sont ceux où leur Sexe triomphe du nôtre. Quoi de plus capable de flatter leur vanité que de voir Hercule filer aux pieds d'Omphale! Leur principal objet est de plaire, & la Poësie, la Peinture, la Musique, tous les Arts à l'envi concourent à leur en

fournir de nouveaux moyens. Elles ont intérêt à n'en négliger aucun. Du moins on m'accordera sans peine que les Amours de l'Albane conviennent mieux à la toilette d'une Femme, que le Télescopes de Newton. Qu'il me soit permis de le dire en passant, les Sciences auxquelles elles s'adonnent aujourd'hui ne les rendent pas assurément plus aimables. Si celle à qui nous devons les Institutions Physiques, par un talent & une application également extraordinaires s'est acquis une célébrité qui fait l'objet de la jalousie de toutes les autres, combien en prenant beaucoup de peines ne font que se donner des ridicules? L'étude de la Géométrie demande des dispositions qui ne leur sont pas naturelles, & un tems qui leur couteroit trop cher s'il falloit y sacrifier tout celui qu'elles consacrent avec tant de plaisir à leurs

toilettes. Celles qui par-là comptent de plaire aux hommes, font préciſément le contraire de ce qu'elles ſe propoſent, un de nos Poëtes l'a dit :

Le Sexe n'eſt point fait pour de telles Sciences,
Ce goût pour le calcul & les Expériences,
Quoique dans une Femme on le puiſſe eſtimer,
Peut faire parler d'elle & non la faire aimer.
L'Amour eſt un enfant; d'un rien il s'épouvante,
Il n'oſe badiner auprès d'une Sçavante,
Il hait le ton de maître, un pédant lui fait peur:
On n'aime pas long-tems une *Femme-Docteur*.

Par une ſuite du goût qui regne aujourd'hui, je vois avec regret les Femmes négliger la langue de la Poëſie & des graces, je veux parler de l'Italien, pour celle que nos Géométres Modernes ont miſe en recommandation. Il y a à la vérité d'excellens Ouvrages en Anglois, mais au lieu d'acquérir la ſolidité qui en fait le prix,

il est à craindre que leur esprit ne contracte la sécheresse qui est si commune parmi les Ecrivains de cette Nation.

Il faut avouer que la Mode de la Géométrie & des Expériences physiques commence à se passer. Notre Nation est assez inconstante ; le Sexe l'est encore davantage. Les Expériences nouvelles ont beaucoup perdu en passant à la Foire, & bientôt il n'en sera plus question que dans les Provinces. Il n'y a pas longtems que parmi certaines gens, une Femme qui n'auroit pas été Electrisée auroit eu l'air bourgeois. On soupçonne aujourd'hui de Pédanterie celle qui se vante de l'avoir été.

Par un renversement d'idée assez ordinaire chez beaucoup de Femmes, on voit les unes traiter le jeu de science, & d'autres pour qui réellement les sciences ne sont que des jeux. En gé

néral elles cherchent moins à s'instruire qu'à s'amuser. C'est sur-tout la nouveauté qui les attire, & il est bon de les avertir que dans la Physique il se fait rarement des Découvertes aussi curieuses & aussi intéressantes que les expériences de l'Electricité de M. l'Abbé Nollet, ou celles du Miroir ardent de M. De Buffon. * Celles qui voudroient

* A la rentrée de l'Académie des Sciences de Pâques dernier, M. de Buffon a lû un Mémoire qui contient la description d'un Miroir ardent de son invention, dont le Public a vu les Expériences avec admiration pendant six semaines au Jardin du Roi. Ce Miroir allume à deux cens pieds différentes matieres combustibles, & fond l'argent à cent cinquante. C'est une des plus ingénieuses decouvertes qui ayent été faites depuis longtems dans les Sciences. C'est à proprement parler *le Miroir d'ARCHIMEDE retrouvé.* Personne n'ignore qu'il a passé pour constant dans toute l'Antiquité qu'au siége de Syracuse, Archiméde mit le feu à la flotte des Romains, qui en étoit éloignée de la portée du trait, avec un Miroir ardent. Dans ces derniers tems on a douté du fait, Des

ſe procurer un amuſement d'une nouvelle eſpéce, en trouveront un dans la Peinture d'une beaucoup plus grande reſſource. Combien agréablement leur tems ne ſeroit-il pas occupé, ſi elles vouloient s'adonner à connoître tout ce qu'il y a de beau en Tableaux dans les riches collections du Roi & de M. le Duc d'Orléans? Quoique le goût pour la Peinture ait beaucoup diminué à Pa-

cartes l'a rejetté comme fabuleux. Celui de M. de Buffon démontre ce que ce grand Homme a déclaré impoſſible, & apprend à ne pas prononcer ſi légérement contre les Anciens. Ce n'eſt pas leur faute ſi beaucoup de choſes qu'ils ont trouvées ſe ſont perduës. Si leurs Ouvrages écrits avoient pû comme le bronze & le marbre, braver l'injure des tems, peut-être ſçaurions-nous beaucoup de choſes que nous ignorons, peut-être dans les Sciences mêmes ne les reconnoîtrions-nous pas moins pour Maîtres que dans les Arts. Mais il eſt plus aiſé de nier qu'ils ayent fait une telle découverte, que de chercher les voies qui ont pû les y conduire & de les trouver auſſi heureuſement que M. de Buffon l'a fait.

tis depuis trente ans, il y a pourtant encore plusieurs cabinets célébres. Les possesseurs de toutes ces belles choses, sans avoir le ridicule de se donner pour de *magnifiques Protecteurs des Arts*, * se font un plaisir de montrer leurs Tableaux à ceux qui paroissent du moins en sentir le prix. Ce qu'il est permis d'ignorer soit à l'égard du nom & de la maniere des différens Maîtres, soit à l'égard du mérite particulier de chaque Ouvrage, un Curieux aime encore à en rendre compte toutes les fois qu'on ne l'interroge que pour s'instruire, & non pour flatter ce que l'on regarde en lui comme une manie. Beaucoup de gens se piquent de politesse, qui ne mettent que rarement en ce qu'elle exige d'eux, tout le jugement qu'elle demande.

* *Réflexions sur quelques causes de l'état de la Peinture en France.*

Faire des queſtions & ne pas écouter les réponſes, ce n'eſt pas être poli, ce n'eſt qu'être importun. Choquer ceux à qui l'on veut faire un compliment; c'eſt encore pis. C'eſt découvrir ſa ſottiſe en voulant faire paroître ſon eſprit.

Vous voyez, Monſieur, que ſans ſuivre de plan dans cette Lettre, parce qu'en effet je ne m'en ſuis propoſé aucun, je paſſe d'un ſujet à un autre, & vous expoſe mes idées dans le même déſordre qu'elles ſe préſentent. A mon tour, je viens de donner des avis à des gens qui ne m'en demandoient pas & qui probablement n'en feront pas grand uſage; trop heureux que vous n'y trouviez à redire que leur inutilité. J'en ai pourtant encore quelques-uns à donner aux Peintres, & je m'attens bien que ceux-ci ne ſeront pas plus ſuivis; mais je me flatte au moins qu'ils

ne

ne pourront être désagréables à aucun d'eux. Lorsque l'on donne publiquement un avis à un particulier, quelque raison que l'on ait, on a le tort de ne pas ménager assez son amour-propre. Le moyen le plus sûr pour n'offenser personne est de s'adresser au général. Celui qui s'y prend de cette maniere ne court plus les mêmes risques : si l'on ne profite pas de ses avis, du moins l'on ne s'en plaint pas.

Le choix judicieux du sujet que Mr du Mont le Romain a traité dans son Tableau de Concours, me rappelle un passage de Mr l'Abbé de Saint-Réal, où il est indiqué, & qui me frappa d'autant plus, la premiere fois que je le lûs, qu'il contient des Réflexions que j'avois souvent faites, & que ceux qui s'appliquent à la Peinture, ont peut-être tort de ne pas faire. Je vais vous rapporter les propres paroles de

cet Ecrivain aussi sensé qu'ingénieux. » Les Peintres, dit-il, qui n'ont pas » d'ordinaire l'esprit aussi juste que les » yeux, croyent que les Histoires sont » toutes également propres à être pein- » tes. Cependant il y en a très-peu qui » le soient, parce que le pinceau ne » pouvant faire mouvoir les Figures sur » la toile, ne peut représenter qu'im- » parfaitement les sujets qui consistent » en mouvement, comme les combats, » les éxercices de corps, les tempêtes, » les embrasemens, & presque tout ce » que les Peintres aiment le plus. Je » ne sçais si personne n'a jamais senti la » même peine que moi en considérant » ces sortes de peintures : mais il me » semble toujours que les Figures doi- » vent se remuer : & l'attitude agis- » sante où elles sont représentées, tout » immobiles qu'elles sont en effet, en- » ferme une espéce de contradiction,

» dont mon imagination ne ſçauroit
» s'empêcher d'être bleſſée.* M. l'Abbé
» de Saint Réal ajoute avec raiſon qu'il
» ſeroit mieux de peindre des Hiſtoi-
» res dont le point eſſentiel conſiſtât
» dans un état de repos, que le pinceau
» peut repréſenter parfaitement, & dans
» leſquelles il y a eu quelques inſtans,
» où toutes les perſonnes entre qui elles
» ſe ſont paſſées, ont vraiſemblable-
» ment été immobiles. *Telle eſt*, dit-il,
» *l'action de Scévole, immobile de fer-*
» *meté, tenant la main dans le braſier*
» *pendant que Porſenna & tous ceux*
» *qui étoient préſens furent immobiles*
» *d'admiration.* Tel eſt le jugement de
» Salomon, quand la vraie mere ar-
» rête le bras qui alloit partager ſon
» enfant, pendant que la fauſſe eſt im-
» mobile d'admiration.

* Oeuvres de Saint Réal, Tome II. Céſarion. Quatriéme journée.

Que l'on se rappelle les Tableaux des grands Peintres les plus estimés, on verra qu'ils sont presque tous de cette derniere espéce. Tels sont les trois Tableaux que le Poussin, qui étoit fait pour en juger, a reconnus pour les trois plus beaux qui soyent à Rome. Je veux parler de la Transfiguration de Raphaël, de la Communion de saint Jérôme du Dominiquin, & de la descente de Croix de Daniel de Volterre. Tels sont encore les plus célébres Tableaux de Raphaël, comme celui où Jesus-Christ donne les Clefs à saint Pierre, & celui où saint Paul prêche aux Athéniens; le Tableau que l'on appelle communément la Messe du Pape Jules, est l'un des plus précieux que l'on ait de lui; la Sainte Famille qui se voit dans les appartemens de Versailles; les grands Tableaux de Paul Veronese, l'Ange-Gardien du

Correge, la Famille de Darius de le Brun, en un mot, preſque tous ceux qui ſervent à la décoration de ces magnifiques appartemens, ſont encore de ce genre, & ne ſont pas moins remarquables par l'heureux choix des Sujets que par les différentes parties de la Peinture qui en font le mérite. Au Palais-Royal, on ne ſe laſſe pas de voir & d'admirer la Deſcente de Croix d'Annibal Carrache, les ſept Sacremens du Pouſſin, Aléxandre prenant une Médecine, de le Sueur, & tant d'autres beaux Tableaux, non-ſeulement à cauſe que les ſujets en ſont interreſſans; mais parce que la nature y eſt repréſentée dans une ſorte de repos, ou, ſi l'on me permet l'expreſſion, dans une action lente, qui a le même charme, & pour les Connoiſſeurs, & pour ceux qui ne le ſont pas. Plus on conſidere un Tableau imaginé & exé-

cuté aussi judicieusement que celui du Poussin qui représente la mort de Germanicus, plus l'illusion, qui est une des sources du plaisir que donne la peinture, augmente. On croit voir l'objet même au lieu de l'image, parce qu'en effet dans la nature les Personnages ont pû être dans l'attitude où ils sont représentés, tout le tems qu'on les regarde.

On n'auroit pas longtems, devant les yeux avec le même plaisir, des Tableaux dont l'action est passagere & momentanée. Plus le Peintre a employé de vérité & de force à la rendre, plus l'impression est vive; mais elle ne dure pas assez pour être agréable.

On est blessé en quelque sorte de ce qu'un bras armé d'un poignard pour frapper, & que rien ne retient, demeure immobile, comme le dit Mr l'Abbé de S. Réal. On ne s'arrêtera pas long-

tems à conſidérer un Tableau qui repréſentera Curtius qui ſe devouë aux Dieux infernaux. On a de la peine à le voir reſter en l'air ſur le gouffre où il ſe précipite. L'image n'eſt vraie que pour un coup d'oeil. L'illuſion eſt trop courte, & l'émotion ceſſe trop tôt pour ne pas faire une ſorte de peine. Les yeux ſont ſatisfaits, mais l'ame ne l'eſt pas; la ceſſation trop prompte de l'impreſſion qu'elle a reçue, lui fait éprouver une ſorte de ſecouſſe qui la fatigue]: c'eſt ce qui fait dire à tant de gens, je ſens bien que ce Tableau eſt beau, mais j'avouë de bonne-foi qu'il n'eſt pas de mon goût; il y a je ne ſçais quoi qui me révolte: & c'eſt cette hardieſſe qu'a eu le peintre de repréſenter des actions qui n'ont qu'un inſtant dans la nature, & que par conſéquent on ne peut pas conſidérer longtems avec plaiſir.

Le Caravage & Lanfranc, rivaux dignes du Guide, se plaisoient dans la représentation de ces sujets de grand mouvement, & leur maniere y est tout-à-fait conforme; elle est pleine de feu & de génie. Ce que les Italiens expriment par *Opera da stupire* paroît être particulier à leurs Compositions; on les admire encore, mais on aime mieux celles du Guide : cette supériorité qu'on accorde aujourd'hui à ses Ouvrages sur ceux de ses Competiteurs, il la doit peut être non-seulement à la douceur & aux graces de son pinceau; mais encore à ce choix judicieux de ces sortes de sujets qui operent sur nos sens une illusion, que la raison, pour ainsi dire, ne trouble pas. Ces Peintres n'ont temoigné gueres de jugement, qui voulant traiter la Fable d'Apollon & Daphné, au lieu de saisir le moment où dans les bras de ce Dieu la Nymphe est métamorphosée

en Laurier, ont mieux aimé repréſenter Apollon courant après elle : je vois ce Dieu toujours ſur le même pied. On veut que je croie qu'Atalante court ; l'immobilité de la figure dans l'attitude d'un pareil mouvement m'impatiente. C'eſt parce que l'action eſt vive, que l'imitation en eſt froide. Le Peintre a cru vainement me tromper. *Incredulus odi.*

Le Guide plus habile & plus ſage, s'eſt principalement adonné à repréſenter la Nature en repos. On en a des preuves par pluſieurs Tableaux de lui qui ſont à Paris. Telle eſt cette Annonciation ſi célébre qui eſt aux Carmélites de la rue S. Jacques. Quel beau repos ne trouve-t-on pas dans ce petit Tableau de lui, qui repréſente une Vierge qui cout & qui eſt dans le Cabinet du Roi & ſurtout dans celui de M. le Duc d'Orléans où il a peint un Enfant Jeſus qui dort ſur une Croix.

Lorſque l'on a les yeux attachés ſur la Sainte Famille, de Raphaël, ou ſur tant d'autres belles Vierges de ce Peintre, du Correge ou du Carle-Marate, plus on les voit, plus on trouve de plaiſir à les conſidérer. L'action qui y eſt peinte, dure aſſez dans la nature, pour que dans la repréſentation, l'illuſion ſoit entiere & que l'ame ſe complaiſe dans la ſenſation qu'elle éprouve. L'imitation, pour ainſi dire, étant plus vraie, le plaiſir qui en réſulte eſt plus grand.

C'eſt peut-être la raiſon pour laquelle beaucoup de gens aiment les Tableaux qui repréſentent la Nature dans un parfait repos, tels que celui de l'Enfant Jesus, dont je viens de parler; c'eſt peut-être encore pourquoi tant d'autres donnent la préférence aux Payſages ſur tous les autres genres de Peinture; il eſt certain que c'eſt celui où

l'imitation de la Nature eſt la plus parfaite, & par conſéquent peut le mieux tromper les ſens, ſurtout lorſque tout y eſt peint dans un entier repos. Cela n'empêche pas qu'à l'exemple des plus grands Peintres, on ne puiſſe les animer par des Figures, pourvû que par leur action elles ne détruiſent pas trop-tôt le charme de cette eſpéce d'illuſion. Les hommes n'ont gueres de plaiſir qui ne ſoit dû à quelque erreur, & tout ce qui les détrompe leur rend toujours un mauvais office.

On ſçait bien qu'un Payſage ne peut pas faire l'effet d'un Tableau dont l'action ſera grande & pathétique; mais ceux qui diſent qu'il ne touche pas, ne prouvent autre choſe ſinon qu'ils n'en ſont pas touchés. Tous les hommes ne ſont pas organiſés de même.

Les uns dans la Peinture ne ſont émus que par les choſes fortes, les autres le

ſont par tout ce qui eſt vrai. C'eſt un plaiſir, qui, je l'avoue, ne peut être goûté que par les ames tranquilles, que de conſidérer à la campagne la Nature & toutes les richeſſes dont elle ſe pare; c'en eſt encore un très-grand, que d'en retrouver l'image dans ſon cabinet, & que de pouvoir au milieu de l'Hyver le plus triſte, promener ſes regards ſur tout ce que le Printems a de plus riant & de plus guai. Nous avons plus beſoin que nous ne le croyons des objets extérieurs, ſoit pour nous entretenir dans notre aſſiéte naturelle, ſoit pour nous y faire rentrer quand nous en ſommes ſortis. Des Payſages tels que ceux du Titien, du Carrache ou du Pouſſin opéreront cet effet; ils toucheront les ames ſenſibles par des images de tranquillité & de bonheur. Cette ſolitude du Pouſſin où l'on voit des Moines aſſis & appliqués à la lecture, fait naître dans l'a-

me un desir de pouvoir jouir d'une tranquillité pareille à celle où l'on croit voir ces Religieux, dans un désert si paisible & si charmant. Si j'osois juger des autres par moi-même, je dirois qu'il est peut-être des gens qui n'en liront pas indifféremment la description dans Félibien. Le froid qu'on reproche aux Paysages n'y est pas, il n'est que dans ceux qui n'en sont pas affectés.

De grands Peintres, à la vérité, tels qu'Apelles parmi les Anciens, & le Poussin parmi les Modernes ont été assés hardis pour entreprendre de représenter des Orages & des Tonneres qui s'échappent des nuées enflammées. Mais quoi qu'en dise l'Auteur dont je viens de parler ; on ne peut pas parfaitement imiter des choses inimitables. Les bornes de l'Art sont marquées. Le pinceau ne peut pas rendre la vivacité de la lumiere d'un éclair. Il y a eu

de la témérité au Claude Lorrain lui-même, d'avoir entrepris de peindre le Disque du Soleil. Dans les Paysages où il l'a fait, tout est brillant & lumineux excepté l'Astre qui est supposé répandre tant d'éclat & de lumiere. Il ne fait qu'une tache dans le Tableau. Le Peintre à fait plus qu'on ne devoit attendre de l'Art. Le seul reproche à lui faire est d'avoir voulu tenter l'impossible; J'ai vû le Paysage du Poussin qui représente un Orage ; c'est un Tableau très sçavant & où il y a de belles parties. Mais il est froid, & tous ceux de cette espéce le seront toujours. Quoiqu'en pensent les Peintres, des lignes rouges en zigue-zague ne rendront pas des éclairs dont la lumiere & l'action sont si vives dans la nature, que les yeux en sont éblouis avant que d'avoir eu le tems de les appercevoir. M.

de la Roque * avoit un Tableau de Paul Véronese du même genre, où le pinceau même de ce grand homme, quelque vigoureux qu'il soit, ne fait aucun effet, & qui en conséquence fut malgré sa célébrité donné à très vil prix à son inventaire. Les Peintres qui voyent un beau moment dans la nature, ne consultent pas toujours ce que comporte leur Art pour le rendre **. Livrés à un enthousiasme qui les trompe, ils croyent exprimer tout ce qu'ils voyent.

Le goût que tant de gens ont pour les Peintres Flamands vient peut-être encore en partie de ce qu'ils ont presque toujours peint la Nature reposée.

* Voyez le Catalogue de ses Tableaux par Gersaint. *Pag.* 7.

** *Quære Artem quæcumque juvant, fuge quæque repugnant.* C'est un Précepte admirable de Du Fresnoy & que tout Peintre devroit avoir incessamment devant les yeux.

Tesniers, que le Poussin n'auroit pas voulu reconnoître pour un Peintre, parce qu'il n'a traité que des Sujets bas, & dont les Tableaux sont cependant aujourd'hui si recherchés, Tesniers, dis-je, se plaisoit à peindre des Foires & des Fêtes de village, & il faut avouer qu'il avoit un talent singulier pour les représenter. Mais les curieux qui ont du goût, ne préféreront-ils pas, à mérite égal, un Tableau où l'on verra un Marchand d'orviétan entouré d'une populace qui l'écoute, à celui qui offrira aux yeux des Paysans & des Paysannes dansant en rond, qui ont tous un pié en l'air, dans des attitudes vraies, mais dont la durée est désagréable, parce qu'elle n'est pas dans la Nature. L'un demande peut-être plus d'Art, mais l'autre, ce me semble fait plus de plaisir.

On ne peut pas donner du génie à

ceux

ceux qui n'en ont pas, & le goût même ne ſe réforme guères quand on l'a mauvais ; il dépend de la maniere de voir les choſes, & cette faculté vient peut-être de celle dont on eſt organiſé. Mais il dépend de tout homme de chercher à ſe perfectionner dans ſon Art. Il y a longtems que les Peintres ne font plus de ces fautes groſſieres contre ce que l'on appelle *le Coſtume*. Pluſieurs d'en-tr'eux avant que de traiter un Sujet ont ſoin de conſulter l'Hiſtorien qui le raconte ; mais comme en général ils négligent beaucoup de connoiſſances qu'ils devroient avoir, on ne trouve pas dans leurs Tableaux tout ce qui ſeroit néceſſaire pour caractériſer le lieu de la Scène & les Acteurs qu'ils y introduiſent. C'eſt ce que Le Pouſſin a toujours fait avec l'attention la plus ſcrupuleuſe. Dans ſes Tableaux, un homme inſtruit reconnoît au premier

aſpect, ſi l'action repréſentée ſe paſſe en Italie, dans la Grece ou en Egypte. On y diſtingue aiſément un Romain, d'un Grec ou d'un Gaulois. Ce ſoin qu'il a pris de s'aider, de tout ce que l'Hiſtoire a pû lui fournir pour caractériſer chaque peuple, donne à ſes Tableaux un mérite, qui eſt ſenti par les gens qui ont de l'eſprit & du goût. La plûpart des grands Peintres ont été ſçavans; Rubens un de ceux qui l'étoit le plus, étoit ſi convaincu que la Peinture ne pouvoit ſe paſſer de la ſcience, qu'indépendamment du tems qu'il donnoit à l'étude, pendant même qu'il peignoit, il ſe faiſoit lire quelque livre d'Hiſtoire, de Philoſophie ou de Morale.

Monſieur Coypel, aujourd'hui premier Peintre du Roi & que ſon mérite, les ſuffrages du Public, & les voeux de l'Académie ont élevé à cette place,

convaincu du beſoin que les Peintres ont d'être inſtruits par ce qu'il l'eſt lui-même plus que les autres, a cru que le premier de ſes ſoins devoit être de former à l'Académie de Peinture une Bibliothéque de tous les livres néceſſaires pour la connoiſſance ou la perfection de ce bel Art, & principalement de tout ce que l'on a de gravé de l'Hiſtoire Sainte & Profane, de la Fable, des Statues & des Bas reliefs antiques, des Tableaux des grands Maîtres des Ecoles d'Italie & de celle de France, des Livres de Médailles ou de Pierres gravées, & en un mot, de tous ceux qui ont quelque rapport aux connoiſſances que les Peintres doivent acquérir ou dans leſquelles les plus habiles ne peuvent trop s'entretenir. M. de Tournéhem qui a ſenti l'utilité que l'Académie pouvoit retirer d'une pareille Bibliothéque, a

deſtiné des fonds qui ſeront employés chaque année à un ſi bel établiſſement.

Les Peintres qui ſont jaloux de la réputation de leurs Ouvrages, ne peuvent trop étudier l'Hiſtoire, ſoit pour y découvrir de nouveaux Sujets, ſoit comme Le Pouſſin, pour y apprendre à traiter les Sujets connus avec plus de vérité que les Peintres n'y en mettent d'ordinaire. Il me ſemble encore que pluſieurs d'entr'eux font ſoupçonner qu'ils ne joignent pas aſſez la Théorie à la Pratique de leur Art. Comment ſe perſuader qu'ils en connoiſſent les principes, puiſqu'ils les obſervent ſi peu ? Ils s'égarent toutes les fois qu'ils s'écartent des Régles *. Les Livres qui en traitent, ſont des guides qui les re-

* *Utque manus grandi nil nomine prattica dignum Aſſequitur, purum arcanæ quam deficit Artis Lumen, &c.* Du Freſnoy.

mettroient dans le bon chemin. Félibien dans ſes *Entretiens* n'a eu d'autre objet que de leur inſpirer le deſir & de leur faciliter les moyens de ſe perfectionner dans leur Art, & ceux qui les liront avec attention ne peuvent manquer d'en retirer beaucoup d'utilité. Il remarque lui-même qu'Annibal Carrache après avoir lû ce que Léonard de Vinci a écrit ſur la Peinture, fut fâché de n'avoir pas eu plûtôt ces excellens préceptes, *parce*, dit-il, *qu'ils lui auroient épargné vingt ans de travail s'il les eut lûs dans ſa jeuneſſe.* L'Ouvrage de Félibien devroit être le Manuel des Peintres. Le mérite de celui de M. de Piles, qui a pour titre *la Ballance des Peintres* eſt aſſez connu; mais il en eſt un autre dont tous ceux qui aiment les Arts ſentiront le prix; je veux parler des excellentes *Réflexions ſur la Poëſie & ſur la Peinture de M. l'Abbé Du Bos.*

Ce n'eſt que depuis peu que l'on commence à rendre juſtice à ce dernier Ouvrage, il eſt certain qu'il n'en eſt point dont la lecture puiſſe être plus utile à ceux qui profeſſent ces deux Arts, ou qui veulent s'y connoître. Le Livre de M. l'Abbé Du Bos eſt pour les Poëtes & pour les Peintres ce que ſont ceux de Quintilien pour les Orateurs. Par la maniere dont il a traité les principes de ces deux Arts, ſi difficiles à bien développer, il a ſçu ſe mettre à la portée du Lecteur le moins éclairé, & dans un Livre qui n'eſt deſtiné qu'aux Préceptes, il a trouvé moyen de répandre autant d'agrément que d'érudition.

De pareils Ouvrages ſont faits, ce me ſemble, pour amuſer ceux même qui ne liſent que par oiſiveté, du moins autant que des Romans qui ne rempliſſent leurs cervelles que de paſſions

chimériques & d'idées fausses. Ils auroient de plus dans ceux-ci l'avantage d'acquérir sans peine des connoissances agréables & d'apprendre à juger sainement de ce dont ils parlent tous les jours. Ceux même qui craignent le plus les Réflexions peuvent donner à celles-ci la sorte d'application qu'elles demandent; non seulement ils y verront les Régles de la Poësie & de la Peinture exposées avec toute la clarté & tout l'agrément possible; mais ils y trouveront les principes de toutes leurs affections approfondis & développés avec beaucoup d'Art & de sagacité. C'est dans lui-même que comme dans un miroir, Montagne examine l'homme. M. l'Abbé Du Bos a pris quelque chose de sa maniere, il traite les choses de goût, comme ce Philosophe a traité la Morale. Il ne se contente pas d'éclairer l'esprit, il examine le cœur, il voit ce

qui s'y paſſe ; il nous découvre & la Nature & la ſource de nos plaiſirs : en un mot, il nous rend un compte exact de nos propres impreſſions. On trouve par tout le Philoſophe, mais le Philoſophe ſenſible. Comme l'Art a précédé les Préceptes, chez lui le ſentiment a précédé le raiſonnement. Il ne parle ſi bien de Virgile & de Raphael que parce qu'il eſt pénétré de leurs beautés. En même-tems qu'il apprend à les connoître & à les ſentir, il enſeigne les routes que doivent tenir ceux qui veulent parvenir au même dégré d'excellence. Je ne crains pas de le prédire, la poſtérité mettra cet Ouvrage au rang des plus utiles que ce ſiécle ait produits.

C'eſt ainſi qu'en penſoit, Monſieur, un homme que vous avez connu & qui avoit autant de lumieres que d'eſprit. Beaucoup de gens par ſotiſe adoptent le ton de ces miſérables Auteurs qui n'ont

n'ont tant écrit contre l'Académie Françoise, que parce qu'ils étoient désespérés de n'en pas être. Un jour une personne accoutumée à s'orner l'esprit des lieux communs & des plaisanteries triviales, dont ces mauvaises brochûres sont farcies, après avoir fait bien des reproches à l'Académie, se plaignoit sur tout de ce qu'elle n'avoit pas encore donné de Poëtique. M. De N** lui répondit, *lisez les Réflexions de M. l'Abbé Du Bos. On ne fera jamais une meilleure Poëtique que celle-là.* Sa réponse étoit juste. Les autres Académies publient en corps leurs Mémoires. Les Mémoires de l'Académie Françoise sont les Ouvrages de tous ceux qui la composent, & en effet, s'il étoit possible de les rassembler de même, quelle autre Académie eut jamais produit un Recueil si considérable, si varié & si précieux ! C'est ainsi que

cette Compagnie d'hommes célébres dans tous les genres porte la lumiere non ſeulement dans les Sciences, mais dans les Arts même. L'Académie Royale de Peinture ne retirera pas moins de gloire & d'utilité de l'Ouvrage de M. l'Abbé Du Bos que l'Académie Françoiſe dont il étoit Membre.

Je ne ſçais, Monſieur, ce que vous penſerez des fréquens écarts que je me ſuis permis ; je ſens combien ils ſeroient vicieux dans un Sujet que l'on voudroit diſcuter méthodiquement : mais ce n'eſt pas ce que je vous ai promis ; & tout ce qui a quelque rapport aux Arts m'a paru mériter mon attention. Je ne m'étois d'abord propoſé que de vous écrire une Lettre ; la matiere, qui par elle-même eſt auſſi agréable qu'intéreſſante, m'a entraîné plus loin que je ne le voulois, & inſenſiblement je me trouve preſque avoir fait un Livre. Je ne

puis pourtant finir, ſans revenir à l'exposition des Tableaux, qui a été mon principal objet. Lorſque nous voyons cette foule continuelle de Peuple qui accourt ſans ceſſe au Louvre pour s'amuſer de ce Spectacle, ne devons nous pas dire comme Virgile, *Quis deus nobis hæc otia fecit?* Les belles choſes de tous les genres que l'on voit expoſées, ſoit au Sallon, ſoit dans la Gallerie, dans un tems où les Arts avoient tout lieu de craindre de ſe voir abandonnés, & tandis que l'Europe eſt en Armes de toutes parts, prouvent bien que les Etats ſont toujours floriſſans lorſqu'ils ſont gouvernés par de grands Rois, qui ont de ſages & fidéles Miniſtres pour éxécuter leurs volontés. Peut-on ne pas louer le Ciel du bonheur d'être né ſous un Prince qui nous fait jouir de tous les avantages de la paix au milieu des horreurs de la guerre, qui partage

lui-même les fatigues du moindre de ses soldats pour mieux assurer le repos de son Peuple. Tandis que le Roi par sa présence fait trembler la Hollande; qu'il prend des Villes, gagne des Batailles, & que ses Armes victorieuses triomphent à Law-Feldt, il fait triompher les Arts dans sa Capitale.

LOUIS *s'éleve, & le siécle est baissé.*

Dit ce Poëte célébre, choisi pour transmettre à la Postérité les merveilles de son Régne. Mais rassurons-nous; LOUIS, comme tous les grands Princes, protége les Arts. Si le siécle est baissé, il le relevera. La faveur du Souverain est pour les différens talens ce qu'est la chaleur du Soleil pour les plantes de toute espéce: elle les féconde. Un Auguste fait naître des Virgiles: les Muses seront reconnoissantes. Sa valeur à laquelle les ennemis

même de sa puissance rendent hommage, toutes les vertus qui l'accompagnent sur le Trône l'ont déja élevé au rang des plus grands Rois de la Monarchie. Le Génie qui veille au bonheur & à la gloire de la France, l'acquittera de ce qu'elle doit à ce Prince bienfaisant, en rendant son Siécle digne de lui. C'est cet Ange Tutélaire qui a enlevé à nos Voisins, & qui dans les plaines de Fontenoy a arraché des bras de la mort ce puissant génie dans l'Art de la guerre, digne d'être comparé aux plus grands Capitaines de l'Antiquité. La Nation ne retrouve-t-elle pas un nouveau Condé dans ce Prince de son sang qui a terrassé à Law-Feldt les Ennemis les plus braves & par conséquent les plus dignes des François ? *

* *Qui ne croiroit que les Vers suivans ont été dictés par un esprit prophétique, qui d'avance*

D'un autre côté, les Arts, semblent déja renaître. En effet les Muses ont inspiré le chantre de Fontenoy; Thalie vient de reparoître sur notre Théâtre avec de nouveaux charmes. Que ne doit-on pas attendre de l'Auteur qui vient d'y remporter un succès si bril-

a fait la description de cette grande journée?

CONDE', du séjour des Héros,
Où maintenant comblé de gloire,
Il goûte un éternel repos
Entre les bras de la Victoire,
Au désordre des Ennemis
Fuyans, forcés dans le village;
Parmi le sang & le carnage,
Reconnut-là son Petit-Fils.

Sa grande ame du haut des Cieux,
S'en vint voler sur notre Armée,
Pour voir de plus près par ses yeux
Tout ce qu'en dit la Renommée:
Cent fois elle pâlit d'effroi,
Et jura que tout son courage,
N'en avoit pas fait d'avantage
Dans les Campagnes de Rocroy.

L'Abbé De Chaulieu.

lant & si bien mérité ! * Le Siécle de LOUIS XIV. a eu son Orphée ; celui du Siécle où nous vivons ne fait pas moins d'honneur à la France. Il jouit même d'une gloire à laquelle aucun Musicien François n'est parvenu avant lui. Toute l'Europe applaudit à ses accords. Il ne lui manque qu'un Quinault.

Que les dignes éleves d'un des plus grands Peintres que la France ait eu, je veux parler de M. le Moine, nous consolent de la perte que nous avons faite en lui. Autant nous le regrettons, autant il sera admiré par la postérité. Annibal Carrache a fait voir l'étendue & la beauté de son génie dans la Gallerie du Palais Farnese où il a peint les travaux d'Hercule. On ne sçait ce qui lui fait le plus d'honneur ou la

* M. Gresset Auteur de la Comédie du *Méchant.*

disposition des Histoires & des ornemens, ou les figures feintes de stuc qui sont de toute beauté. Les Connoisseurs trouvent que dans ce grand Ouvrage il n'y a rien que de grand, que de noble, & que de bien entendu; soit pour l'ordonnance du plan général, soit pour l'exécution des différens Tableaux, soit pour l'entente des lumieres & des ombres. On peut dire que toutes ces parties se trouvent dans ce magnifique plafonds du Sallon d'Hercule où M. le Moine a peint l'Apothéose de ce Héros. Ce chef-d'œuvre de l'Art a de plus un avantage qui en rehausse le prix, par la vaste étendue de génie qu'il suppose, c'est d'être le plus grand morceau de composition qui ait jamais été imaginé par aucun Peintre.

On n'enfante de ces Ouvrages merveilleux qu'autant qu'on est sensible à

la gloire. Que nos Artistes de différens genres se laissent toucher de la noble émulation qu'on cherche à leur inspirer. L'Hercule François, car comment ne pas parler aux Poëtes & aux Peintres le langage de la Poësie, l'Hercule François, dis-je, infatigable dans ses travaux, combat sans cesse cette Hidre également ennemie du bonheur & de la gloire de la France. LOUIS à la tête de ses Armées étonne ses ennemis par la rapidité de ses conquêtes. C'est à M. de Voltaire à les chanter; c'est à M. Parocel à les peindre. Tous les Arts jaloux l'un de l'autre doivent concourir pour en immortaliser la mémoire.

„ Muses dictez sa gloire à tous vos nourissons
„ Son nom vaut mieux pour eux que toutes vos leçons. *

Nous avons aujourd'hui d'aussi grands Sculpteurs qu'il en ait jamais existé.

* Des Préaux, *Art Poëtique.*

Tels hommes rarement se peuvent présenter;
Et quand le Ciel les donne, il en faut profiter.*

On chercheroit inutilement à Paris des traces de toutes les dépenses qui furent faites, lorsqu'après la Bataille de Fontenoy le Roi rentra triomphant dans sa Capitale au milieu des acclamations de son Peuple. Je suis bien loin de condamner toutes ces fêtes, je ne me plains que de ce qu'il n'en reste aucun monument qui en puisse transmettre la mémoire à la postérité. Pourquoi n'avoir pas consacré ce jour mémorable par un Arc de triomphe digne du vainqueur de Fontenoy ? N'est-ce pas avec raison qu'un Peuple qui l'adore, se plaint de ce que sa voix est si peu consultée dans tout ce qui intéresse la gloire de son Roi. De pareils monumens annoncent la grandeur du Prince & de la Nation. C'est pour cela que les Ro-

* Moliere, *Poëme du Val de Grace.*

mains, le plus ſage peut-être de tous les Peuples, en ont tant élevé. D'ailleurs, ils embelliroient cette Capitale, & en conſervant à la poſtérité le ſouvenir des faits mémorables, ils contribueroient à entretenir ou à faire renaître le bon goût dans le Deſſein qui eſt la baſe de la Peinture. * Nous avons des Pugets & des Girardons que l'on emploiroit aux Ouvrages de ſculpture dont les Arcs de Triomphe ſont ſuſceptibles. De jeunes Eleves ſe formeroient un jour en étudiant les ornemens de ces Monumens publics, comme les Raphaels & les Pouſſins ſe ſont formés en deſſinant les bas-reliefs

* L'habileté de nos Sculpteurs eſt aſſez connue de toute l'Europe. Le petit Tombeau de Madame la Ducheſſe de Loraguais, éxécuté par M. Bouchardon à ſaint Sulpice, ſoit pour le deſſein & la maniere de traiter les draperies, ſoit pour la force de l'expreſſion, n'eſt-il pas comparable à ce qu'il nous reſte de plus beau de l'antiquité ?

& les ftatues antiques. Ceux qui nous ont précédé ont travaillé pour nous ; ne donnons pas lieu à ceux qui nous fuivront de fe plaindre de ce que nous n'avons rien fait pour eux.

Voilà, Monfieur, tout ce que j'avois à vous dire fur cette matiere ; je puis bien comme Félibien, protefter que je n'ai écrit que pour contribuer de ma part aux nobles defirs du Roi qui travaille inceffamment pour la gloire de fon Etat ; que je n'ai eu en vûe que l'honneur de la Peinture qui vient de reparoître parmi nous avec un nouveau luftre, & la fatisfaction des honnêtes gens qui font bien aifes de connoître le mérite de ceux qui s'y diftinguent.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

Paris ce 30 Août 1747.

LETTRE
DE L'AUTEUR
DES REFLEXIONS
SUR LA PEINTURE,
ET
DE L'EXAMEN DES OUVRAGES
Exposés au Louvre en 1746.

[La Font de Saint Yenne]

LETTRE

De l'Auteur des REFLEXIONS *sur la Peinture, & de l'examen des Ouvrages exposés au Louvre en 1746.*

A MONSIEUR ***.

JE ne saurois trop vous marquer ma reconnoissance, Monsieur, de l'attention que vous avez eue, de m'apprendre que mon Ouvrage avoit indisposé quelques uns de ceux dont j'ai parlé, & donné lieu à des critiques que vous avez la bonté de me communiquer. Cette preuve d'amitié de votre part, m'oblige beaucoup, & je vais tâcher de répondre exactement aux principales.

J'ai déclaré dès le commencement, & je le déclare encore aujourd'hui, que je n'ai jamais conçu le dessein odieux de blesser qui que ce soit, ni même de le désobliger le plus légérement. Je sçai toute l'injustice qu'il y auroit de refuser des louanges à des Ouvrages exposés en public, dès que l'on est persuadé qu'elles leurs sont dûes, ou même d'en vouloir exténuer le merite, par une critique qui ne seroit pas dans l'exacte équité. Vous me connoissez assez pour sentir l'opposition de cette idée à mon caractère. Ainsi je n'ai point à me justifier à cet égard. Mais j'étois bien éloigné de penser que la répréhension la plus ménagée, fût chez la plûpart des hommes une offense réelle. Je vois à présent combien le nombre est petit de ces ames fortes & assez élevées, pour sentir la nécessité d'une sage critique, afin d'arriver à la perfection. Les grands génies sont seuls capables de l'aimer, de

la rechercher, d'en connoître le prix, & d'avouer lui devoir ces traits de lumière qui les portent rapidement à la supériorité. Les esprits d'une moindre étendue, & qui composent la multitude, aveuglés la plûpart par l'intérêt, & par l'amour propre qui les rend éternellement satisfaits de leurs productions, négligent une gloire qui leur coûteroit du tems & des travaux. Ils évitent ceux qui voudroient les éclairer sur leurs imperfections, & leur refuser les éloges dont les flateurs les corrompent, ou que les ignorans leurs prodiguent de bonne foi.

Vous me dites ensuite qu'une Critique imprimée doit être irrépréhensible, & vous ajoûtez que plusieurs personnes ayant trouvé dans la mienne de la vérité, avec de la justesse & de la force dans les expressions, ont en même tems remarqué beaucoup de fautes dans le grammatical de la diction, & quelques constructions

obscures. J'avouë avec sincerité mes négligences à cet égard, quoiqu'elles semblent pardonnables à un particulier qui n'est nullement Auteur de profession, & n'a point envie de le devenir. La lumière de l'impression me les a fait appercevoir, lorsqu'il n'etoit plus tems de les corriger. A mes propres fautes, l'imprimeur a encore ajouté les siennes. Des mots entiers oubliés, transposés, des corrections très-essentielles omises, inconvéniens inévitables dans les Ouvrages imprimés chez l'Etranger, & loin des yeux de l'Auteur. Vous voulez cependant m'encourager en m'assûrant que l'on ne retireroit aucune utilité de la Critique, si l'on préféroit au fonds des choses, & à l'avantage de l'instruction, l'analise scholastique des régles de la Sintaxe. Les Critiques, dites-vous, qui ne tombent que sur les mots, & l'arrangement des périodes, sont ordinairement assez frivo-

les, & merite peu d'attention. Ce n'est pas tout-à-fait mon sentiment, & je crois que les pensées les plus justes présentées au lecteur d'une façon ambigue, obscure, ou peu correcte, ne sçauroient plaire en aucun genre d'écrits, & surtout dans celui de la Critique.

Je m'étois en quelque sorte attendu à ce dernier reproche de la part du Public, & il ne m'a point surpris. Mais je vous avouerai l'avoir beaucoup été à la lecture du Paradoxe que l'on s'est efforcé d'établir, *Qu'il est absolument nécessaire de professer un Art pour en parler avec justesse, & oser en remarquer les défauts.* Cette maxime m'a paru fort étrange, & a trouvé peu de partisans. Et quels auroient été nos Historiens, nos Orateurs, nos Poëtes, nos Musiciens, nos Academiciens mêmes les plus célèbres, si leurs Confreres avoient eu seuls le droit d'examiner leurs Ouvrages, & d'en juger?

milié l'amour propre de nos Artistes qui s'estiment parfaits. Et quelle révolte n'eût pas causé cette imprudence, puisque malgré tous les adoucissemens que je me suis efforcé d'employer, je n'ai pas laissé d'en mécontenter quelques uns, en rapportant les jugemens du Public sur leurs Tableaux alors exposés au Salon? J'avoue que j'aurois pû parler en même tems de leurs Ouvrages d'un bon ton de couleur, qui se voyent ailleurs, & qui décorent plusieurs Eglises, & font l'ornement des Maisons Royales & de nos beaux Hôtels. Tels sont ceux des Sieurs Boucher & Nattoire à l'Hôtel de Soubise, & chez Mr. Orry, Peintres estimés, à qui la Nation est redevable, & sur tout au Sieur Boucher, du haut degré de perfection auquel ils ont porté, conjointement avec le savant Oudri, la Manufacture Royale de Beauvais aussi renommée aujourd'hui chez l'Étranger

que dans le Royaume. Des Talens aussi utiles leur ont acquis à juste titre, la réputation dont ils jouissent. Cette réputation étant un bien réel qui leur appartient; d'autant plus précieux, qu'outre la distinction flateuse du rang, elle ne peut qu'être avantageuse à leur fortune; rien ne seroit plus contraire à l'équité & au devoir de bon Citoyen, non-seulement de vouloir les en priver, si la chose étoit possible, mais même d'y vouloir donner la plus légere atteinte.

Je passe plusieurs endroits de votre Lettre, pour venir à l'article du Portail de Saint Sulpice. Vous convenez qu'il n'a point eu le suffrage du Public, ni celui des Connoisseurs, moins encore celui de nos judicieux Architectes; soit par l'assemblage de cette multitude de colonnes, dont la distribution n'est point heureuse, soit par l'ordonnance & la composition du total, qui n'est convenable ni au lieu, ni

au reſte de l'Edifice, ſoit enfin par beaucoup d'autres défauts, dont l'énumération ſeroit trop longue. Vous ajoûtez enſuite, qu'il ſembleroit par la façon dont j'en ai parlé, que l'Auteur de ce Portail ſeroit encore coupable du mauvais goût qui regne dans l'intérieur de l'Egliſe. Je ſai, Mr. qu'il n'y a point eu de part, la Tribune exceptée; mais ayant été vivement frappé de l'injure faite à nos Architectes François Academiciens, par la préférence d'un Etranger qui ne leur eſt nullement ſupérieur dans la ſcience de la bonne Architecture, pour un ouvrage auſſi important & d'une dépenſe immenſe & incroyable; j'avoue que je puis avoir été trop loin, & même injuſte dans la qualification que je lui ai donnée. Quoique je ſois tombé d'accord avec tout le monde de ſa grande capacité & de la fécondité de ſon génie dans la partie de la décoration & de la mécanique qui en dé-

dépend, soit pour le Théâtre, soit pour la magnificence des Fêtes publiques. Je pourrois même encore ajouter à ce talent, celui des Tableaux d'Architecture pour les Cabinets, y ayant dans les siens des effets pittoresques savans & assez heureux. Mais permettez-moi de vous faire remarquer en passant, qu'il est très-rare, que même les meilleurs Peintres d'Architecture soient de bons Architectes; je pourrois même avancer que c'est une chose presque impossible aux grands Décorateurs, & en voici la raison. Accoutumés à prodiguer les embellissemens nécessaires à l'illusion du Spectacle, & à l'éclat des Décorations qui les obligent de multiplier les parties qui en font la richesse & la somptuosité, ils sacrifient toujours aux saillies de leur imagination & aux écarts si chers aux Ultramontains, cette sage simplicité, qui fait seule la grandeur & la noblesse de l'Architec-

ture. Ils ne sauroient estimer ni pra-pratiquer cette savante économie des beautés, dont les Mansart, les de Brosse, les Perrault, les le Vau, &c. ont été si avares. Economie qui a fait la célébrité de leurs Edifices élevés sous Louis XIV, & supérieurs à tous ceux de leurs contemporains dans l'Europe, & principalement dans la superbe façade du nouveau Louvre ; Ouvrage d'une perfection si sublime, & dont l'aspect est si frappant par sa majesté & sa magnificence, qu'il conserve encore la primauté en ce genre, sur tous ceux de l'Univers.

C'est à l'occasion du Portail de Saint Sulpice que vous me parlez de celui de Saint Gervais, & des regrets du Public que j'ai exposés sur ce qui lui en dérobe l'admiration. Je ne rétracterai point ce que j'ai dit de la conduite de notre Nation si directement opposée au but de nos établissemens Academiques. Mais j'ai

vouerai avoir été trompé dans le rapport du fait cité à ce sujet dans mon Ouvrage. Il m'avoit été rendu très-infidellement ; & d'une façon directement opposée à la vérité. Mr. *** employa tous ses soins & son autorité, pour rendre au Public la vûë d'un Monument dont il connoissoit tout le prix. Il fit faire alors des Plans d'un très-bon goût, pour une Place convenable à la beauté & à l'aspect de cet Edifice, & on les voit encore chez lui. Mais toute l'activité & l'éloquence de son zéle, auquel on ne sauroit donner trop d'éloges, ne purent persuader les propriétaires de ces vieilles maisons qui appartiennent à des Hôpitaux & à des Communautés de les vendre pour les abattre, & il eut la douleur sensible de voir échoüer un projet aussi utile.

Je devois cette réparation à ce digne Magistrat ; & c'est principalement ce qui m'a engagé à publier cette Lettre. Quand

même j'eusse été assez injuste pour garder le silence à ce sujet, le Public l'auroit-il jamais soupçonné d'avoir pû venger la Nation des reproches honteux qu'on nous fait à cet égard, & de l'avoir négligé? Quel Magistrat a mieux merité le titre éminent d'excellent Citoyen, que tous les cœurs des François lui ont donné avec acclamation? Quelle Prévôté sera jamais plus mémorable que la sienne, soit par son exacte intégrité, soit par la décence & par le goût noble & magnifique qu'il a mis dans toutes les Fêtes qui ont été données de son tems, soit enfin par la multitude des embellissemens dont il a décoré la Capitale, & les commodités qu'il a procurées aux Habitans? Quand toutes les plumes seroient muettes à son égard, la voix du Peuple gravée sur tant de Marbres & de Bronzes, publiera éternellement les bienfaits du Magistrat, & la reconnoissance des Citoyens.

Je viens à la fin de vôtre Lettre, & au dernier reproche qui m'a été fait, d'avoir gardé l'Incognito. L'on s'est efforcé, dites-vous, de jetter un caractére odieux sur toute Critique anonime. La singularité de ce reproche ne m'a pas moins étonné que celle du Paradoxe que j'ai combattu ci-dessus. Non-seulement je ne me crois pas coupable de ne m'être point nommé, mais je pense encore avec un de nos plus grands Ecrivains, qu'il n'est jamais permis à qui que ce soit de le faire, quelque modeste & quelque équitable que soit sa Critique. N'est-ce pas défier le Public, & lui dire hardiment que l'on ne craint point la censure des décisions que l'on publie, dès que l'on ose se montrer à visage découvert? Et d'ailleurs, quelle autorité auroit pû donner à ma Critique le nom d'un inconnu? Si mes remarques sur les défauts des Ouvrages exposés sont vraïes, qu'im-

porte de quelle part vienne la vérité à ceux qui la désirent ? Si elles sont fausses, elles ne méritent que du mépris, venant surtout d'un Anonime. En me nommant, n'aurois-je pas affiché l'envie de tirer de la vanité & de la réputation de ma Critique ; & j'ai déclaré dans mes Réfléxions que je renonçois entiérement à cette frivole gloire, en exposant en peu de mots les motifs qui m'ont déterminé à les écrire, & que je vais vous dire ici un peu plus au long.

La passion née avec moi pour les beaux Arts ; l'étude singuliére & approfondie de ce qui constitue leurs vraies beautés, que j'ai faite dans toute l'étendue du Royaume, & pendant mon séjour en Flandre, & en Hollande, où j'ai admiré avec délices les Chefs-d'œuvre dans tous les genres des plus grands Maîtres d'Italie, & de tous les Pays. Un sentiment voluptueux & profond, des expressions

savantes de cet Art divin, dont le but est d'élever l'ame du spectateur, de la remuer, & tout au moins d'exciter l'admiration, quand il ne peut instruire. Enfin un intérêt très-vif pour ses progrès parmi nous : mais par-dessus tout, le zèle ardent & courageux d'un Citoyen, pour exposer les abus qui déshonorent sa Nation, & contribuer à sa gloire, en proposant les moyens les plus prompts & les plus faciles d'y remédier. Voilà les seules raisons qui m'ont mis la plume à la main, & m'ont attiré les applaudissemens les plus flateurs pour un bon François.

Vous m'exhortez en finissant, & vous me pressez vivement de donner une nouvelle édition de ce petit Ecrit extrêmement correcte, avec des Remarques sur les Ouvrages nouvellement exposés au Louvre. Vous me dites, pour m'y engager, que j'aurois cette année-ci un vaste champ pour la Critique, surtout dans

le genre de l'Histoire. Voilà précisément, Mr. ce qui m'oblige d'y renoncer. Vous êtes encore bien éloigné de me connoître, si vous ignorez ma disposition naturelle à louer, & mon antipathie à blâmer, & à publier ce qui peut faire tort à l'honneur de la Nation dans les Ouvrages de notre Ecole. Je ne puis assez montrer ma joye & ma satisfaction en voyant les vraïes beautés de nos Peintres François; j'aime à les faire sentir, à les détailler, & même à les exagerer aux Spectateurs. Mais je vous avoue en même tems les sentimens de douleur que m'a causé cette année-ci le déclin de nos Peintres d'Histoire, à l'exposition des Tableaux pour S. M. Douleur qui a été vivement augmentée par les plaintes du Public, tant de la stérilité, & du défaut de génie dans le choix des Sujets, que de la froideur & de la médiocrité dans l'exécution. On convient ce-

pendant qu'il y en a quelques uns à excepter & où il y a de vraïes beautés : mais que leur nombre est petit ! Ce qui a surtout excité les regrets les plus unanimes, ç'a été le progrès rétrograde de ceux mêmes, dont les Ouvrages nous avoient comblés de joïe l'année derniére, par les espérances d'une prochaine perfection. Est-ce le défaut de Mécènes & de Protecteurs ? Eh que pouvoit faire de plus avantageux à la Peinture, la Personne à qui S. M. a confié le soin du soutien & de l'avancement des beaux Arts, que d'encourager nos Peintres d'Histoire par des récompenses ! Seroit-ce dans celui que le Roi a nommé son premier Peintre, un manquement de zèle & d'ardeur pour exciter, & pour perfectionner les talens de ses Confreres ? Encore moins, puisque l'on ne sauroit s'en acquitter avec plus d'activité & d'intelligence. Quelle est donc la source de la langueur & de la

léthargie présente de notre Ecole? si ce n'est l'amour propre de ceux qui la composent, dont la plûpart adorateurs de leurs productions, & n'imaginant rien qui leur puisse être supérieur, dédaignent d'exposer leurs idées, & d'approfondir jusques au vif de la vérité, les sentimens de ces personnes éclairées & sévéres, & de celles dont la justesse & l'élévation du Génie, est seule capable de les ramener au bon goût, de leur ouvrir de nouvelles routes, d'échauffer leur ame & leurs compositions muettes & inanimées par des traits d'éloquence & de vie. Ceux qui ont été choisis cette année pour travailler aux Tableaux du Roi, méritent cependant quelque indulgence, n'ayant pas eu, à ce qu'ils disent, tout le tems nécessaire pour imaginer de grands Sujets, ni porter leurs Ouvrages à une certaine perfection. L'on sait que le Peintre inventeur & original est autant que le grand Poëte,

susceptible de ce beau feu, de cet enthousiasme, auquel on ne commande point, & dont il faut attendre l'inspiration. Mais n'auroient-ils pas eu assez de loisir pour chercher des traits d'Histoire ou de la Fable plus intéressans & moins usés, ou qui n'eussent pas été traités divinement par nos plus grands Maîtres ? C'est en ce cas qu'un Peintre estimé, en repétant & en affoiblissant nécessairement par la répétition une pensée excellemment rendue, & au-dessus de laquelle il ne sauroit s'élever, tombe en ce moment dans le rang abject du Plagiaire, & au-dessous de son mérite personnel par la comparaison. D'autant plus imprudent de lutter avec des Peintres du premier ordre, qu'il sentira moins l'inégalité de force dans le génie, & qu'il lui manquera cette impression naturelle du grand, du beau, & de ce pathétique qui frappe & qui émeut par les mouvemens & ...

les positions éloquentes de ses Figures. Son pinceau n'aura pas même la faculté de former ces phisionomies de caractére, qui donnent la vie aux Personnages, & les font parler à nos regards par leur noblesse, leur décence, & ce qui est bien essentiel, par le jeu des traits du visage rélatif à leur rolle, & convenable à leur place. Enfin par cette expression d'ame & de sentiment qui doit suppléer à la parole, & sans laquelle tout Tableau d'Histoire n'est que de la toile & des couleurs.

Un coup d'œil jetté sur les Ouvrages admirables qui décorent cette belle Gallerie où sont exposés les nouveaux Tableaux, & où l'immortel le Brun a déployé l'étendue immense de son génie, instruira plus en un instant sur la richesse de l'Ordonnance & la sublime vérité de l'expression, que l'ennui d'un plus long discours. Qu'il me soit permis au sujet des chefs-d'œuvre de Peinture que l'on admire

faire dans cette Gallerie, de publier les gémissemens & les allarmes de tout Paris sur leur prochain dépérissement, par la honteuse négligence à laquelle sont abandonnées ces célébres Batailles d'Alexandre qui ont porté par le secours des Estampes dans tout l'Univers, la gloire de leur Auteur & de la Nation, & la perfection de notre Ecole dans ses plus beaux jours.

Je n'ai garde d'entrer, ainsi que je vous l'ai promis, dans aucun examen particulier des beautés ni des défauts d'un seul des Tableaux exposés. Je m'en tiendrai exactement à ce que je viens de vous en dire.

Après m'avoir exhorté dans votre Lettre à continuer ma Critique par l'abondance de la matiére, vous faites un dernier effort pour me vaincre par les sentimens de reconnoissance que je dois, dites-vous, au Public de l'accueil qu'il a

fait à mon Ouvrage. J'aurai l'honneur de vous répondre, que quelque agréable que m'ait été cet accueil, je crois le devoir bien moins à la valeur de l'Écrit, qu'à son goût pour tout ouvrage de Critique. J'aurois cependant à me féliciter du suffrage honorable qu'il a obtenu de quelques personnes d'un grand nom & du premier ordre; & particuliérement d'un Magistrat dans une place élevée, chez qui l'amour & la connoissance des beaux Arts semblent égaler le zèle ardent pour le bonheur de sa Patrie qui fait toute son ambition, & l'objet de ses travaux. Je pourrois encore parler de la satisfaction très-flateuse que m'ont donné les témoignages de reconnoissance de quelques Artistes, qui non-seulement ont souscrit à ma Critique, mais qui ont encore eu le courage d'en profiter en corrigeant leurs défauts. Cependant j'avouerai avec franchise, que toutes ces satis-

factions n'ont pû balancer la peine que m'ont fait les mécontentemens de quelques personnes. Je ne puis donc me rendre à vos sollicitations de travailler à l'examen des Ouvrages nouvellement exposés, & auquel un nombre infini de personnes m'ont invité. Quelque utilité que je m'y propose, les moyens en sont trop pénibles à un homme vrai, & les succès presque toujours douteux. Peu idolâtre de l'encens du Public, dont j'ai pesé il y a long-tems la fumée, je suis aujourd'hui plus convaincu que jamais de l'erreur de ceux qui dans un état privé & sans nécessité, sacrifient au zèle pour la Patrie, & au vain nom d'homme d'esprit & de goût, les deux seuls biens dignes à mon gré de leur ambition, la tranquilité, & l'indépendance. Trésors précieux & divins ! mais dont les hommes ignorent le prix. Je dis la tranquillité, parce qu'il n'est plus de repos pour un

Écrivain qui espére follement satisfaire le Public, en répondant à ses Critiques. Si j'ajoute l'indépendance, c'est que tout Auteur porte les fers de la bizarrerie de ce Public & de sa malignité. Je viens de l'éprouver à l'occasion de ce petit Ouvrage, où l'on s'est efforcé de travestir en contre-vérités, & de donner un sens ironique & malin aux éloges les plus sincéres d'une personne en place, & de qui les beaux Arts ont à se féliciter de la protection & des récompenses. Comment pourrois-je donc préférer ces dégoûts & cet esclavage, à la douceur d'une heureuse obscurité, où imperceptible aux hommes méchans & hors de la portée de leurs traits, je n'interromps mon loisir que par une attention agréable à cultiver l'estime, & à joüir de l'amitié d'un petit nombre de Personnes que j'ai éprouvées dignes de la mienne? Là, content du titre de Philosophe ignoré & qu'on

ne lit point, je sens que ce peu d'amis que l'on connoît, valent cent admirateurs que l'on ignore. D'ailleurs, quand j'aurois le bonheur de plaire à tous les esprits, ce qui est impossible, ce ne seroit point impunément. L'envie est toujours à côté du succès, & s'il est un plaisir, il coûte trop cher aux bons cœurs, dès qu'il leur attire le plus petit ennemi, malgré l'intention la plus louable. C'est ce dont vous avez eu la bonté de m'avertir, Mr. au sujet de mon Ouvrage. Je ne m'étois point flatté d'être infaillible, & j'avoue de bonne foi, que je puis m'être trompé dans mes Remarques; mais j'avoue en même tems être prèt à me rétracter dès que l'on m'aura convaincu d'erreur. Eh quel homme en est exemt, puisqu'elle est son partage! En attendant cette grace du Public, je goûte dès-à-présent dans cet aveu de mes fautes, la satisfaction la plus

chere ; & la plus sensible à tout Homme qui aime la vérité ; & qui cherche de tout son cœur à la connoître.

Aberrare à Vero humanum est, fateri divinum.

Just. Lips.

Je suis, MONSIEUR, &c.

Fautes à corriger dans les REFLEXIONS *sur la Peinture. &c.*

PAGE 7, lig. 6 nouvel intérêt. Un Auteur, lisez à la ligne. *Un Auteur*.

Page 10, lig. premiére, ont su y voir, lisez *ont su le voir*.

Même page, lig. 7. Quelle source abondante, lisez *plus abondante*.

Page 17, lig. 11. s'est réfugiée, lisez, *s'étoit réfugiée*.

Page 24, lig. 20. ont encore ajoutée, lisez *ajouté*. Ibid. a séduite, lisez *a séduit*. Ibid. lig. 25. imaginée, lisez *imaginé*.

Page 29, lig. 11. ces magnifiques protecteurs, lisez, *ces affables protecteurs*. Ibid. lig. 16, &c.

Page 29, lig. 16 Blondel, de Gagny, lisez *Blondel de Gagny*. Ibid. lig. 17. de la Boissiere, lisez *de la Boëxiere*.

Page 32, lig. 19. en Bassin, plus pour l'utilité, lisez *en Bassin, autant pour l'utilité*. Ibid. lig. 17. de sa Cour où, lisez *de sa Cour, où*.

Page 43, lig. 9. toute la finesse de ce savant Ciseau, lisez *toute la finesse de l'imitation de la nature*.

Page 49, lig. 10. n'ont pas trouvée, lisez, *n'ont pas trouvé*.

Page 53, lig. 19. ont arrêtés les regards, lisez, *ont arrêté les regards*.

Page 75, lig. 20. le Brun, Poussin, & Mignard, lisez, *Poussin, Mignard, &c.*

Page 78, lig. 14. leurs ouvrages font, lisez, *leurs ouvrages sont.*

Page 80, lig. 16. ont arrêtés, lisez, *ont arrêté.*

Page 85, lig. derniére, Parmenion, lisez, *Ephestion.* Même faute, page suivante, lig. 4.

Page 94, lig. 14. frapées, lisez, *frapés.*

Page 95, lig. 2. trouvées, lisez, *trouvé.*

Page 100, lig. 12. ont charmés, lisez, *ont charmé.*

Page 112, lig. 19. ridicule par intérêt, ou par, lisez, *ridicule, par intérêt ou par adulation.*

Page 114, lig. 4. on eût jointe, lisez, *on eût joint.*

Page 115, lig. 6. il y a placées, lisez, *il y a placé.*

Page 121, lig. 5. & 6. Mignature, lisez, *en Miniature.*

Page 126, lig. 9. Sculpture n'a donc, lisez, *La Sculpture n'a donc.*

Page 127, lig. 7. élégans dans le goût, lisez, *élégans, dans le goût.*

Page 130, lig. 8. de l'Albanc, lisez, *de l'Albane.*

Page 134, lig. 5. le sommet d'un angle, lisez, *d'un triangle.*

Page 136, lig. 12. de nos établissemens! Pourroient-ils, lisez, *de nos établissemens! Que pourroient-ils penser d'une Nation*, &c.

Page 138, lig. 12. dès le Mere, lisez, *dès la Mere.*

Page 140, lig. 4. l'excellence & la médiocrité, lisez, *ou la médiocrité.*

Fautes à corriger.

Page 144, lig. 4. forme toute ſa phyſionomie, liſez, *forme ſa phyſionomie.*

Même page, lig. 12. Tableau de bout, liſez; *Tableau debout.*

Page 153 & 154, lig. premiére, expoſition avec, liſez, *expoſition, avec autant*, &c,

503338350

REFLEXIONS

SUR

QUELQUES CIRCONSTANCES

PRESENTES.

CONTENANT

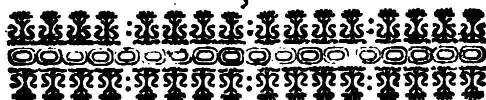
Deux Lettres ſur l'Expoſition des Tableaux au Louvre cette année 1748. A M. le Comte de R***.

ET

Une autre Lettre à Monſieur de Voltaire au ſujet de ſa Tragédie de Semiramis.

[Baillet de Saint-Julien]

Supremum est judicium, occulorum. Cic.



REFLEXIONS

Sur l'Exposition des Tableaux cette année 1748. *à Monsieur le Comte de R* * * *.*

LE Sallon a offert cette année cent dix-sept Tableaux ; il est moins rempli qu'en 1748. mais en récompense beaucoup plus égal. Comme toute description doit être extrêmement bornée, pour ne point ennuyer, je ne vous entretiendrai que des morceaux de choix & qui m'ont frappé avec tout le Public ; de cette façon, vous le voyez, je ne décide rien & c'est le mieux. Je me servirai de la critique, parce qu'elle honore les talens ausquels elle s'attache, & par la même raison j'en ferai grace à d'autres ouvrages, qui ne la méritent pas. Je trouverai facilement la mienne dans l'amour propre de leurs Auteurs ; ils croiront mon silence un effet de ma distraction, tout au plus, & je serai en

plein repos avec eux. On ne peut trop faire d'attention à ce sage précepte.

> Avec les gens de la Cour de Minerve *
> Désirez-vous d'entretenir la paix ?
> Louez les bons, pourtant avec réserve
> Mais gardez-vous d'offenser les mauvais.

Je vais suivre l'ordre de l'Exposition, tout bisarre qu'il soit, parce que cela fixera mieux ma mémoire. M. Aved qui se présente d'abord, a exposé différens *Portraits*, tous également bien touchés, & qui soutiennent parfaitement le grand nom qu'il s'est acquit dans ce genre. Il n'est point pour ces attitudes fieres & de recherche, qui le plus souvent sortent de la nature, ou du moins empêchent de la reconnoître : une élégante & noble simplicité est plus de son goût, très-louable en cela. Je n'ai trouvé d'imperfection que dans son coloris, il m'a semblé trop cru ; je n'y ai point reconnu des chairs telles qu'en offre la nature. Les portraits de M. le Sueur acheveront d'éclaircir ma réflexion ; c'est à eux à qui je la dois ; la chair y est mieux exprimée & ils ont un bien plus grand air de vérité.

* Rousseau Epigrames.

Ces Tableaux sont très-dignement accompagnés. On se plaît à en voir un de M. Boizot, représentant l'Amour enchaîné de fleurs par les Muses, qui le livrent entre les mains de la beauté. Cet élégant morceau, sagement dessiné, est peint du même.

M. Vénet a envoyé de Rome quatre Tableaux, entr'autres deux marines. Dans la premiere est représenté un clair de Lune & dans l'autre un embrasement. Ce seroit peu de vous dire qu'ils sont admirables, ils sont divins ; C'est le *non plus ultra* de l'art, c'est tout ce que nous peut faire produire de plus beau ce génie, qui est si nécessaire, & qui malheureusement est si rare. Le Tableau qui peint l'incendie, sur-tout, est un Chef-d'œuvre des plus parfaits. Je vais essayer de vous en donner une idée en gros. Soyez persuadé d'avance que ma description est infiniment au-dessous des beautés qu'elle représente, & regardez la comme une très-foible copie du plus excellent Original.

A travers l'épaisseur d'une vaste fumée,
l'œil y voit les débris d'une Ville enflâmée,
On croit ouir la plainte & les gémissemens
De mille infortunés, dans ces lieux expirans.

Le Ciel brûlé des feux, dont s'y couvre la terre,
En retrace l'horreur dans les flots qu'il éclaire;
Par-tout enfin partout, sur ce funeste bord,
est peinte en traits de feu l'image de la mort.
Là de leur désespoir les meres accablées,
Et prêtes à quitter leurs ames désolées,
Paroissent négliger dans ce désordre affreux
L'inutile secours de leurs jours malheureux.
Dans sa fuite, plus loin, & triste & nécessaire,
Partageant sa douleur, le fils y suit son pere.
Dans le séjour des morts tout semble l'apel-
ler,
Mais il lui reste encore un pere à consoler.

M. Dumon le Romain a donné six Tableaux; je ne vous parlerai que d'un, qui est la Décolation de S. Jean. Il est de toute beauté & a valu à son Auteur les grands Eloges qu'il mérite.

En comblant M. Chardin de ceux que tout le monde lui doit, ne lui feront nous point des reproches, pour ne nous donner, comme il fait, qu'un Tableau de sa façon? Le sujet qu'il y a traité est un Eléve dessinant d'après (1) *la Bosse*, un second éleve est derriere lui appliqué à le regarder travailler.

Se présente un portrait qu'on peut dire vivant; c'est un Jesuite ayant une

table devant lui, la tête appuyée sur la main droite & les yeux fixés sur un manuscrit. Il représenta le R. P. Nonotte, peint par on frere, (2) & si ressemblant qu'on y est trompé. L'Original a jadis été mon Préfet, * ainsi j'en puis parler avec connoissance. Je vous direz donc, que.

Parmi mainte œuvre aussi fameuse,
Ce portrait sur-tout me frapa,
Certaine idée un peu fâcheuse,
A mon esprit il rappella;
Et mon amé, couarde & peureuse,
De ressouvenir frissona!
Non sans raison: ce portrait la,
Dans le tems qu'il me régenta,
Avoit certain tic ridicule,
Qu'assez souvent par-ci par là,
A mes dépens il exerça.
De fait n'appercevez-vous pas,
Dedans le contour de son bras,
Un certain goût pour la férule?

J'ai encore vu avec plaisir un morceau d'Architecture, peint par M. de la Joüe. Ce Tableau méritoit bien un jour plus favorable que celui de l'endroit où on l'avoit placé, & assurement n'y eût rien perdu. J'oubliois de faire mention ici du portrait de feue Mada-

me la DAUPHINE, ouvrage de M. Toqué. Tout le gré que je sçais à ce Tableau est de me rappeller le portrait de la REINE, exposé à la même place l'année derniere & l'ornement du Sallon le plus brillant, ainsi que le chef-d'œuvre du fameux (3) Vanloo.

Quant aux portraits de M. l'Abbé de Lowendal & de M. Sellon, du même Auteur, ces deux morceaux sont extrêmement louables par eux-mêmes & je me fais un plaisir de leur rendre justice, ainsi que je l'ai rendue au précédent.

Pour suivre toujours l'ordre de l'exposition, je dois vous parler des gravures qui s'y trouvent en cet endroit; je vous ferai grace de la moitié en récompence. Vous pouvez bien croire que ce ne sera pas de celles de MM. Lépicier, Daullé ni le Bas.

Dans une des croisées, vis-à-vis quatre morceaux de l'Artisse spirituel que j'ai nommé le dernier, sous une glace & dans l'or d'une bordure, se voyent différentes *Pierres gravées* par M. Gay. On peut dire qu'il est le seul en FRANCE qui travaille comme il fait; les plus grands Amateurs de l'antique, ceux qui s'y connoissent le mieux

pourroient être trompé à ses ouvrages & ce seroit à leur avantage, j'ose le dire. Dans cette croisée devroient paroître quelqu'uns des excellens morceaux de M. Duvivier; mais il n'a rien donné cette année il se contentera donc celle-ci des éloges de l'année précédente; aussi bien que MM. Cochin Coypel, Vanloo Parrocel ...

De ce même côté, parmi différens modéles en *Terre cuitte*, de très-bon gout, on remarque quatre Bustes de la main du Docte le Moine, représentant Mademoiselle de Blenac, M. de Voltaire, M. la Tour & M. de Fontenelle. Par celui de M. la Tour, M. le Moine a voulu acquitter la dette de son portrait au pastel, exposé par celui-ci au Sallon précédent & reçu avec applaudissement de tout le Public. Que M. le Moine l'a bien acquittée & qu'il est peu dans le monde d'aussi bon payeurs! Je dois avant de quitter l'article où nous en sommes vous parler encore d'un ouvrage en ce genre. Le sujet qu'il traite n'y contribuera pas peu. Ce morceau représente la FRANCE embrassant le Buste de LOUIS XV. auquel elle s'empresse de marquer son entier dévouement. A en bien juger, ce sentiment est pres-

que le ſeul qu'elle exprime : ainſi vous voyez combien il y a encore à faire, pour marquer la vivacité, le zéle & l'amour uni[v]erſel, qu'ont pour la la perſonne du ROI, tous les François qu'elle repréſente. Quant au Buſte il eſt mieux de beaucoup, & je n'y vois pas grand choſe à déſirer ; (4) peut-être auſſi parce que c'eſt un Buſte.

Dans le fond du Sallon, ce qui appelle d'abord les regards, eſt une grande *Machine*, repréſentant le Martyre de Saint Féreol. On ne ſçauroit dire que ce ſujet ſoit mal déciné, encore moins mal peint.

Finalement il ne lui manque rien,
Hors un ſeul point, & quoi? le don de plaire*.

Cela vient uniquement de ce que M. Nattoire n'étoit point dans ſon genre, qui eſt le tendre & le gracieux, & non pas des boucheries de Saints. autant en eſt arrivé à M. Retout, (5) qui a voulu ſortir de ſon caractere de dévotion pour faire le galand. Sa toilette de Venus eſt tout ce qu'on peut de moins agréable & de plus forcé. Ces deux Mrs. euſſent été à leur place en changeant de rôle. Du reſte M. Retout n'a pas échoué abſolument, & a donné

* Rouſſeau

trois autres piéces où on le reconnoît pour ce qu'il est. Son exaltation de la Croix est la plus considérable.

Dessous *le Martyr* est un tableau beaucoup moins grand, mais qui peut s'appeller un bon Tableau, * gout, dessein, coloris, sur-tout ce premier y régnent également. Ce morceau fait à M. Hallé un honneur infini, aussi bien que sa Putiphar. Néanmoins si j'ose lui dire mon avis en sincere admirateur, je crains de lui un peu de maniere, s'il n'y prend garde. La composition de son Tableau d'Hercule & d'Omphale n'est point mal, il s'en faut, mais il manque d'effet, cela par la faute de la lumiere qui y est distribuée à faux, si je ne me trompe. J'aurois aimé beaucoup mieux voir ce Héros dans la demi teinte & sacrifié à Omphale, cela auroit été raisonné & bien plus d'un grand maître, que de nous le répréfenter à ses genoux & avec un air de tête aussi maussade ; il n'y en a point dans le Tableau ci-dessus nommé qui en approche ; les grandes beautés qui se trouvent dans les ouvrages de M. Hallé, doivent faire passer par dessus les légeres imperfections que je lui reproche & je lui

* Il représente une Sainte Famille.

promets d'avance au nom du Public, une place des plus distinguée dans les fastes de la peinture, s'il continue toujours du meme ton. . . . . . .

M. Cazes, qui se soutient dans le rang supérieur où ses ouvrages l'ont élevé depuis long-tems, en a donné encore un cette année, où l'on admire la noblesse & la grandeur de sa belle composition. Il seroit encore plus estimable, s'il vouloit bien peindre avec des couleurs . . . .

Redoublez votre admiration. Il s'agit ici des Tableaux de M. Oudry, un des plus grands Magiciens que nous ayons en peinture. Tout ce qu'il imite est vray; il donne à ses sujets l'ame & le corps. Joignez à cela un feu de composition propre à lui seul. On ne sçauroit lui faire trop de remercimens, pour multiplier, au point qu'il fait, ses brillans chef-d'œuvre, on en compte treize cette année. Cet homme admirable reçoit tant d'éloge de tous côtés, que je ne peux rien y ajouter. Il en mérite (6) d'autant plus, qu'ils ne servent qu'à l'encourager & ne l'ennyvrent point de vaine gloire. C'est le propre des grands hommes en tout genre. M. Oudry, après différens morceaux considérables

dérables pour la grandeur (quand à la richesse & à la vérité de la composition cela s'en va sans dire) a voulu s'essayer dans le petit & a donné de cette façon deux pendans de 7 pouces de large sur 6 de haut. Son feu ne s'est point ralenti dans des bornes aussi étroites & on l'y retrouve tout entier; quoique ces deux morceaux soient aussi finis que de Miennis ou de Girard d'Ow. Le gracieux M. Boucher a fait la même tentative. A côté d'un Tableau (de forme chantournée & d'un diamétre raisonnable) qui représente un jeune Berger apprenant à sa Bergere à jouer de la flute, exécuté avec tout le goût & l'esprit qui lui sont propres, on en voit un autre de cinq pouces sur 6 représentant une adoration à la Crêche. Il a réuni au même dégré de perfection dans ce Tableau la force de coloris & la finesse de dessein. On y a même (ceci soit dit sans conséquence) plus reconnu M. Boucher à l'un qu'à l'autre.

M. le Bel ne pourra-t'il pas se plaindre de se voir à côté de noms aussi illustres, & ne craindra-t'il point d'en être éclipsé? Qu'il se rassure, le sien l'est aussi. On ne sçauroit mieux entendre le paysage, & sur-tout (6) le rendre

avec plus de vérité qu'il fait.

Un homme de lettres, qui se trompe rarement dans les jugemens qu'il vient de porter sur la peinture, a fait une application des plus justes au sujet des ouvrages de M. Tournieres. Je me fais une gloire de penser comme lui en bien des choses, & ses Réflexions en vaudroient mieux si j'avois eu son (8) livre plûtôt. J'accorde sans balancer, avec cet homme judicieux, le titre de Peintre des graces à M. Nattier; mais il ne sçauroit m'empêcher de dire que les bras des deux * dont il nous a donné les portraits cette année, ne me plaisent point pour la couleur, & que celui de la Reine, parfait d'ailleurs, pouvoit être un peu plus ressemblant.

Les connoisseurs ont trouvé beaucoup à admirer dans les Tableaux de M. Pierre. Il y en a sept. Un tableau d'Eglise où il a représenté le martyre de Saint Thomas de Cantorberie, avec toute l'énergie & l'expression possibles. Deux Bachanales, excellens morceaux, pour l'idée de leur composition & leur belle couleur, & deux Bambochades également agréables, ayant encore un mé-

* Madame Louise. Madame Sophie.

site par-dessus ces deux autres, qui est infiniment de naturel; aussi bien que le cinquiéme, représentant la Lanterne magique. Les deux qui restent sont un Jupiter & une Junon, & une Muse à demi corps peinte au pastel.

Mais en fait de pastels, c'est à M. la Tour à qui on en doit les honneurs: & je ne peux mieux terminer cette Lettre que par la description de ses portraits.

A leur tête on voit ce Brave homme,
Ce digne & vaillant Maréchal,
Qu'on loue, assez quand on le nomme;
En deux mois le Grand Lowendal.
Suit cet illustre Général,
Ce Guerier, ce Mars de notre âge;
De l'ennemi tant redouté,
Du François si souvent fêté,
Mais en vers si mal ajusté,
Qu'on ne peut l'être d'avantage.
Le Peintre ici l'a mieux traité;
Et par un trait d'habileté,
Qui m'a surpris dans son ouvrage,
Il a sçu peindre la bonté,
Des mêmes traits que le courage.

Mon zéle m'aveugle; car en vérité je n'y songe pas de vouloir finir cette

Lettre en vers. Ce sera tout ce que je pourrai faire en prose, & ma plume commence à se lasser trop visiblement. Dieu veuille que vous n'ayez point fait la remarque avant moi.

M. la Tour a donné encore les Portraits suivans. M. Duclos de l'Accadémie Françoise, MM. Savalette pere & fils, M. le Maréchal de Belle-Isle, parfaitement ressemblant, Monseigneur le DAUPHIN, plus encore ; la REINE & le Prince Edouard. Chacun de ces Portraits mérite en particulier de grands éloges mais celui de la Reine est au dessus de tout ceux qu'on peut lui donner. On n'a jamais vû saisir plus parfaitement l'exacter essemblance ; & quant au détail, c'est tout ce qu'on peut de mieux traité & de plus brillant.

Je crois qu'on peut parler de M. Peronneau après M. la Tour. Il suit les traces de fort près, & probablement doit prendre un jour de ses mains le sceptre du pastel, lorsque celui-ci satisfait de la grande multitude de ses triomphes, songera enfin à se reposer à l'ombre de ses lauriers.

*Seconde Lettre à Monsieur le Comte de R***. sur le même sujet.*

DEpuis ma derniere Lettre on vient de faire au Sallon des additions considérables, elles sont dignes d'une seconde, & j'en fais les frais de bon cœur; mais faites en sorte de la lire comme je l'écris, car je suis extrêmement pressé.

M. Collin de Vermont nous a donné une éducation de la Vierge, petit Tableau d'Autel, composé de trois figures On reconnoît un grand homme aux plus petites choses. C'est ce qu'on éprouve en voyant ce Tableau.

M. La Tour a ajouté à ses autres Portraits celui de M. Dumont le Romain. Si je n'étois pas pressé comme je le suis, je ne vous quitterois pas de cet article à moins d'une page d'éloges. Je me contenterai de vous dire en deux mots, que ce morceau est un des plus parfait de ce brillant Auteur.

M. Dumont y est représenté avec les attributs de sa gloire. Il tient sa Palette & des Brosses d'une main, & semble la

préparer de l'autre. Il eſt habillé d'une Robbe de Chambre légere, rayée de différentes couleurs & caſſée de plis artiſtement variés. Son air de tête eſt du meilleur choix du monde. On eſt étonné de la vie, de la fineſſe, & en même-tems de la liberté qui paroiſſent dans ce Portrait, ſi c'en eſt un.

M. Nattier, a donné celui de M. le Premier Préſident, *qui eſt un morceau de remarque, mais qui le ſeroit bien plus ſans l'autre.

Le Sallon étoit ſur le point de ſe fermer, au grand regret de quantité de *Virtuoſes*, quand ſept Tableaux de M. de Troy, qu'on attendoit avec impatience, ſont arrivés. On les a expoſé le lendemain & le Public va les voir en foule, avec d'autant plus d'empreſſement, qu'il ne reſte plus que peu du jours pour cela. Il eſt à croire néanmoins qu'on prolongera l'ouverture du Sallon juſqu'à la fin du mois en faveur de ſa louable curioſité. On ne ſauroit raiſonnablement lui refuſer cette ſatisfaction.

Ces Tableaux repréſentent ſept traits de l'Hiſtoire fabuleuſes de Jaſon. Vous ſçavez la grande réputation que M. de Troy s'eſt acquiſe

* Au Paſtel.

en ce genre; il vient d'y mettre le comble, & le Public l'a mis à ses éloges. Dans le premier, Jason est représenté jurant à Médée une fidelité inviolable & lui promettant de ne jamais prendre d'autre Epouse. C'est sur la foi de ces sermens que Medée donne à ce Héros des herbes enchantées, pour endormir les Taureaux qui gardoient la Toison d'or. Il y a beaucoup de noblesse répandue dans ce premier sujet. Le fond en est de verdure, ce qui y convient parfaitement.

Dans le deuxiéme Tableau, le Peintre nous transporte aux champs de Mars, dont l'entrée étoit défendue par deux Taureaux indomptés qui respiroient feux & flâmes. Jason se présente devant eux muni des herbes de Medée & montre dans tout son air une confiance qui paroît indépendante de ce secours. Il a pour témoins de son entreprise presque un peuple entier de Soldats, de Femmes & d'Enfans. Tous témoignent d'une façon différente leur surprise & leur admiration. On remarque surtout deux figures de Soldats sur le devant du Tableau, d'un goût de dessein étonnant.

Le troisiéme, représente les Guer-

Epigrammes à part, le Tableau de M. de Troy, manque par plus d'un endroit. La figure de Creüse n'a ni beauté ni noblesse, elle est grande seulement, ce qui fait que ces deux défauts s'en remarquent d'autant mieux. A l'égard de Jason il n'a aucun de ces avantages. Ce qui fait encore un autre tort à ce Tableau, c'est que beaucoup de figures accessoires y ont beaucoup de Majesté & font mieux appercevoir celle qui manque aux deux principales; au reste sa composition ainsi que celle des autres est noble, grande, admirable.

Le sixiéme, qui représente les effets cruels de du funeste présent de Médée, l'emporte par le frapant de son coloris. C'est un prestige qui lui a fait donner la préferance sur les six autres par grand nombre de personnes; mais je la donnerai toujours au quatriéme qui me semble bien plus parfait en toutes ses parties. L'on doit remarquer en celui-ci la Majesté des Figures qui le composent, leur belle harmonie & un fond d'Architecture de la derniere élégance, Jason s'y fait beaucoup plus regarder que dans les autres, par la richesse de sa taille & sa grande expres-

sion : le Peintre a imité la pensée sublime de Timante qui dans son Sacrifice d'Iphigenie ayant porté de figures en figures la douleur à son dernier comble, & ne pouvant aller plus loin pour représenter toute celle d'Agamemnon, couvrit d'un des pans de sa Robbe la tête de ce Pere infortuné. Ici Jason porte la main sur ses yeux, & cachant par là la moitié de son désespoir, fait que notre imagination en conçoit mieux tout l'excès.

Dans le septiéme Tableau, Médée, l'impitoyable Médée, acheve de lui porter les derniers coups. Irritée, furieuse de son infidélité, elle poignarde les deux enfans qu'elle a eu de lui & s'enleve à ses yeux dans un Char magique, attelé de deux Dragons aîlés. Une furie en pousse les roues, & tient entre ses dents sanglantes le fer qui a servi à cette Mere dénaturée. Jason la voyant se dérober à sa vengeance veut se percer lui-même de son épée. Deux fidéles Amis qui ne l'abandonnent point, le sauvent de lui-même dans ce moment de désespoir.

Pour achever l'Eloge de ces Tableaux, je vous dirai qu'on ne sauroit avoir plus de genie qu'en a M. de Troy,

mieux disposer & draper ses figures, qu'il le fait ; posseder un coloris plus suave que le sien ; & enfin mettre dans sa composition une plus belle union que celle qu'on admire dans les siennes. J'ajouterai que ses fonds sont riches & magnifiques, & qu'il est un grand décorateur quand il le faut. Sa composition marque sans doute un homme de beaucoup de génie, sa touche, un Peintre des plus habiles, & son dessein, un Artiste qui est un grand Maître en cette partie. Quand à l'expression, c'est malheureusement l'endroit par où je puis moins louer cet homme si louable d'ailleurs. Je ne vous citerai à ce propos que son quatriéme Tableau, qui est sans contredit celui où il a prétendu en mettre le plus. Il n'est personne ayant de bons yeux qui ne s'aperçoive des grimaces qu'y font la plûpart de ses figures. La meilleure est Jason qui est beaucoup mieux en expression grace au secret de Timante. Quant à la douleur d'Ætés, pere de Creuse, c'est plutôt une rage. Parmi les rôles d'accompagnement beaucoup y auroient pu être encore rendus plus dans la nature. Je n'ai rien à reprendre dans le dessein de M. de Troy, (quoique quel-

quelquefois j'en sois tenté) c'est généralement parlant le grand, le noble, c'est celui des plus grands Maîtres. Je ne le chicanne uniquement que sur l'expression. Dans son dernier tableau, par exemple, j'avoue que la principale passion, qui remplit Médee, est le contentement, mais aussi quel est-il ? Devoit-on le représenter aussi froid ? Ne falloit-il pas y ajouter un dédain triomphant & la cruelle joye que ressentoit Médée à la vûe du désespoir de son perfide ? d'ailleurs Jason est agité dans cette circonstance de tous les transports les plus violens, de l'amour, de la tendresse paternelle, de l'horreur du plus noir forfait, dont même il est témoin .... Est-ce qu'il ne devoit pas porter quelque empreinte de ces différentes passions ? Loin delà les couleurs de son visage ne sont aucunement altérées, il paroît précisement le même que dans les Tableaux précédens, &c. ; Ces réflexions sont importantes & il me semble qu'elles ont échappées quelquefois au grand homme que j'ose censurer, & que je me fais un devoir d'admirer avec tout le Public.

A Paris le 20 Septembre 1748.

REMARQUES

Servant d'éclairciſſemens ou de preuves à différens endroits de ces Réflexions.

(1) C'Eſt-à-dire d'après le Mercure exécuté en marbre par M. Pigalle ; il eſt accompagné d'une Venus, du même Auteur, qui lui ſert de regard. Elle eſt repréſentée lui donnant un meſſage ; c'eſt un trait de la fable de Pſyché. Ces deux morceaux de la plus docte exécution qui ſe puiſſe, ont enchanté tous ceux qui ont eu le bonheur de les voir, & pour dire quelque choſe de plus, ils ſont digne du célebre Monarque * au quel le ROI en fait préſent. Quant à M. Chardin, on ne peut trop lui ſçavoir de gré de la penſée de ſon Tableau & il eſt embaraſſant de dire au quel de lui ou de M. Pigalle elle fait plus d'honneur.

(2) La réflexion qu'on a faite au ſujet des portraits de M. Aved, convient également à celui dont il s'agit & le choix d'une attitude auſſi naturelle, n'a

* Le Roi de Pruſſe.

pas peu contribué à sa grande perfection. Que ceci soit dit pour ceux qui y aspirent, ils doivent la chercher dans la nature, c'est là son unique source.

(3) Quelques personnes pourront se choquer de ce qu'on ne qualifie, comme ont fait les autres, du nom de M. le célebre Artiste dont il est question en cet endroit, je les prie de lire ce passage de la Bruiere. » Quand on excelle » dans son art & qu'on lui donne tou» te la perfection dont il est capable, » l'on en sort en quelque maniere, & l'on » s'égale à ce qu'il y a de plus noble » & de plus relevé. Vignon est un » Peintre, Colasse, un Musicien, & » l'Auteur de Pyrame un Poëte. Mais » Mignard est Mignard, Lulli est » Lulli, & Corneille est Corneille. « Par conséquent Vanloo est Vanloo, le Moine est le Moine.... C'est ce qu'on peut répondre à ces mêmes personnes.

(4) Sans craindre d'être injuste, on peut avancer que la partie de l'expression n'est pas la dominante chez M. Falconnet, mais certains donneurs d'avis ont outré les choses. Ils auroient voulu que le Buste du ROI eût tourné tendrement les yeux sur la France & qu'on y eut reconnu cette bonté, cette

tendresse qu'il a pour elle & qui lui méritent si justement d'en être appellé le pere. Un pareil reproche & plus que gothique; peut-on exiger cela d'un Buste?

(5) On espere n'offencer personne par les petites vérités qu'on se permet en cet endroit & en quelques autres. L'Amour des Arts est le seul motif qui fait parler, & M. Nattoire, ainsi que M. Restout, doivent voir qu'on ne les reprend plus volontiers que d'autres, que parce que les fautes des grands hommes sont plus pernicieuses. C'est sans passion qu'on invite le premier à ne plus travailler dans le genre qu'il a fait, & M. Restout à ne plus peindre de graces.

(6) Le meilleur ouvrage de M. Oudry & dont on n'a point parlé, est sans contredit M. son fils. On ne sçauroit s'imaginer jusqu'à quel point il a profité des leçons & de l'exemple de son illustre pere. Par les différens Tableaux qu'il a donnés cette année; on voit qu'il ne le céde qu'à lui seul. Il seroit injuste de vouloir dans sa composition le même feu, & on ne doit pas exiger à la fois tant de prodiges.

(7) Il est sûr que M. le Bel rend mieux qu'il n'entend de beaucoup. On

pourroit hazarder de dire que la disposition qu'il donne à ses Paysages n'est point suffisamment variée; les mêmes Sites semblent y revenir quelquefois. Sa grande liberté de faire & la hardiesse de son pinceau paroîtroient encore de reste, quand il ne releveroit point ses Tableaux de tant de couleurs. On sçait qu'il faut *empâter*, mais jusqu'à un certain point. Pour bien faire, il faudroit qu'il mît dans sa composition le feu que sa touche a de trop.

(8) *Lettre sur la Peinture, la Sculpture & l'Architecture, A M.* ***, 1748. C'est le titre du livre que l'Auteur cite dans ces Réflexions, & qu'il auroit voulu connoître plûtôt. L'application si juste est celle-ci

Æmilium circa ludum, faber unus & ungues
Describet, & molles imitabitur aere capillos;
Infelix operis summa, quia ponere totum
Nesciet. Hor. Poet.

Avant de finir, pour montrer qu'on ne désire rien tant que d'encourager les talens, & de leur rendre justice quand l'occasion s'en présente, on ajoute ici des vers en l'honneur de M. la Tour. On souhaiteroit en avoir reçu pour tous Messieurs les Academiciens. On

en feroit usage avec la même joye. Ceux-ci furent fait à l'occasion du Sallon précédent, & n'en sont que plus justes.

A Monsieur la Tour.

Par les tons ravissans d'un pastel enchanteur,
Fascinant tous les yeux d'une commune erreur,
Les chefs-d'œuvres divers de ta main noble & sûre,
Sont au-dessus de l'art & trompent la nature.





LETTRE

A Monsieur de VOLTAIRE.

JE me trouve à Paris dans les circonstances les plus favorables ; je vous en ai toute l'obligation, Monsieur. Il n'en falloit pas moins pour me dédomager d'une année entiere passée des plus tristement à quatre vingt lieues de la Capitale. Le lendemain même de mon arrivée, j'ai eu le bonheur de me trouver à la troisiéme représentation de Sémiramis. Je ne peux mieux vous exprimer toute la satisfaction que j'y ai reçue & l'excès de plaisir qu'elle m'a donné, qu'en prenant la liberté de vous envoyer les Vers qui accompagnent cette Lettre. Ils partent du Cœur, & sont des témoignages sinceres de l'effet que votre Tragedie a produit en moi, puisqu'ils sont le fruit des premiers mouvemens que m'a inspirés sa représentation. C'est un hommage que je rends public, plus pour ma gloire que pour la vôtre : car il y en a, Monsieur, à se déclarer des premiers en faveur d'un homme aussi constamment illustre & qui réunit tous vos talens. Permettez que

je me plaigne ici de votre départ trop précipité, qui me prive de l'avantage de vous présenter ces foibles preuves du respect, de l'attachement & de la haute admiration avec lesquels j'ai l'honneur d'être, &c.

VERS.

Sur la Tragedie de Sémiramis.

O Phedre ! est-ce celui qui peignit tes fureurs,
Et qui sçut, malgré nous, nous arracher des pleurs,
Dont la Plume fertile, exacte, interessante,
Par un nouveau miracle aujourd'hui nous enchante ?
Ou plutôt, n'est-ce point ce mortel, dont la voix,
Jusqu'à celle des Dieux s'égaloit autrefois ;
Quand déployant les traits de son Art énergique,
Il peignit des Romains le fiere politique,
Ou que, de leur esprit, surpassant la hauteur,
Il éleva le nôtre aux sentimens du leur ?
Non, & Semiramis me montre davantage
D'amour, de fermeté, de grandeur, de courage,

J'y reconnois le Sceau de trois fameux
Esprits :
Il en falloit autant pour entraîner Paris.
Il falloit pour dompter cet Hydre du Parterre,
Rassembler & Corneille, & Racine & Voltaire.



503338374

M 2 B

Vol. 1

for OLIS numbers see end of each pamphlet

RBS

21T/S

